

LINGUA

INTERNATIONAL REVIEW OF GENERAL LINGUISTICS
REVUE INTERNATIONALE DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Editors — Comité de Rédaction:

A. W. DE GROOT

A. J. B. N. REICHLING

E. M. UHLENBECK

VOLUME VII, 4

October 1958

NORTH-HOLLAND PUBLISHING COMPANY
AMSTERDAM

1558

1958

CONTENTS - SOMMAIRE

Contributions - Articles de fond

	pag.
Vittore Pisani, L'Indo-Européen reconstruit.	337
Alo Raun, Word Stress in Estonian	349
B. Siertsema, Problems of Phonemic Interpretation I. Nasalized Sounds in Yoruba	356
Haiim B. Rosén, <i>W als Laryngalreflex im Frühgriechischen I. Mykenisch i-je-re-u/i-je-re-ja</i> , II. Homerisch-εῶν	367
W. Mańczak, Tendances générales des changements analogiques II	387
Eric Buysens, Les mutations consonantiques vues par Kurylowicz	421
William R. Schmalstieg, The Thematic Vowel in Baltic	428
J. Richard Reid, A Note on Spanish Intonation	433

Reviews - Comptes-rendus

Eduard Schwartz, Gesammelte Schriften, Bd. 2, Zur Geschichte und Literatur der Griechen und Römer (A. M. Bent)	436
Piero Meriggi, Primi elementi di Minoico (A. M. Bent)	436
Oscar Landau, Mykenisch-Griechische Personennamen (A. M. Bent)	437
Ismael Carnero Ruiz, Vocabulario geográfico-sahárico (J. A. van Praag)	437
Yakov Malkiel, „Apretar“, „pr(i)eto“, „perto“: historia de un cruce hispanolatino (J. A. van Praag)	438
Yakov Malkiel, Studies in the Reconstruction of Hispano-Latin Word-Families (J. A. van Praag)	438
Joaquín de Entrambasaguas, Síntesis de pronunciación española (J. A. van Praag)	439
M. Criado de Val, Índice verbal de La Celestina (J. A. van Praag) . .	440
Daniel M. Crabb, A Comparative Study of Word Order in Old Spanish and Old French Prose Works (J. A. van Praag)	442
H. de Boor/R. Wisniewski, Mittelhochdeutsche Grammatik (W. Schwarz)	443
Alfred Götze, Frühneuhochdeutsches Glossar (W. Schwarz)	443
Josef Hanika, Siedlungsgeschichte und Lautgeographie des deutschen Haulandes in der Mittelslowakei (W. Schwarz)	444
William G. Moulton, Textbook Materials for Teaching German Pronunciation (W. Schwarz)	445
Søren Egerod, The Lungtu Dialect. A Descriptive and Historical Study of a South Chinese Idiom (A. F. P. Hulswé)	446

L'INDO-EUROPÉEN RECONSTRUIT *)

Résumé

A travers la reconstruction on parvient à des formes dont descendent celles qui nous sont attestées historiquement. Ces formes reconstruites, si elles apparaissent dans deux ou dans plusieurs diverses traditions et ne sont pas surgies indépendamment dans chacune d'elles, constituent des isoglosses qui en partie sont dues à des relations entre parlers i.-e. postérieurement à la dissolution de l'unité primitive, en partie remontent à cette unité. Mais les secondes ne nous donnent pas le tableau d'un système linguistique rigidement un (comme p. ex. le latin classique), dont on puisse partir pour atteindre les origines ultimes de l'i.-e. (racines monosyllabiques, etc.): ce sont là des phantasies qui se réclament des théories de Schleicher, fondées sur une vision de la langue comme organisme naturel. L'indo-européen est un phénomène *historique* comparable au "latin vulgaire"; comme celui-ci n'est pas une langue unique, mais un ensemble de dialectes réunis par des isoglosses partielles ou totales et au fond une "ligue linguistique" née de la rencontre de langues diverses qui en ont déterminé l'aspect général et les traits locaux, ainsi on devra penser de l'indo-européen, dans qui, comme le latin de Rome a donné la partie la plus importante et substantielle des traits propres aux dialectes du "latin vulgaire", une des langues qui y sont confluées (peut-être une phase plus ancienne du sanskrit) peut avoir fourni le schéma fondamental et une bonne partie des formes, qui suivant les régions ont pu être acceptées dans une mesure plus ou moins large. Notre tâche est précisément de chercher à rétablir les variétés de l'unité i.-e. et de retracer les lignes fondamentales selon qui cette unité relative s'est constituée, non de façonner un "indo-européen" d'une seule pièce, qui est un postulat indémontrable.

À la fin de son beau travail sur les thèmes temporels de πίνειν ('Mus. Helv.' XIV 80), M. Manu Leumann écrit: „bei der heutzutage überbordernden Kritik am Rekonstruieren hinsichtlich seiner Möglichkeit und seiner Zulässigkeit verdient dieser Sachverhalt ins Licht gerückt zu werden: das Rekonstruieren ist nicht nur Selbstzweck, es bewährt sich auch als Hilfe bei der Aufhellung der Einzelsprachen". A ces affirmations, quelques considérations peuvent être rattachées.

Reconstruire est en soi non seulement admissible mais même nécessaire pour quiconque fait de la linguistique diachronique, qui con-

*) Communication lue au VIII Congrès International des Linguistes (Oslo) le 7 août 1957.

siste à rechercher les prémisses ou si l'on veut à faire la préhistoire d'une forme donnée: et au fond, même quand ces prémisses se trouvent à coïncider avec une forme documentée, c'est-à-dire, si nous disons que *père* s'explique de *patrem*, nous reconstruisons un *patrem* comme source de *père* en nous aidant non seulement de la comparaison avec l'italien et espagnol *padre* etc., mais aussi d'une forme latine documentée qui coïncide avec ce que nous cherchions: le cas n'est pas trop divers de celui pour qui le dorique $\mu\tilde{\alpha}\tau\eta\rho$ est identique — hormis peut-être l'accent — avec la forme que nous croyons être la prémise du latin *māter*, de l'anc.-haut-allemand *muoter*, du sanskrit *mātā*, etc.

Ainsi, si de la comparaison de $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ avec $\chi\theta\alpha\mu\text{-}\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$ et $\chi\alpha\mu\text{-}\alpha\acute{\iota}$ nous pouvons déduire la présence, dans une époque préhistorique, de $-\mu$ aussi dans $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ et la notion que $-\mu$ final est passé à un certain moment à $-\nu$, ou si de la comparaison des désinences de génitif singulier grec $-\omicron\iota\omicron$ arménien $-\text{oy}$ sanskrit $-\text{asya}$ avestique $-\text{ahya}$ Bopp concluait que originairement la désinence grecque et arménienne sonnait $-\text{osyo}$, la désinence avestique sonnait $-\text{asya}$, on a par cela atteint un fait qui nous sert à nous rendre raison de l'appartenance de $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ à $\chi\theta\alpha\mu\text{-}\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$ et $\chi\alpha\mu\text{-}\alpha\acute{\iota}$ et à reconnaître un aspect plus ancien de certains $-\nu$ finaux du grec, et respectivement à constater que le génitif singulier des thèmes en $-o-$ avait la même forme dans une phase plus ancienne du sanskrit, de l'avestique, du grec et de l'arménien, ce qui peut servir en outre à reconnaître un fait semblable dans des autres langues, comme du reste, une fois qu'il est sûr que le thème de $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ se terminait auparavant par μ , on aura éliminé un des obstacles qui s'opposaient à la confrontation de ce mot avec latin *hum-us*, sanskrit *kṣam-*, slave *zem-ja*. Ces exemples de reconstruction soit interne, c'est-à-dire dans l'intérieur d'une seule tradition linguistique, soit comparative, c'est-à-dire opérée en comparant les faits de plusieurs traditions (en effet, la reconstruction du premier type est aussi basée sur des comparaisons), démontrent la légitimité et la possibilité de nos procédés reconstructifs. Jusqu'à ce point je me trouve parfaitement d'accord avec les affirmations du vaillant collègue suisse; et il est possible que notre accord aille plus loin encore, si ses mots „Hilfe bei der Aufhellung der Einzelsprachen" doivent s'entendre comme aide essentielle dans l'interprétation diachronique des phénomènes particuliers de chaque langue — dans notre cas d'une langue indo-européenne quelconque.

Il semble toutefois que pour M. Leumann cette fonction pratique

de la reconstruction est secondaire („es bewährt sich *auch* als Hilfe”, etc.) en comparaison de celle qui consiste à reconstruire pour reconstruire („das Rekonstruieren ist *nicht nur* Selbstzweck”). Cela me fait resouvenir que dans certains manuels on lisait jadis que le but principal de la linguistique indo-européenne est la reconstruction de l’indo-européen; c’est probablement à quelque chose de semblable que M. Leumann pense quand il parle de “Selbstzweck”. Et je voudrais observer tout de suite que cette détermination de tâches est la même qu’a indiqué et poursuivi Schleicher, qui dans son indo-européen reconstruit voyait le point de départ pour arriver, à travers reconstructions et analyses ultérieures, aux origines, à la langue monosyllabique primordiale, dont l’indo-européen était jailli après une longue évolution à colloquer dans une sorte de limbes, avant que le peuple indo-européen entrât dans l’histoire; une fois que cet „ingrès dans l’histoire” était arrivé, il s’était initié un processus de décadence, au fond de nature phonétique mais reflété dans la morphologie et dans la syntaxe, qui de la suprême perfection du résultat de l’évolution organique a amené aux langues indo-européennes historiques. C’est là le schéma, de marque hégélienne et darwinnienne au même temps, qui se perpétue inconsciemment dans l’*Indogermanische Grammatik* de Herman Hirt et dans toutes les constructions apophoniques, rizo-analytiques etc. avec accompagnement s’il est le cas de laryngalismes etc., qu’on voit poindre de temps à autre.

Il est à ce moment que notre question s’insère: est-il ce Selbstzweck, cette reconstruction de l’indo-européen encore admissible? Et, le cas échéant, jusqu’à quel point? La vieille grammaire indo-européenne, de Schleicher jusqu’à Meillet, n’avait pas de doutes à ce propos: les langues indo-européennes présupposent pour elle un indo-européen commun qui à un certain moment s’est désagrégé; et si elles possèdent des éléments communs qu’on ne peut pas ou on ne veut pas regarder comme des innovations indépendantes et parallèles, ceux-ci leur viennent de l’indo-européen; à moins que, à mi-chemin de celui-ci et des langues historiques, on ne doive insérer une „protolange” (Ursprache) intermédiaire dans laquelle les dites innovations ont eu lieu, comme l’aryen qui serait le papa de l’indien et de l’iranique, ou le balto-slave, objet de tant de discussions qui cesseraient d’emblée si le problème était posé sur des fondements historiques et non abstractement généalogiques, ou comme le décédé ou mourant italique

ou, encore pis, l'italo-celtique. Ce qui est fâcheux c'est que ces schémas rigides se fondent sur quatre ou six ou dix isoglosses, et doivent laisser inexpliquées des isoglosses non moins évidentes. Par exemple, une isoglosse qu'il serait ridicule de faire passer pour une coïncidence fortuite, c'est la labiovélaire dans la première syllabe du latin *quinque*, ancien irlandais *cóic*, etc., opposée à la labiale du sanskrit *pañca*, grec πέντε, lituanien *penkì*, gotique *fimf* etc., et sur elle, et sur des autres non moins importantes, se fondaient les partisans d'une unité italo-celtique se concrétant dans une langue imaginaire mais rigoureusement caractérisée qui servait d'intermédiaire entre l'indo-européen et le celtique d'un côté, l'indo-européen et le latin et osque-ombrien de l'autre côté; mais si les formes latine et celtique nous déterminent à reconstruire un **quenque* ou **quonque* qui aurait pris la place de **penque* indo-européen, d'autre part le latin, l'osco-ombrien et le grec remontent, dans leurs formes de génitif pluriel de la première déclinaison, à une terminaison **-āsōm* que quiconque reconstruit à bon droit sans hésiter, et qui s'oppose au **-ōm* présupposé par toutes les autres langues indo-européennes, à l'exception du sanskrit, de l'iranien et de l'ancien-haut-allemand qui semblent faire allusion à **-ānōm*. Et celle-ci n'est pas l'unique isoglosse à réunir l'osco-ombrien et le grec, voire le dialecte éolien de celui-ci (le latin prend part en mesure beaucoup modeste à ces isoglosses incluant le grec); et cela élimine l'échappatoire, assez peu croyable en soi-même, que le grec et le présumé „italique” aient introduit à l'insu l'un de l'autre la désinence pronominale seulement dans la déclinaison des noms en *-ā*. Et alors, ou l'on croit à l'italo-celtique et on renonce à **-āsōm* et à bien d'autres isoglosses; ou on est adepte de l'église italo-grecque et on jette hardiment à la mer *quinque-cóic* et le reste. Ou enfin on ne croit pas à ces protolangues comme l'italo-celtique et l'italo-grec et, si l'on ne veut pas prendre une attitude tout-à-fait sceptique vis-à-vis de tant d'isoglosses partielles, on peut finir, comme un préhistorien des dialectes grec fait de son protogrec,¹⁾ à s'imaginer l'indo-européen comme un

1) M. F. Rodríguez Adrados, à partir de son livre *La dialectología griega como fuente para el estudio de las migraciones indoeuropeas en Grecia*, Salamanca 1952. Ce même savant polémise dans *IF* LXII 243 ss. contre mes vues (cf. n. 4) sur l'origine du grec commun comme résultat de la convergence de quatre parlars indo-européens dont les restes sont encore plus ou moins perceptibles dans les traits distinctifs plus anciens des dialectes fondamentaux ionien-

charmant jardin où *-āsōm*, *-ānōm* et *-ōm*, désinences du datif-ablatif duel et pluriel commençant par *m* et commençant par *bh*, prétérits avec augment et prétérits sans augment, futurs en *-bhō* et futurs en *-syō* etc. etc. se promenaient agréablement en se tenant par la main, jusqu'à ce que, la séparation étant survenue, chaque langue s'apercevait finalement de ce chaos pléthorique de formes, et en choisissait une par sorte; ou, moyennant la théorie des dialectes indo-européens de Meillet, on greffait la théorie des ondes sur celle de l'arbre généalogique et on voyait surgir ces isoglosses au sein de l'indo-européen unitaire. Nous verrons ensuite ce qu'on doit penser de cet indo-européen d'une seule pièce qui se trouverait aux débuts de la différenciation dialectale; mais personne, aujourd'hui, ne partirait du principe que, une fois qu'elles s'étaient séparées, les diverses langues indo-européennes ne pouvaient plus, en se trouvant nouvellement en contact, introduire d'accord des innovations ou transférer des particularités de l'une à l'autre: 2) nous savons, par exemple, combien d'éléments le grec a donné au latin vulgaire ou les langues romanes aux langues germaniques

attique, éolique (septentrional), arcadien-cypriote et dorique; une convergence, dans laquelle le mycénien (qui est à la base du ionien-attique et de la composante indigène de l'arcadien-cypriote) a joué le rôle principal (à peu près comme le latin de Rome dans la formation du „latin vulgaire"), tandis que le dorique est le langage d'une population illyrique qui a simplement appris le mycénien en conservant quelques traits archaïques, par exemple *-ti* dans les troisièmes personnes du verbe. Il est évident que dans la communauté linguistique relative qui s'est ainsi formée il y a eu non seulement des influxes réciproques qui ont amené à une assimilation toujours plus marquée débouchant dans la koiné parlée, mais aussi des différenciations se manifestant dans la formations de nouvelles entités dialectales. Malheureusement M. Adrados n'a entendu cela qu'à demi, et il m'accuse de considérer chacun des gros groupes dialectaux grecs comme „eine monolithische Einheit" (?!). Si M. Adrados ajoute que mon idée „alles entgegengesetzt ist, was wir über die Entwicklung von Sprachen wissen", je le prie de me dire d'où il tire sa science sur l'évolution des langues, si ce n'est de ces manuels qui partent d'un indo-européen „monolithique" ou d'un italique ou même d'un „latin vulgaire" tout d'une pièce, c'est-à-dire non de langues attestées dont nous pouvons suivre l'histoire, mais de constructions arbitraires et aprioristiques fondées sur la théorie schleicherienne dont il est parole ci-dessus.

2) De ces isoglosses, que j'appelle „deutéroethniques", je me suis occupé premièrement dans les *Studi sulla preistoria delle lingue indeuropee* (1933) et plus à fond dans *Geolinguistica e indeuropeo* (1940), puis dans nombreux articles sur des cas particuliers.

ou vice-versa, et nous pouvons indiquer des exemples historiques où cette influence réciproque a amené tout-à-fait à la naissance d'une langue complètement neuve, comme celui de l'anglais contemporain, une langue structurellement homogène et douée d'admirables capacités d'expression, dont nous savons que les dialectes anglo-saxons représentent seulement une, peut-être la principale des composantes, ensemble avec le norrois et surtout avec le français des Normands, qui y est reconnaissable non seulement dans la partie plus matérielle pour ainsi dire de la langue — sons, suffixes, etc., — mais aussi dans le refonte structurelle qui a fait de l'anglais un langage éminemment analytique, outre que dans l'évolution des sons, etc. Il s'ensuit de cela que les isoglosses partielles entre langues indo-européennes peuvent remonter à l'époque unitaire, mais souvent elles seront entrées en existence à la suite d'un contact secondaire entre ces langues : par exemple l'augment, seul en indien, en iranien ancien, en arménien, en phrygien et en grec (non en mycénien!), avec un caractère d'instabilité qui va peu à peu donnant lieu à un emploi régulier ; ou la labialisation des labiovélares dans des langues qui montrent d'autres affinités considérables, voire les celtiques méridionales, l'osco-ombrien et, entre les dialectes grecs, surtout l'éolien. Dans ces cas nous reconstruirons un augment **-e* ou un passage de labiovélares à labiales, mais nous prendrons garde d'attribuer sans plus ces faits à l'indo-européen, ou mieux nous chercherons de les situer chronologiquement dans la préhistoire des langues indo-européennes en question, sans partir du préjugé que tout doit être indo-européen, c'est-à-dire antérieur à la dissolution de l'unité indo-européenne, et que du moment de cette dissolution en avant nulle innovation commune à deux ou plusieurs langues n'a pu avoir lieu. En conséquence, la reconstruction d'un fait dans une tradition isolée ou d'une isoglosse propre de plusieurs traditions devra être située, du moins en théorie, dans un temps et dans un espace déterminé qui souvent ne coïncide pas avec l'indo-européen présupposé.

Mais il y a une autre chose à envisager. Dans son article à juste titre célèbre et fondamental *Ueber das Rekonstruieren* ('Zeitschr. für vergl. Sprachforschung' XLI 1 ss.), Édouard Hermann a montré que dans bien des cas la reconstruction partie de chaque langue indo-européenne aboutit à des résultats égaux qui représentent donc le fait „indo-européen”, l'isoglosse indo-européenne ; dans d'autres cas cet accord ne s'obtient pas ou bien il s'obtient d'une manière fictive,

en postulant un point de rencontre des dites reconstructions qui se trouve au dehors d'elles, mais est calculé de manière à en donner raison: mais naturellement il est impossible de dire que ce point de rencontre présumé pour l'„indo-européen" est démontré par ces continuations, parce qu'il a été façonné justement au fin d'obtenir une telle démonstration: en réalité il s'agit d'un cercle vicieux. Un exemple de cela était indiqué par Hermann dans les trois séries gutturales, imaginées pour donner compte de tous les phénomènes observés, pendant que les diverses langues admettent chacune la reconstruction de deux séries, qui cependant ne coïncident pas entre elles. Il importe peu maintenant si l'exemple en question est tout-à-fait convenable: ce qui importe est que Hermann a découvert la plaie, quand il a remarqué qu'on part de la présomption indémontrée que tout dans les langues indo-européennes doit être réduit à l'unité, et par là on reconstruit des points de départ fictifs.

Je renvoie à plus tard la question du système phonétique, et m'occupe maintenant des reconstructions morphologiques. Quelques-unes de celles-ci constituent une isoglosse commune à toutes ou presque toutes les langues indo-européennes, comme l'opposition **esti/senti* (ou **sonti*); quoique ici nous trouvons en baltique seulement *esti* qui signifie 'il est', mais aussi 'ils sont', comme dans toute la conjugaison il existe une seule forme pour la troisième personne du singulier, du duel et du pluriel, et il est du moins permis de soupçonner que dans le cercle des langues baltiques, qui autrement distinguent dans le verbe le singulier du duel et du pluriel, une désignation à part de la troisième personne du duel et du pluriel n'a jamais existé. On nous dit: la vieille forme a été perdue; et de la sorte l'aoriste sigmatique aurait été perdu en germanique, en baltique, en partie des langues slaves, en hittite, etc. etc. Mais quelles preuves a-t-on de ces formidables pertes qui d'un verbe si complexe comme le verbe aryen et grec auraient fait un verbe morphologiquement pauvre, à qui il manquerait non seulement certaines formes, mais aussi certaines catégories — par exemple le verbe germanique qui jusqu'à ce jour ne fait pas de distinction entre imparfait et aoriste? ³⁾ Ici encore une fois le postulat de

³⁾ Pour la question des „pertes" je me permets de renvoyer à mon compte-rendu de Birwé, *Griechisch-arische Sprachbeziehungen im Verbalsystem* (1956), dans l' *Archivio Glottologico Italiano* XLI/2, 1956, pp. 151—165, où sont amorcées quelques-unes des vues exposées dans la présente communication.

la langue unique a engendré une reconstruction impossible ou du moins invraisemblable. Mais se sont-ils demandé, ces indo-européanisants, comment l'unité indo-européenne a pu se constituer, et en conséquence quels pouvaient en être les aspects? Ou ont-ils paresseusement perpétué le vieux schéma schleicherien sans chercher de s'en rendre raison?

Une analogie qui permette de nous former une idée des origines et de l'essence de l'unité indo-européenne peut être fournie par quelque développement linguistique que nous connaissons assez bien: par exemple, le „latin vulgaire”. Comment cette „langue-mère” des dialectes romans s'est-elle produite? À la suite de la superposition d'une langue, le latin de Rome, à diverses autres langues qu'elle a supplanté non sans en recevoir des phénomènes divers qui ont contribué (avec des autres facteurs, bien entendu) à la constitution de tant de parlers locaux qui sont à la base des dialectes romans, surtout dans leur aspect médiéval. J'ai à peine besoin de dire que le latin de Rome est arrivé sous des aspects divers au Latium, au reste de l'Italie, aux provinces; avant tout il y a une différence chronologique entre les diverses arrivées, laquelle aurait de par soi amené un stade divers d'évolution; et puis il faut tenir compte du fait que le latin parlé était porté, outre et plus que par des Romains, par les nouveaux membres de la communauté politique et culturelle romaine, qui en parlant le latin l'avaient déjà modifié selon leurs propres parlers locaux. On peut dire, en simplifiant, que dans le Latium on a le latin de Rome plus latin local; dans la Campanie etc., latin de Rome plus latin non romain plus osque etc.; dans la Gaule on devra compter avec latin de Rome plus latin non romain plus osque, ombrien et autres langues de l'Italie préromaine plus gaulois; et on devrait naturellement ne pas perdre de vue le dosage divers des éléments qui chaque fois ont influé sur l'évolution. Quant au latin de Rome, il serait bien de ne pas le confondre avec celui de la littérature, même la plus ancienne, qui est, comme toute langue littéraire, un produit de décantation et de refonte selon un idéal, qui dans ce cas était la langue littéraire grecque: cela bien entendu sans nier la valeur très grande qu'on doit attribuer au latin littéraire par soi même comme régulateur du „latin vulgaire” et des langues romanes.

Beaucoup d'indo-européanisants, héritiers plus ou moins conscients de la mythologie schleicherienne, considèrent leur indo-européen re-

construit comme une langue parfaite, encore pure de la contagion de la part d'autres langues, qui constitue le point d'arrivée d'une évolution très longue et rectiligne dans un coin du monde isolé de tout autre, une Arcadie linguistique. En conséquence de cela ils partent à la recherche des origines et construisent, par de là de l'indo-européen, une langue faite de racines, naturellement monosyllabiques, toutes avec une seule voyelle *e* qui a subi les transformations les plus folles grâce à un cataclysme soudain mais judicieusement régulier, l'apophonie, et aux mauvais tours de certaines laryngales qui étaient jadis une ou deux, mais puis sont devenues plus nombreuses et continuent à proliférer d'une manière consolante. Moi, je ne crois pas que ce qu'on appelle indo-européen ait été jamais quelque chose de beaucoup divers d'une langue historique quelconque, et j'y vois un ensemble de parlers, semblable au „latin vulgaire", où il n'existait pas naturellement une langue écrite, mais une fonction à peu près analogue pouvait être remplie par le langage d'une classe sacerdotale ou peut-être aristocratique, cette langue poétique que Wackernagel a entrevue et dont il a cherché à fixer quelques particuliers. Quant à l'origine de cet ensemble de parlers, on ne peut, aujourd'hui du moins, que formuler des hypothèses: il semble assez évident que des langues différentes ont été acquises à l'unité, et il est probable qu'elles ont coopéré en mesure diverse à l'établissement d'isoglosses partielles ou totales: mais il est probable que dans cette unité une langue parmi celles qui y ont conflué a donné le schéma fondamental, comme le latin de Rome dans l'exemple que nous venons d'esquisser, ou comme le ionien-mycénien dans l'unité grecque selon ma théorie,⁴⁾ et cette langue est pour moi une phase préhistorique de celle que nous trouvons dans le védique et en général dans le sanskrit, précisément comme dans certaines institutions près de diverses nations indo-européennes on pourra reconnaître les échos d'institutions qui sont plus directement continuées dans celles des Brahmanes.⁵⁾ Mais cela importe peu ici: ce qu'im-

4) Surtout dans *Die ägäische Linear B Schrift und die griechischen Dialekte*, „Rheinisches Museum" XCVIII 1 ss. et *Le lingue indeuropee in Grecia e in Italia*, „Rendiconti Istituto Lombardo" 89—90 (1956), Parte generale, p. 93 ss. (Une rédaction allemande de ce discours va paraître dans le prochain volume de „Lingua Posnaniensis").

5) Je pense en particulier à ces coïncidences dans le domaine de la religion que M. Georges Dumézil va dévoilant dans ses nombreux et importants travaux. Sur le rôle du „pré-sanskrit" (qu'on me permette cette expression) dans la

porte c'est d'insister sur le caractère „devenu" (geworden) et rien moins qu'unitaire de l'indo-européen; rien moins qu'unitaire — et j'ai à coeur de souligner cela — non seulement du point de vue territorial mais aussi de celui chronologique.

Quel est le résultat de ces considérations? Que si entre deux ou plusieurs langues indo-européennes nous constatons des isoglosses qui ne sont pas postérieures au moment dès qui nous connaissons ces langues et qu'il n'est pas aisé d'écarter comme les aboutissements d'évolutions parallèles, on devra voir s'il ne s'agit pas d'innovations survenues après la dissolution de l'ancienne unité, à la suite d'une rencontre secondaire de dialectes indo-européens pendant leurs migrations ou dans les territoires qu'ils occupent en époque historique ou du fait qu'ils sont restés en contact — par exemple, les nombreuses isoglosses réunissant le latin et l'osco-ombrien qui se sont constituées en Italie, ou celles qui ont donné leur aspect commun aux langues germaniques, et ainsi de suite; et, si nous concluons ou du moins considérons probable que les isoglosses en question remontent à la période de l'unité indo-européenne préhistorique, on ne devra pas admettre tout de suite qu'elles embrassaient toute la masse des dialectes indo-européens, ou que dans cette masse elles existaient au même temps. Il peut être aussi qu'un phénomène se soit diffusé à tous les dialectes indo-européens préhistoriques, mais quand il était accueilli dans l'un d'entre eux, dans des autres il avait été déjà supplanté par une innovation ultérieure, comme par exemple on a droit de supposer que des mots latins tels que *pluit*, *plūs*, *plēnus* ont sonné quelquefois avec *pj-* dans tous les dialectes italiens; mais il est probable que, quand le passage de *pl-* à *pj-* rejoignait l'Italie du Nord, au Sud ce même *pj-* avait déjà donné *kj-* ou même *č-*. Et encore: si nous reconstruisons des isoglosses qu'on peut ou on doit attribuer à l'unité ancienne, nous ne devons pas penser qu'elles, partielles ou totales qu'elles soient, existaient toutes dans le même temps, comme il est évident pour quiconque a considéré une langue historique, où l'on voit que des sons et des formes peuvent naître et disparaître indépendamment de la naissance ou de la disparition d'autres formes et d'autres sons.

formation de l'unité indo-européenne j'ai parlé dans ma communication au XXIV Congrès International des Orientalistes (Munich 1957): *Zur Vorgeschichte des Indo-Arischen*, qui va paraître dans le volume LXVI (1958) de la 'Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung' sous le titre: *Indogermanisch und Sanskrit*.

En revenant aux affirmations de M. Leumann dont nous sommes partis, on conclura qu'il est nécessaire de reconstruire pour atteindre les phases préhistoriques des formes étudiées, et que ces phases reconstruites peuvent nous servir à retrouver des vieilles isoglosses, abouissements et témoignages de contacts et de superpositions linguistiques de toute sorte, parmi eux de ces contacts et superpositions grâce auxquels l'unité indo-européenne s'est constituée. Naturellement une isoglosse peut avoir rapport non seulement à un son ou à une forme mais aussi à un système, par exemple au système verbal, qui est enfin une forme lui aussi. Ce que M. Leumann dit de l'„Aufhellung der Einzelsprachen", et que nous avons cru bon de limiter aux formes isolées de ces langues, peut être admis maintenant au sens que la reconstruction, en nous permettant de faire l'histoire des causes qui ont provoqué les isoglosses, nous consent de retracer les forces qui ont joué dans la constitution d'une langue *à un moment donné*.

Il me reste de dire quelque mot sur le système phonétique qu'on attribue à l'indo-européen. De ce que j'ai exposé il ressort que chaque système reconstruit est une fiction — ce que Hermann a déjà vu. Cependant je voudrais conseiller de conserver ce système à titre d'une convention qui sert justement à nous fournir des symboles par des séries de correspondances: en écrivant *e* nous indiquons la correspondance de *a* sanskrit avec *ε* grec, *i* gotique etc., et précisément de cet *a* sanscrit qui a palatalisé une gutturale précédente; en écrivant *ĥ* nous indiquons un *ç* sanskrit à qui le slave oppose un *s*, le lituanien un *š*, le grec un *κ*, le gotique un *h* et ainsi de suite. Voilà pourquoi je trouve ridicules les discussions sur l'opportunité de poser deux ou trois séries gutturales, ou un *ḡ*, etc.: les trois séries gutturales sont plus commodes, parce qu'elles nous donnent tout de suite la série d'équations qu'on veut désigner et sont du reste anodynes; le schwa nous rappelle sans autre une série de phénomènes bien déterminés. Le même peut se dire des liquides et nassale sonantes, et ainsi de suite. Il est toute autre chose si l'on veut tenter la recherche de ce qui se cache derrière le système phonétique de Brugmann ou d'un autre „reconstructeur" dans ce sens: alors l'unité pourra se manifester comme pluralité, et certaines reconstructions comme les sons *ḡ* peuvent recouvrir des faits très compliqués, peut-être les tentatives d'adapter des sons ou des groupes consonantiques inusités de la part des divers parlers indo-européens, en mots d'origine étrangère. Mais si nous

perdons notre temps à écrire k avec un petit s en haut au lieu de k plus $\bar{p}$ de Brugmann, nous nous barrons le chemin qui doit nous porter à la connaissance de l'histoire, et resolvons nos questions comme un enfant qui croirait être devenu plus riche parce que en échange d'un franc on lui a donné vingt sous.

Milano, Via Boccaccio 43

VITTORE PISANI

WORD STRESS IN ESTONIAN

Summary

In Estonian the stress is marking, not distinctive. Among the factors of stress, length is the most important, loudness, pitch and contact playing secondary parts on the word level.

1. FUNCTION OF STRESS

Stress in Estonian is not distinctive, except in a few cases with the borrowed actor suffix *-ist*. Ariste, EKF 98, offers two examples: *tráktorist* 'about the tractor' (elative case of *tráktor*) vs. *traktorist* 'tractor driver', and *Márxist* 'about Marx' vs. *marksist* 'Marxist'. Such minimal pairs are usually derived from the same stem; ¹⁾ an exception is *tšekist* 'member of Cheka' vs. *tšékist* 'about the check'.

2. POSITION AND GRADES OF STRESS

Monosyllabics may be either stressed, or unstressed in a context but they are always stressed when used alone. Disyllabics regularly have a primary stress on the first syllable, as in *ráha* 'money' or *trápets* 'trapeze'. However, in some native compounds, like *maailm* 'world', pronounced [ma-íl:m], more rarely [má:-ilm], or *poolteist* 'one and a half' /po·ltéist/, and in a number of more recent borrowings, like *büroo* 'office' /büró:/, the second syllable is stressed. The other syllable of a disyllabic may be unstressed or carry a weaker stress, e.g. [pò·ltéist]. The primary stress can be called the *marking* stress, because it marks the heaviest syllable of a word. The weaker stress is neither distinctive nor marking, and could be characterized as a kind of *supporting* stress. Such is phonetically useful in longer words, and there are two varieties of it, depending on whether the stress falls on an overlong or long syllable. Since the occurrence of these variants is

¹⁾ Other ex., which need not be translated, are: *darwinist*, *kapitalist*, *monopolist*, *monarhist*, *rassist*, *sümbolist*, *telefonist*, *terrorist*.

conditioned by length, it seems useless to call one of them "secondary" and the other "tertiary" stress. E.g., in *puiestikku* 'into the park' /púi-es-tik:-ku/ the third syllable is heavier than in *puiestike* 'of the parks' /púi-es-tik-ke/. The use of the heavier or lighter variant may be conditioned by the differing dialectal etc. provenience of the speakers; e.g. *mõrtsukatele* 'to the murderers' can be stressed either /mõr-tsuk-kàt-te-le/ or /mõr-tsuk-kat-tèl:-le/. Borrowed words belong to either of the following two groups: 1) those with the primary stress on the first syllable, like *kilomeeter* 'kilometer' /kí-lo-mè't-ter/, *kommunist* 'communist' /kóm-mu-nist/, and 2) those with the primary stress as in the original and a weaker stress on the first syllable, like *astronoomia* 'astronomy' /às-tro-nó:-mi-a/, *kommunistlik* /kòm-mu-níst-lik/ 'communist (adj.)', *publitseerima* /pù-pi-tsé:-ri-ma/ 'to publish'.

An utterance can be divided into stress contours in which both stressed and unstressed words occur. These, however, are not the object of study of the present article.

3. FACTORS OF STRESS

These have to be treated in some detail. In the author's opinion, the most important in Estonian is length, but loudness and pitch must also be considered. In addition, the relationship of the contact (Anschluss) to the stress has to be examined.

4. LENGTH

In Estonian there are three ²⁾ distinctive grades of length: short, long, overlong. It is to be noted, though, that most of the morphophonemic alternations display an alternation of two grades only: short ~ overlong, or long ~ overlong.³⁾ One can speak of the length

²⁾ Polivanov and Prince Trubetzkoy claimed that there are even four distinctive grades of length in Estonian. This error has already been corrected by Posti, JSFOu., 54: 2.2-4, so there is no need to dwell on it. The author remembers having been taught the four grades of length in elementary school and in the lower grades of high school.

³⁾ See the author's "On Quantity in Estonian", *Studia Linguistica*, 7.62-76 (Lund, 1954).

of phonemes, syllables, and words, and call these correspondingly phonemic, intrasyllabic and intersyllabic length. In the author's opinion, length in Estonian is basically a syllabic phenomenon. The length grade of a syllable is usually marked by one of its components only. E.g., in *laulma* 'to sing' /lau:l-ma/ and *laiska* 'the lazy one (P)' /lais:k-ka/ only those phonemes indicated by: are overlong. Again, in a word like *hoop* /o:p:/ 'hit' both phonemes are overlong.

The relation of length to stress is as follows. The primary stress may fall on an overlong, long or short syllable, while the stronger variant of the weaker stress occurs only with the overlong syllable, and the weaker one with either the long or short. As a principle, the unstressed syllables are short. Monosyllabics are overlong if pronounced separately.

5. LOUDNESS

Pöldre, EK 1937.180, insists that phonetically quantity and intensity are only partly in agreement in Estonian. Ariste, ÕEST 30.65 ff. and HMM 31, emphasizes, however, that in Estonian quantity and intensity are very closely connected. EKF 22 he explains that a longer sound in Estonian is always produced with greater intensity. Length and loudness also go together according to the unpublished phonetic experiments of V. Niilus. He worked in Paris with the intensimeter, and has quoted from memory to the author of this article that even in cases when there was almost no measurable difference in length between the long and overlong grades, the typical loudness relation was still preserved.

It has already been pointed out that Pöldre's statements are phonetic, not phonemic. Ariste's and Niilus' statements are applicable in stressed position, but in unstressed position of an utterance the small plus of intensity, e.g., of an overlong vowel vs. a long vowel, cannot be considered distinctive.⁴⁾

6. PITCH

Among the three main factors of stress, pitch plays the least important part in Estonian. While a native speaker of Estonian is able

⁴⁾ This much the author was able to state from a few spectrograms made with the friendly help of Professor F. Householder, Jr.

to distinguish consciously between three different grades of length, he would not be able to distinguish pitches alone. This is not the author's personal opinion, but, e.g., M. Durand, VLVB 90, says that her informant, who, by the way, is a really sophisticated person, and now Professor of French at the Iowa State University, was not aware of the coexistence of length and pitch in his native Estonian. Thus the question must be raised whether pitch is at all distinctive in Estonian.

The following statements have been made up to now:

Author	Year	first pitch	second pitch	third pitch	fourth pitch
Polivanov ⁵⁾	1928		obviously <i>falling</i>	<i>level</i> , followed by a sudden fall in the follow- ing syllable	<i>falling-rising</i> , emphasis on the rise
Pöldre ⁶⁾	1937	rather smoothly <i>rising</i>	more abrupt- ly <i>rising</i> , followed by a fall	still more <i>rising</i> , followed by a great fall	
Durand ⁷⁾	1946	<i>rising</i>	<i>rising-falling</i> , fall shorter	<i>falling</i> , with a facultative very short initial rise	

Unfortunately, Polivanov's statement is not comparable to those of the two more modern authors. The actual disagreement between the latter two concerns the third pitch which corresponds to the overlong grade of length. M. Durand thinks that Pöldre is wrong. VLVB 140 she claims that Pöldre's data seem to be "purely auditive", although the latter explains in her article, EK 1937.169, that she used Zimmermann's kymograph and Meyer-Schneider's device. M. Durand further asserts that Pöldre's statements are in contradiction not only with her own experimental studies with two Estonians, but also with the "works" of P. Ariste. Actually, these works seem to amount to only a short report: P. Ariste's *A Quantitative Language*, the concise statements of which must have been misunderstood by

⁵⁾ Quoted after Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie* 178 [1939].

⁶⁾ EK 1937. 173.

⁷⁾ VLVB 83 f.

M. Durand. The latter obviously has not read Ariste's dissertation HMH, in which he says on p. 29 (in English translation): "The first syllable in our language is more rising than the other parts of a word. The rise is especially clear-cut when the first syllable is overlong (see E. Põldre) . . ." Põldre's study was completed under Ariste's personal overall guidance. One reason for dissension between the two ladies is that Miss Põldre also considers the length of the consonants in a syllable,⁸⁾ while Miss Durand does not. Thus, e.g., VLVB 87, in *ohklikum* 'more dangerous' the *o*, and in *rahvad* 'peoples' the first *a* are interpreted as representing the first, or short, grade, which is irrelevant, because the syllables *oh-* and *rah-* are overlong, marked by /h:/. It should be entirely correct to say that a stressed syllable in Estonian is normally characterized by a slighter or greater rise in pitch. This much the pitch is predictable.

It has been emphasized⁹⁾ that a person in whose mother tongue length plays an important part is also inclined to interpret pitch phenomena as length features. However, there is also the converse possibility: namely, that a person in whose mother tongue pitch plays a more important part than length, also may be inclined to attribute a greater importance to pitch than to length in other languages, where it is not justified. Trubetzkoy, l.c., parting from the wrong assumption that the root syllables with diphthongs do not offer any length distinctions, drew the conclusion that in Estonian the tonic process actually is phonemic, while length would be merely phonetic. M. Durand, VLVB 90 fn. 1, finds another proof for the importance of pitch in Estonian in a quotation from the aforementioned report of P. Ariste: "In some Estonian dialects the intonation is developing independence. In these dialects the difference between the long and extra-long is not so much real quantity as just a different pitch."¹⁰⁾ If Miss Durand would have been able to read the works of Ariste in Estonian, the reference could have been found HMH 65. Here it is explained that the overlong vowel in the dialects of Hiiumaa actually has two peaks, in Ariste's notation, e.g., *òò* for *ó*. This phenomenon

⁸⁾ L. c. she says (in English translation): "From the intonation graphs one sees: the longer the consonant or vowel of the first syllable, the higher is the corresponding tone".

⁹⁾ E.g., by Malmberg, Quant. 44 fn. 1, 62 f.

¹⁰⁾ Quoted after Durand, VLVB 90 fn. 1.

is accompanied by a special intonation: the pitch of an overlong vowel first rises, then slowly falls, while the long vowel is articulated with about the same pitch throughout. Among the native Estonian linguists only V. Tauli, JSFOu. 57: 6.3, thinks that the long and overlong grade are distinguished mainly by pitch in not only the dialects of Hiiu-maa but generally in North-Estonian. In this he does not follow his authority in phonetic matters, P. Ariste, whose last word is found EKF 100 (in translation): "It has been assumed that in the Estonian language the intonation in a word has first place, and that it may have a first rank task phonologically. This assumption, however, has been carried too far. Actually, in an Estonian word quantity is the first rank factor, distinguishing length grades, while intonation is only a phonetically relevant accompanying phenomenon."

7. CONTACT

When studying length in Estonian, one comes across the phenomenon of contact, i.e., the way a vowel is tied to the following consonant or consonant cluster. The contact may be loose, as in *saag* 'saw' /sa:k/ or *märg* 'wet' /mär:k/, or tight, as in *saak* 'booty' /sa:k/ or *märk* 'sign' /märk:/. Contact has something to do with voicing, since vowels, vowel clusters, voiced or lenis consonants and clusters have loose contact. Voicing, in turn, is connected with length, since the longer a stop or fricative, the more voiceless it is.¹¹⁾ The tight contact may be stronger or weaker, dependent on the grade of length and the corresponding unvoicing. The weaker tight contact appears in the long grade, e.g., *kassi* 'of the cat' /kaś-si/, *siku* 'of the goat' /sik-ku/. The stronger tight contact represents both the overlong grade of length and the maximum of voicelessness, as in *kassi* 'the cat (P)' /kaś:-si/ or *sikku* 'the goat (P)' /sik:-ku/. Thus contact is only a secondary factor of Estonian stress.

¹¹⁾ This rule has been emphasized by P. Ariste, for the last time EFK 20.

Explanation of abbreviations and signs

- EK = Eesti Keel (Tartu, 1922-1940)
 EKF = Ariste, P. Eesti keele foneetika (Tallinn, 1953)
 HMH = Ariste, P. Hiiu murrete häälikud (Tartu, 1939)
 JSFOu. = Journal de la Société Finno-ougrienne (Helsinki, 1886-****)
 ÕEST = Õpetatud Eesti Seltsi Toimetused = Verhandlungen der Gelehrten
 Estnischen Gesellschaft (Tartu, 1840-1943)
 P = Partitive case
 Quant. = Malmberg, B. Die Quantität als phonetisch-phonologischer Begriff
 (Lund, 1944)
 VLVB = Durand, M. Voyelles longues et voyelles brèves (Paris, 1946)
 . = long
 : = overlong

Indiana University

ALO RAUN

PROBLEMS OF PHONEMIC INTERPRETATION I. NASALIZED SOUNDS IN YORUBA

Summary

After an inquiry into the phonemic status of the nasalized consonants $\tilde{r}$, $\tilde{w}$, $\tilde{j}$ as opposed to oral r , w , j , the great number of Yoruba nasalized vowels is inspected. The expression that a certain oral vowel also "occurs nasalized" is shown to be dangerous for a clear insight into a system of nasalized vowels. To establish the number of nasalized vowel phonemes it is not enough to find minimal pairs in which an oral vowel is contrasted with its nasalized variety; the point is to find minimal pairs with mutually contrastive nasalized vowels. Thus Yoruba with its 7 oral vowel phonemes is shown to have not more than 4 nasalized ones.

Of the several hundred languages spoken in West Africa, Yoruba is one of the few on which fairly much research has been carried out and on which there exist quite a number of publications. Apart from older books such as the Rev. S. Crowther's *Grammar and Vocabulary of the Yoruba Language* (London 1852) and the Rev. T. J. Bowen's *Grammar and Dictionary of the Yoruba Language* (Washington 1958) and various recent articles in linguistic journals, the three larger works of the present are Ida Ward's *Introduction to the Yoruba Language* (Cambridge 1952), the *Dictionary of the Church Missionary Society*, (third impression Oxford 1953), and the new all-Yoruba short grammar and dictionary: *Atúmò Ede Yoruba* by Isaac O. Delano (Oxford 1958).^{1a)}

Many of the publications are written in a more or less tentative tone and often ask expressly for more research on the phenomena described. The present modest contribution to this research is no exception in this respect: even in the limited field dealt with here, several questions still remain unanswered. But, living and working in "Yorubaland" as it is called in Nigeria ¹⁾, the writer has been able to compare her own observations about its language with those made by others, and from this confrontation certain points have emerged on which it might be interesting to have an exchange of opinion.

^{1a)} ' indicates high tone, ' low tone, no mark: mid tone.

¹⁾ Yoruba is spoken by about 4000.000 people, living approximately in the South West quarter of Nigeria and in the East of the adjoining part of Dahomey. There are many dialects. The Yoruba under discussion is the "Standard" Yoruba, used in newspapers, school books, and by newsreaders on the radio.

One of these points is the phonemic interpretation of nasalized sounds. There is a great variety of nasalized sounds in Yoruba and the question which of them are phonemic and to which phoneme a certain sound is to be assigned is not always easy to answer.²⁾

Nasalized Consonants

In her "Introduction to the Yoruba Language", Ida Ward gives the following lists of phonemes (pp. 6, 12):

Vowels: i, e, ε, a, ɔ, o, u, ī, â, ã, ū; written: i, e, ɛ, a, ɔ, o, u, in, an, on, un³⁾.

Consonants (p. 19): b, t, d, k, g, kp (written *p*), gb, m, n, ŋ (written *n* or *ng*), l, r, f, s, ʃ (written *ʃ*), h, dj (written *j*), w, y, w̃, ÿ (the last two sometimes written *nw*, *ny*).

In a previous paper⁴⁾ these lists and the pronunciation of the sounds which are noteworthy have been discussed in detail from a phonetic point of view. The unusual sound *kp* has been dwelt on at large there and, contrary to Ward's statements and those of others, has been described as both in- and explosive, its essential characteristic being a certain suction. Yoruba pronunciation, therefore, will be touched upon in the present paper only in as far as it gives rise to questions in the phonemic field.

From a phonemic point of view the only disputable things in Ward's list of consonants are *w̃* and *ÿ*.⁵⁾ There is a third nasalized consonant, *ř*. Examples of the three sets are: non-nasalized initial consonant: *ri* [ri], 'to see'; *wɔ* [wɔ], 'to drag'; *yi* [ji], 'to turn'; nasalized initial consonant: *rin* [rĩ], 'to laugh'; *won* [w̃ɔ], 'to be dear'; *yin* [jĩ], 'to lay eggs'; all with high tone.

Ward readily assumes nasalized *r* to be "the result of the neighbouring nasal vowel", adding by way of reason for this explanation: "No attempt has been made to write a nasalized *r* . . ." (p. 23, italics BS).

²⁾ I owe many thanks to Dr. Carl F. Hoffmann for several stimulating discussions and helpful suggestions regarding the problems dealt with in this paper.

³⁾ The *n* is not sounded but serves merely as mark of nasalization of the preceding vowel.

⁴⁾ B. Siertsema, *Some Notes on Yoruba Phonetics and Spelling*, to appear in Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire, B, 1958. Further referred to as *Yor. Phon. and Sp.*

⁵⁾ To avoid confusion, Ward's indication of the sound, *y*, is taken over. The phonetic symbol would be [j]; this is used in the transcriptions of whole words.

But for *ẃ* and *ỹ*, often *written* (with preceding *n*), her treatment is different and she raises an interesting problem: "... it is possible, even probable, that they are weakened forms of the nasal consonants *ɲw* and *ny*, the former a combination of *ɲ* with the lip-rounding belonging to *w* and the latter a pure palatal consonant. *ɲw* and *ny* are sounds common to many West African languages. The pronunciation *ny*, i.e. the front of the tongue in contact with the hard palate, was found in one dialect (Ilesha): it would be interesting to discover if it occurs in any other. But the pronunciation *ɲw*, i.e. the back of the tongue actually touching the soft palate, was not found in any speaker. The informants I have worked with require a strong nasalization of the consonant from the very beginning of its articulation: this points to the probability of the consonantal origin of these nasalized semi-vowels" (p. 23). The last sentence evidently means to say that *ẃ* and *ỹ* are to be looked upon as originally, and perhaps still so phonemically, two more *nasals*: the labialized velar one and the palatal one. Further on this is specified: "Considerably more research is necessary to settle the question of the *origin* of the nasalized *w*, *y*, *r* and their methods of representation" (p. 25, italics BS).

It is true that the representation of nasalized *w* and *y* is not consistent: the two words [ẃĩ], 'they, them, their' and [ỹĩ], 'you, your' (pl.) may be written *won*, *yin*, in which the final *n* indicates nasalization of the whole group, or *nwon*, *nyin*, in which the first *n* indicates the nasalization of the consonant, the last that of the vowel. With [ẃĩ] the spelling *nwon* is often used to indicate the subject pronoun, *won* for the object and possessive pronoun, but there is no difference in pronunciation.

The idea that the spelling *nw*, *ny* should indicate that these two consonants are to be looked upon as *nasals* is at first sight rather attractive. In view of the structure of the consonant system there is even much to be said in favour of it, for it would make the system more regular with a nasal corresponding to each voiced plosive ⁶⁾. Historically it is supported by Westermann's statement that *kp* and *gb* have

⁶⁾ The *dj*, spelled *j*, Ward puts in a class by itself called *affricative*. However, Yoruba *j* is different from English [dʒ]. The fricative is very slight and often is hardly heard. It seems appropriate to describe it as a *palatal plosive* – the palatal articulation (instead of palatoalveolar as in English [dʒ]) being clearly audible.

developed out of *ku* and *gu* respectively ⁷⁾. Thus the series of labialized velars, too, would originally have been perfectly regular: *kw* – *gw* – *ɲw*, and the present system would be:

–	b	m
t	d	n
–	dj	ɲ
k	g	ɲ
kp	gb	ɲw

In view of the structure of the syllable, however, i.e. regarding the occurrence of these consonants, this interpretation would raise several difficulties.

Firstly, *ɰ̃* [ɲw] and *ɣ̃* [ɲ] would be the only nasals occurring before nasalized vowels *only* and never before oral ones. If the nasalization of the vowel should be considered as caused by the nasal consonant, there would be the inexplicable situation that some of the nasals always caused nasalization of the following vowel whereas others did not: the *a* in *narwo*, ‘to spend money’, the *ɛ* in *mɛta*, ‘three’, the *o* in *ɲo sun*, ‘I shall sleep’, are not nasalized; but any vowel after *ɰ̃* and *ɣ̃* shows strong nasalization.

Secondly, nasalized *r* would remain as the sole consonant nasalized by a following nasalized vowel. This would not be impossible, the *r* being a very “open” consonant with little friction, into which a nasal resonance would be more likely to extend than in a “narrow” fricative such as, e.g., *z*. But such “open” consonants are *ɰ̃* and *ɣ̃* too. Whatever may have been their pronunciation in former days, at present there is no nasal here phonetically speaking ⁸⁾, as the tongue does not touch the palate with these sounds ⁹⁾. As far as I am able to observe, apart from the lowered soft palate and uvula, the oral formation of [j] and [w̃] is exactly the same as that of [j] and [w].

In view of these facts and in spite of the loss of symmetry in the

⁷⁾ D. Westermann, *Die Westlichen Sudansprachen und ihre Beziehungen zum Bantu*, 1927, pp. 8, 9.

⁸⁾ If there should be, *ɲw* would still not be a true labio-velar nasal; at most it would be a *labialized* velar nasal, i.e. a velar nasal pronounced with *lip-rounding*, not with *lip-closure*. As it is, it is mostly a nasalized labio-velar semi-vowel, i.e. with no closure either at the lips or at the velum.

⁹⁾ At least not in Standard Yoruba (Cf. the quotation from Ward on p. 358 above).

consonant system, the above considerations rather underline the conclusion arrived at before, that "in Yoruba only *m, n* and *ŋ* are "nasal in their own right": they occur both before nasalized vowels ¹⁰⁾ and before oral ones" (see above, p. 359) "and naturally *have no "oral" variants*. Nasalized *w, y, r*, on the contrary, occur only before nasalized vowels and are thus *environmentally determined variants of oral w, y, r*, which occur only before oral vowels." ¹¹⁾ Thus "one might formulate the phenomenon as a simple case of assimilation by stating that *w, y, r* are nasalized before nasalized vowels. No indication in the spelling, like the present *nw, ny*, would be necessary and the phoneme inventory could be reduced by three items" ¹¹⁾ – or rather, seeing that Ward adopts the above explanation for nasalized *r*: by *two* items.

Nasalized vowels

D. Olmsted, in his study on *The Phonemes of Yoruba* ¹²⁾, states: "All vowels occur oral or nasalized" (p. 246), which would mean that Yoruba had seven nasalized vowels. (See the list of phonemes above, p. 357). Ida Ward has found only three. Though, she says, "it has been the custom to write four of these, viz. *-in, -an, -ɔn, -un* ^{12a)}, yet, with a few exceptions "in most of the dialects examined no difference in pronunciation was made between written *-an* and *-ɔn*" (p. 10). Cf. *Ibadan*: [ibadã] or [ibadũ]. Ward further remarks that *-an* tends to get rounded after lip-consonants and is written *-ɔn* in this position (*agbɔn*, 'wisdom' [agbũ]), whereas the spelling *-an* is used after all other consonants. She then goes on to suggest that one way of representing *-an* and *-ɔn* could be adopted, in which it might be understood that "a rounder variety of vowel follows the lip-consonants" (p. 11).

The situation in Standard Yoruba as regards nasalized vowels as it has been found by the present writer, agrees more with Ward's description than with Olmsted's. But when the three factors of *spelling, sounds* and *phonemes* are considered in their mutual relation, the matter is more complicated than either of them shows.

¹⁰⁾ Though not often; *ina*, 'fire' and *ninu*, 'in' are heard with nasalized final vowel.

¹¹⁾ *Yor. Phon. and Sp.*

¹²⁾ WORD Vol. 7, 1951, p. 245–249.

^{12a)} See Note 3, p. 357.

Spelling and Sounds

To begin with, the number of nasalized vowels that are regularly written is not four but five: *-in*, *-en*, *-an*, *-on*, *-un*: *yín*, 'you' pl.; *yén*, 'that'; *yán*, 'to bite'; *gbón*, 'to be wise'; *yùn*, 'to cut, saw'. But these five overlap in a curious way in their pronunciation. The lower tongue position of *ĩ* and *ũ* as compared with *i* and *u* has been mentioned by Ward (p. 12). As to *ĩ*, I know of no case of a phonemic distinction between *ĩ* and *ẽ*, nor are they distinguished in the spelling, as only *-in* occurs. Actually there is no reason why one should consider this phoneme as nasalized *i*; in view of the lower tongue position *-en* would probably have been the better spelling. A closer variety does occur, but a tongue position even lower than *e* is also often used which makes the realization of this phoneme sound almost as [ẽ̃].

Among the back vowels there is also a double overlapping. When *-un* occurs after a velar sound, *k*, *g* and sometimes *kɸ*, *gb*, it is mostly pronounced as the "completely close" syllabic velar nasal: *gùn* [gɰ̃], 'long'; *kún* [kɰ̃], 'to fill'; *gbún* [gbɰ̃], 'to smite', in which the nasal plosion is clearly audible. Before labial and alveolar consonants, however, *-un* is pronounced as a vowel, but mostly with a lower tongue position than *u*. In this position it may be said to fall together with [õ] and sometimes even with [ɔ̃], so that e.g., *fún*, 'to sow' and *fón*, 'to dig out' may be practically indistinguishable. The reason why the nasalized vowel in the first word is assigned to the phoneme *ũ*, that in the second to *õ*, is that only opener variants are accepted by informants for the second word, whereas for the first they accept only closer and more rounded ones: *fun* may be [fũ], [fõ], rarely [fɔ̃], *fón* may be [fõ̃], [fã̃], but never [fõ̃].

An interesting side-light on this overlapping is in many cases offered by Olmsted's transcriptions. He worked with one Yoruba informant in America, and is evidently not influenced by any traditional spelling of the language. Thus he gives the following transcriptions: *yē*¹³, 'that' (Yoruba spelling *yen*, longer form *èyinì*); *ed̥*, 'grief' (Yoruba spelling *edun*); *id̥*, 'craving' (Yoruba spelling *idun*); *ikũ*, 'squirrel' (Yoruba spelling *ikun*); *tō̃*, 'far away' (Yoruba spelling *tòhun*, with silent *h*)¹⁴; *m̥keuef̥ó*, 'I write to you', in which the last syllable *-f̥ó* represents two

¹³) The phonetic symbols *ɛ* and *ɔ* are used by Olmsted where Yoruba spelling has *e* and *o*.

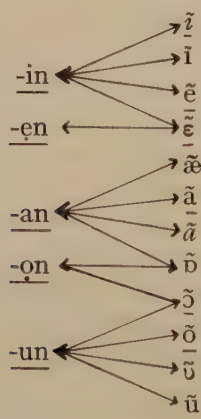
¹⁴) *The Phonemes of Yoruba*, p. 246, 247.

words spelled in Yoruba: *fun* ɔ 'to you' ¹⁵). *õ* and *ũ* are not distinguished in the spelling, only *-un* occurs. Actually there is no reason why one should consider this phoneme as nasalized *u*; in view of the lower tongue position *-on* would probably have been the better spelling.

Then there is *-an*, which also has a variety of pronunciations. Sometimes it is pronounced [ɔ̃], as Ward already pointed out (p. 10) ^{15a}); sometimes it is [â]; sometimes, too, it sounds more fronted, [ã], or even almost [æ̃]. Of the words *ranṣe*, 'send'; *tan*, 'finish'; and *kan*, 'a certain' I have heard the first pronounced as [râṣe], the second as [tâ], the third as [kõ̃]. Actually there is no reason why one should consider this phoneme as nasalized *a*, although in view of the different realizations *-an* is probably the best spelling.

Thus it is true that the seven vowels of Yoruba *can* all *be heard* as nasalized vowels too, and in that sense can be said to "occur nasalized" (Olmsted, quoted above, p. 360): *ĩ* spelled *-in*; *ē* spelled *-in*; *ê* spelled *-in*, *-en*; *ã* spelled *-an*; *õ* spelled *-an*, *-on*; (rarely *-un*); *õ* spelled *-un* (rarely *-on*) and *ũ* spelled *-un*. But in between these seven there is a wide range of "intermediate" nasalized vowels to be heard in various degrees of closeness. Schematically represented:

Spelling Sounds



¹⁵) *Comparative Notes on Yoruba and Lucumi*, Language Vol. 29, 1953, p. 160.

^{15a}) Because the sound mostly seems to be slightly more open than [ɔ̃], I would prefer to render it by [ɔ̃] in a narrow transcription. Considering the wide range of closeness the sound *can* have, though, [ɔ̃] is quite adequate for a broad transcription.

In this "amorphous mass" of nasalized vowels, those whose tongue position corresponds to oral ones (underlined in the scheme) tend to be singled out as phonemes for no other reason than this purely phonetic relationship. Thus Olmsted has readily found minimal pairs of words differentiated by oral versus nasal vowel: e.g. /ɛdɔ/, 'liver' – /ɛdɔ̃/, 'grief'; /ido/, 'canax seed' – /idõ/, 'craving'; /iku/, 'death' – /ikũ/, 'squirrel' ^{15b}). But it would be difficult to discover minimal pairs in which all Olmsted's nasalized vowels are mutually contrasted and distinctive. His no. 5, /ɔ̃/ in /ɛdɔ̃/, 'grief', cannot be contrasted with his no. 6, /õ/, in the same setting: /ɛdõ/, nor with his no. 7, /ũ/: /ɛdɔ̃/, /ɛdõ/ or /ɛdũ/ are variant pronunciations of the same word, spelled in Yoruba *ɛdun*, 'grief'.

In view of all this it would be more realistic not to relate Yoruba nasalized vowels to any of the oral ones and to refrain from the expression that a certain vowel "occurs nasalized". In Yoruba the nasalized vowels form a class of phonemes by themselves *in addition to* the seven oral vowels.

Phonemes

From the phonemic point of view the matter is simpler than one would expect from the complicated list of correspondences. A consideration of the nasalized vowel phonemes leaves a system of comparatively simple structure.

Starting from the most obvious data, it can be established that the spelling *-un* represents *a more or less close back rounded phoneme*, realized as [ŋ] frequently after velar consonants, and as [ũ] or [õ], or in fast speech sometimes [ɔ̃], after labials and alveolars.

The spelling *-on* is superfluous. It occurs only after labials where it represents *the open phoneme*, realized as the back rounded sound [õ] after labial consonants, as [ã] or [ā] after other consonants; with some speakers still more fronted, as almost [æ̃] after *r*. The spelling *-an* could be used in all cases to represent this phoneme.

The sound [ɛ̃], represented by *-en* occupies a peculiar place among Yoruba nasalized vowels. It would be very convenient and it would make the phoneme system so much simpler if one could discard it, like [ɔ̃], as a mere environmentally determined realization of the third

^{15b}) *The Phonemes of Yoruba*, p. 246.

nasalized-vowel phoneme, the *more or less close front unrounded* one, represented by *-in*. And this would almost be possible too . . . but for two words.

The spelling *-en* occurs mainly in a few reduplication forms (or former reduplication forms which now have a double vowel), of which no simplex seems to exist and where there are no corresponding forms with *-in* with a different meaning. The words in which it occurs are practically all "special adverbs", i.e. adverbs which can only be used to qualify a particular adjective. For instance *sẹ̀nsèn*, 'slightly', which qualifies *dùn*, 'sweet', only; or *tíyẹn*, 'far off', which can only be used with *ga*, 'high', e.g. *ẹ̀iyẹ na ọ ga tíyẹn rere*, 'the bird flies very high' (litt.: 'bird-the fly high far-off well'). It also occurs in *yẹn*, 'that', where it is contrasted with *yín*, 'your'.

Now *yẹn* and *tíyẹn* are the only cases in which the difference $\tilde{e}/\tilde{i}$ is distinctive (*tíyín* = 'yours'), and even here the contrast does not depend on the vowels only, as the tones are different too. Out of the 21 words in which *-en* occurs in the dictionaries, 12 occur also with *-in* in the same meaning, either in the same dictionary or in another. E. G. *penpen*, 'tightly', given in Delano's new Yoruba Dictionary ¹⁶), also occurs as *pinpin* a few pages further with almost the same example: *Ojo ti ilẹ kun na penpen* (meaning: 'Ojo shuts the door tightly, firmly'); *Ajai ti ilẹkun yara re pinpin* (meaning: 'Ajai shuts the door of his room firmly').

This is not surprising: nasalized $\tilde{i}$, as said before, is pronounced with a lower tongue position than *i*, and *-in* often sounds like $[\tilde{e}]$ or even almost $[\tilde{ə}]$. The pronunciation does not seem to depend on a particular consonantal environment, but further research on this point is being carried out. Yet in the two cases mentioned (*yẹn* – *yín*; *tíyẹn* – *tíyín*), where both forms of each pair are known and occur fairly frequently, informants insist on the difference in vowel. In other cases, the same informant seems to know only one form of a word, either the one with $[\tilde{i}]$ or the one with $[\tilde{e}]$, but by no means does he consistently recognize the ones with the same vowel and fail to recognize the ones with the other vowel, so it is not a dialectal difference. One informant insisted,

¹⁶) Unfortunately Delano gives no translations or descriptions of the meaning in all cases. Sometimes the meaning has to be gathered from the context or from the Yoruba-English Dictionary of the Church Missionary Society.

e.g., on *jingbinni*, 'much, copious', with [ĩ]; *jengbenne*, given by Delanq with the same meaning as the only word of the two, was "quite wrong" he said. The same was the case with *jenjen*, given in the CMS Dictionary for 'tremblingly'. This word does not occur in Delanq's lists at all, neither with *e* nor with *i*; my informant would only accept *jinjin* with [ĩ], which does not occur in either dictionary. On the other hand both dictionaries give for 'smile'; *erin musen* with no corresponding form with *-in*, and [musẽ], too, is the only form accepted by the informant.

Is one justified on these grounds to discard *-en* as superfluous from the spelling and take [ẽ] as a realization of the one and only nasalized front unrounded vowel phoneme represented by *-in*? It seems rather a bold step but one could get along with a spelling without *-en*. Further research would have to reveal the determining factors for the occurrence of this sound when it is insisted on – it might, for instance, turn out to be a spelling pronunciation in some cases.

In whatever way we view the data, there is no doubt that [ẽ] is not on a level with the other nasalized vowel phonemes. If the instances of its occurrence are considered sufficient evidence to establish its phonemic status and thus to justify the spelling *-en*, there is always the fact that this [ẽ] occurs mostly in a special class of very special words, frequently of onomatopoeic character; which class of words, next to interjections, may be expected to contain unusual sounds ¹⁷⁾. Yoruba [ẽ] belongs to

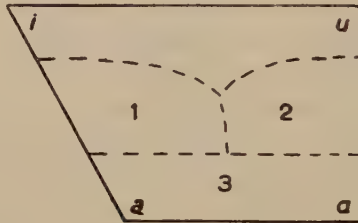
¹⁷⁾ The affinity with interjections and the onomatopoeic character of words with [ẽ] in Yoruba comes out in the fact that Yoruba people will say of many of these words that "they have no meaning". Of course they have a meaning, which is at least that of either an "intensifier" (*penpen*, see above) or a "down-toner" (*sẽnsẽn*, see above), but which is often more, though difficult to describe. In these cases Delanq contents himself with giving an example only, which conveys nothing to a foreigner when he reads it himself. As soon as the example is read by a native, however, the tone of voice and the way the word is said makes the meaning in the given context clear at once – a characteristic these words have in common with interjections. *Example* (spelled with *-in*): Delanq has the following entry: "*Fĩn*, adv. . . . *Ibusun na lo si isale fĩn*". The foreigner translates: "This bed goes to the floor . . . 'fin'?" – and to him it can mean that either the bed is in the habit of breaking down and sagging to the floor or that it "goes down deeply", i.e. has a soft mattress. That the last is the real meaning appears immediately from the long drawn-out vowel, the intonation, tone of voice and facial expression of the native speaker as he pronounces the word *fĩn*.

what Doke calls the "extra-grammatical phonetics of onomatopoeia"¹⁸).

If asked, therefore, how many nasalized vowel phonemes there are in Yoruba, one might venture, although at some risk, to suggest with Ward that there are indeed only three. Considering the wide range of possible realizations for each of them, these phonemes could only be safely indicated as:

1. a more – or less – *close front unrounded one*,
2. a more – or less – *close back rounded one*,
3. a more – or less – *front (or back) open one*,

covering the ranges of tongue positions roughly outlined in the scheme:



University College
Ibadan, Nigeria

B. SIERTSEMA

¹⁸) C. M. Doke, *An Outline of ≠ hhomani Bushman Phonetics*, Bantu Studies X, 1936, p. 440. In Doke's *Study in Lamba Phonetics* (Bantu Studies III, 1927), the feature is treated in greater detail (p. 6 and esp. in part II, "Extra-Normal Phonetics", p. 38 ff.). Among his examples are words used "of jumping right over", ..."of light flashing" (p. 38), ..."of deep digging" (p. 39) etc. and, naturally, many cries of animals.

W ALS LARYNGALREFLEX IM FRÜHGRIECHISCHEN

I. Mykenisch *i-je-re-u/i-je-re-ja*

II. Homerisch *-εύω*

Zusammenfassung

I. Wie in *Lingua* VI. 358 f. festgestellt wurde, sind die Stämme der Substantiva auf *-εύς* eigentlich Laryngalstämme, in denen in einigen Dialekten der stamm-
auslautende Laryngal zwischen Vokalen oder zwischen Vokal und *s* als *w*-Reflex
erscheint. Ein solcher Reflex ist in anderen Positionen (z.B. vor unsilbischem
i) nicht vorhanden; und die als erstaunlich hervorgehobenen mykenischen
Femininbildungen auf *...e-ja* zu maskulinem *...e-u*, *...e-we* sind hiermit
nicht nur erklärt, sondern werden auch als parallel den Tatsachen inschriftlich
belegte Dialekte erwiesen.

II. In einer Reihe von Bildungstypen (Wurzelverben und Denominativen)
alterniert *-εϋ-* in homerischen Präsensstämmen mit *-ε-* und *-α-*, und insbesondere
die Lautfolge *-εϋ^ε/o-* mit „distrahierten“ *-οω-*, *-αα-* etc. in den von der Distraction
ausgeschlossenen Flexionsformen; eine Untersuchung der Alternationsbedin-
gungen erweist, daß *-υ-* hier ein Laryngalreflex ist. Ähnliches zeigen die den
betreffenden Präsensstämmen zugeordneten außerpräsentischen Tempusstämme
(*-ησ-* zu *-εϋ^ε/o-*, *-εϋσ-* zu *-α^ε/o-* etc.). Hieraus ist — analog der Entstehung sla-
visch-baltischer Suffixe aus einem Laryngalreflex *v* (nach Schmalstieg, *Word*
12.255) — ein Suffix *-εϋ-* metanalytisch entstanden. In den Ursprungstypen
bleibt *-εϋ-* im Homerischen im Wesentlichen auf die den Laryngalreflex be-
dingenden Flexionsformen beschränkt; nach seiner Entstehung als verbbildendes
Denominativsuffix findet sich in allen Tempusstämmen durchgeführtes *-εϋ-*
(*-εϋ^ε/o-*, *-εϋσ-*, *-εϋτ-* etc.) im Homerischen nur bei Ableitungen von solchen
Nominalstämmen, deren Struktur *-εϋ-* ursprünglich nicht phonologisch bedingt
hatte. Ein weiterer Fall von „Deglutination“, ähnlich der Entstehung der
Suffixa der „schwachen“ Perfekta (*Lingua* VI. 372 f.).

I

Der „mykenische“ Dialekt des Griechischen steht naturgemäß auf
einer Entwicklungsstufe, in der *w* noch in allen Positionen erhalten
ist ¹⁾. Nur ist, um Unklarheiten vorzubeugen, hierbei zwischen dem

¹⁾ Ventris-Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek* 79 und *Journal of Hell.
Stud.* 73 (1953), 102 (die dort erwogene Möglichkeit der Nichterhaltung von *w*
in anlautendem *wr-* ist nun durch die *Documents*, l.c., gebrachten Beispiele
ausgeschaltet).

nichtvokalischen Allophon des *u*-phonems und sonstigen etwaig auftauchenden *w*-Leuten, wie z.B. als Übergangslaute im Silbenschnitt ²⁾, sorgfältig zu unterscheiden.

Von verschiedener Seite ³⁾ ist auf das Problem hingewiesen worden, das sich durch die Ableitungen von den Substantiven mit Nom. Sg. auf -εὺς bietet. Obwohl im sehr häufig vertretenen Paradigma dieser Substantiva *w* durchgängig erscheint ⁴⁾ (*ka-ke-u*, *ka-ke-we* oder *ka-ke-wi*, *ka-ke-u-si*, äquivalent mit χαλκεύς, χαλκέες, χαλκέϊ, χαλκεῦσι, und Genetive auf -...e-wo etc.) und auch in adjektivischen Ableitungen mit Suffix -ιο- (*pa₂-si-re-wi-ja* = βασιλεῖος, *i-je-re-wi-jo*, vgl. ἱερεῖον) und ähnlich gebildeten Ortsnamen ⁵⁾ *w* regelmäßig dargestellt wird, fehlt es bei den häufigen mit Palatalsuffix abgeleiteten Femininen vollkommen: *ke-ra-me-ja* neben *ke-ra-me-we* (m.pl.) = κεραμεῖς, *i-je-re-ja* = ἱερεῖα etc. etc. Hier auf den verschiedenen Silbenwert des *i* bei den betreffenden Suffixen ⁶⁾ hinzuweisen, wäre verfehlt: nach *w* wäre vielleicht *i* als Silbengipfel zu erwarten, und die gesicherten Beispiele der Behandlung von /VuiV/ im Mykenischen zeigen in der Tat, dass solches *i* in Gipfel- wie in Explosivstellung stehen kann: *me-wi-jo* = *meuiōn* oder *me-u-jo* = *meuiōn*, beide für μείων; *di-wi-ja* oder *di-u-ja* = Διφια ⁷⁾.

Für *w*-loses *i-je-re-ja* etc. kann es sich daher kaum um etymolo-

²⁾ Ventris-Chadwick, *Documents*, l.c.

³⁾ Ventris-Chadwick, *Documents* 79, 89; Risch, *Études Mycéniennes* 169; Ruipérez, *ibid.* 260.

⁴⁾ Ventris-Chadwick, *Journal of Hell. Stud.* 73 (1953), 97 und *Documents* 86.

⁵⁾ Ruipérez, l.c.; z.B. *a-te-re-wi-ja* (zu Ἀτρεῦς? *Documents* 147).

⁶⁾ Sturtevant, *Class. Phil.* 36 (1941) 356 f. und dort zitierte Literatur.

⁷⁾ Ich bezeichne hier und im Folgenden das explosive Segment des Silbenablaufs mit <, das implosive Segment mit >. Wenn die Gipfelstellung (zwischen < und >) an der Grenze der Artikulationsbereiche zweier Phoneme liegt, wird sie nicht weiter bezeichnet; dasselbe gilt für die Talstellung (zwischen > und <). Fallen jedoch Gipfel- oder Talstellung innerhalb den Artikulationsbereichs eines Phonems, so bezeichnen wir ein solches Phonem mit „, wenn es gipfel-, mit n, wenn es talgestellt ist. So wird ein einzelnes Phonem, das in unmittelbaren beiderseitigen Kontakt mit zwei Gipfeln tritt, in Talstellung kommen. Vgl. de Saussure, *Cours*⁴ 83 ff.; Dieth, *Vademekum* 377 f. — Die Etymologie von μείων ist leider durch das unerwartet aufgetauchte *w* um nichts klarer geworden als sie früher war. Vielleicht wäre an *μευσίων (Wurzel *mus-* „winzig[?]“) zu denken, das mit den „sprichwörtlich“ kleinen μῦς, μύϊα < *μύσια (vgl. Petr. *Sat.* 42.4) verbunden sein könnte. Andererseits ist ein Über-

gisches *w* gehandelt haben, und die Sache liegt andererseits ziemlich einfach, wenn man das von mir ⁸⁾ über die morphophonologischen Hintergründe der Substantiva mit Nom. Sg. -εύς gesagte in Betracht zieht. Nach dieser Erklärung endet der Stamm dieser Substantiva auf /-eX-/ , dessen Laryngal in Implosivstellung vor *s* in den meisten, in Talstellung von einem Teil der griechischen Dialekte durch *w* reflektiert wird ^{8a)}. Das Mykenische gehört also zu diesen Dialekten. Jedoch im Zusammenhang mit dem Femininsuffix /-iX-/ , das je nach Silbenstruktur -ι_o (/ -iX_o -/) oder -ι_{on}(δ) (/ -iX_{on} -/) realisiert wird ⁹⁾, ergeben sich für /-eX-iX-/ folgende Möglichkeiten:

1. /-eX_oiX_o-/ oder /-eX_oiX_{on}-/ je nach dem folgenden Phonem: z.B. homerisches τιμῆς βασιληῖδος Z193 ¹⁰⁾. Hier ist unsilbisches *X* als [·] realisiert ¹¹⁾.

gangs-*w* zwischen zwei vorderen Vokalen, ähnlich kypr. *po-to-li-wi* etc., nicht ausgeschlossen, was immer der Wurzelauslaut vor dem Komparativsuffix gewesen sein mag. — Zu *di-u-ja* vgl. unten, Fußnote 13.

⁸⁾ *Lingua*, VI. 372, Fußnote 11.

^{8a)} Als weitere, das *l.c.* Angeführte stützende, Erwägung lässt sich auf ἐκ δῆμου Δεκελῆθεν *Hdt.* IX. 73.1 hinweisen. Die einzig mögliche Analyse dieser Form besteht darin, sie als Ablativ (kongruierend mit dem Genitiv-Ablativ ἐκ δῆμου) von (δῆμος) Δεκελεύς aufzufassen. Von Δεκελέα ist die Form Δεκελῆθεν sicher nicht abgeleitet; da man diesen morphologischen Sachverhalt nicht überblicken konnte, hat man die einhellig überlieferte Form zu Δεκελεῖθεν geändert (s. Ausgaben). Aber auch die Prämisse, die -θεν-Formen der Demennamen seien vom Demennamen direkt abgeleitet, ist falsch: Κολωνῆθεν kann wohl nicht von Κολωνός kommen und ‚Κολωνή‘ gibt es nicht; also muß auch hier Κολωνεύς zugrundeliegen. Dies deckt sich vollkommen mit der Auffassung des Ableitungssuffixes als /-eX-/ : vor der Endung -θεν ist der Laryngal weder vor *σ*, noch in Talstellung, seine Realisierung wird daher nicht *υ*, sondern silbenschließende Länge sein: Δεκελῆθεν.

⁹⁾ Siehe *Lingua*, VI. 368 f. Dort sind leider in Fußnote 27 zwei Verweise auf Pedersen, *La cinquième déclinaison*, durch mein Versehen kontaminiert worden. Ich stimme natürlich dem *o.c.* 30 über das Verhältnis von gr. -ια und skr. -ī Gesagten zu. Meine Bemerkung „trotz Pedersen“ bezieht sich auf S. 37 des Werkes (Fem. -ιδ- aus maskulinem -ιδᾱ- rückgebildet).

¹⁰⁾ Homer hat kein βασιλεια, es hat aber wohl nichts mit der attributiven Funktion von βασιληῖς zu tun, daß hier die -ι(δ)-Variante des Suffixes vorliegt; -ι(δ)- ist ja bekanntlich an sich ebenso substantivisch wie adjektivisch, und βασιλεύς hat ja bei Homer häufig adjektivische Funktion und Formen. Vgl. πρεσβηῖδα τιμὴν *Hymn. Hom.* 29.3 und siehe unten, Fußnote 21.

¹¹⁾ *Lingua*, VI. 372, Fußnote 11.

2. $/-eXiX-/$: mykenisch $i-je-re-ja$; $/-eXiX-/'$ und $/-eXiX-/'$ sind $\begin{smallmatrix} o > < o \\ o > < o \end{smallmatrix}$ $\begin{smallmatrix} o > < o \\ o > < o \end{smallmatrix}$ $\begin{smallmatrix} o > < o \\ o > < o \end{smallmatrix}$ unmöglich und daher $i-je-re-u-ja'$ oder $i-je-re-wi-ja'$ gar nicht zu erwarten. Das implosive X von $i-je-re-ja$ mag durch Null (*hiereya*) oder $[-]$ (*hiere:ya*) realisiert sein, aber das diesbezügliche Verhalten des Mykenischen kann ja nicht festgestellt werden ¹²⁾.

Obwohl uns das Problem hier primär vom Gesichtspunkt des Stamm-
auslautes von $\epsilon\rho\epsilon\upsilon\varsigma$ etc. interessiert, hat es natürlich auch seine Aus-
weitungen auf dem Gebiete der Geschichte der griechischen Silben-
struktur. Es ist erfreulich, festzustellen, daß auch von dieser Richtung
her dieselben Antworten geliefert werden. So zeigt Hermann, *Silben-
bildung* 40 ff., daß von Anfang an in $\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ etc. das ι des Suffixes $-\alpha$
zur letzten, und nicht (als Gipfel) zur vorletzten Silbe gehört haben
muß; das bei ihm traditionsgemäß vorausgesetzte $*w$ in $*hierewia$
war laut ihm immer implosiv und nie in Talstellung ¹³⁾.

Die Behauptung, daß bei $\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ (wie bei $\epsilon\rho\epsilon\upsilon\varsigma$) kein etymologisches
 $*w$ vorliegt, darf natürlich nicht ohne Prüfung der dialektischen Über-
lieferung aufgestellt werden. Wenn wir feststellen, daß Formen auf
 $*-ewya$ nur in den historischen Grammatiken existieren ¹⁴⁾, müssen
wir uns vorsehen, um nicht mit einem argumentum ex silentio zu
manipulieren. Die Inschriften haben zwar zu einer Zeit, zu der Di-
gamma noch weitgehend geschrieben wird, Formen wie Ορθεια
(passim in lakonischen Inschriften, auch dort, wo Digamma steht,
also auch Φορθε[ια] , Φροθαια , Φορφαia , Φωρθεια , Cauer-Schwyzer No. 4 f.,
16 = *GDI* 681, 683), Πελειαν in Orchomenos (Cauer-Schwyzer No. 664,
wo auf derselben Inschrift $\epsilon\upsilon\theta\text{ορ}ϕ\iota\alpha\text{ν}$, $\delta\epsilon\rho\phi\alpha\text{ν}$ und viele andere Fälle
von Digamma belegt sind), $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\alpha\epsilon\varsigma$ ¹⁵⁾ im Eleischen (Cauer-Schwyzer

¹²⁾ Vgl. unten, Fußnote 21.

¹³⁾ Wenn für Hermann, *l.c.*, $*\Delta\iota\phi\iota\omicron\varsigma$ ein getrenntes Problem darstellt, so
wird dies durch myk. $di-u-ja$, $di-wi-ja$ (s. oben) in schönster Weise bestätigt.
Ebenso wird auch im Pamphylishen $\Delta\iota\phi\iota[\alpha]$ (Cauer-Schwyzer 686 = *GDI* 1266)
dreisilbig gewesen sein (so von Cauer-Schwyzer akzentuiert, vgl. die Zweifel
bei Lejeune, *Traité* 147, Fußnote 1).

¹⁴⁾ „No inscr. evidence for alleged form $*\epsilon\rho\epsilon\phi\iota\alpha$ “ (Ventris-Chadwick, *Docu-
ments* 394). — Unserem Ausgangspunkt sehr nahe steht Hamp, *Glotta* 35 (1956),
290f., der auf Grund des „protected“ j in $-e-ja$ ein sigmatisches Suffix (in
 $*-ē-ws-ya$) annimmt, was jedoch die morphologische Seite unnötig kompliziert.
Obgleich laut Hamp $-ē-$ (in $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\eta-$) „could be a laryngeal suffix“, behält er $*w$
zuzüglich bei.

¹⁵⁾ Vgl. hierzu den υ -losen Dativ $\tau\omicron\iota\upsilon\phi$ Μαντινέσι Cauer-Schwyzer 418 =
GDI 1151.

409 = *GDI* 1152, eine Inschrift mit häufigem anlautenden *F* und mit *κατιαραυσειε*); *ἡερεν* im Arkadischen zugleich mit *καταρFον* etc. (Cauer-Schwyzler 654); vgl. auch Buck, *Greek Dialects* 49. Der schlüssige Beweis müßte jedoch in einer Inschrift liegen, in der postvokalisches oder zumindest postdiphthongisches Digamma vor Sonant oder Vokal geschrieben ist und trotzdem *ἱερεια* und ähnliches kein *w* aufweisen. Einen zwangsläufigen Beweis dieser Art zu liefern ist mir nicht gelungen, und ich bezweifle auch, daß uns ein glücklicher Zufall einen solchen bescheren wird. Die maximale Annäherung an eine solche Beweisführung erreichen wir jedoch in der Feststellung, daß im Eleischen inneres *w* von der geschilderten Art noch lange nach den zitierten *βασιλαες* erhalten ist: wenn erstens die Inschrift mit *βασιλαες* wirklich aus dem Anfang des 6. Jhdts. stammt, zweitens in Cauer-Schwyzler 418 = *GDI* 1151 [πο]υFεοι richtig ergänzt ist, und drittens die letztere Inschrift mit Dittenberger in die erste Hälfte des 5. Jhdts. zu setzen und überhaupt demselben Dialekt wie *βασιλαες* zuzuschreiben ist¹⁶⁾, — so wäre hiermit ein ziemlich direkter Beweis geliefert. Wenn aber nicht, so bleibt uns für die auf *βασιλαες* folgende Periode des Eleischen nur das Kompositum *αποFελεοι, αποFελεοιαν, αποFε[λεσται]* (Cauer-Schwyzler 411, 414, 417 = *GDI* 1150, 1154, 1159), und schon Meister, *Griechische Dialekte* II. 49 ff. 17), hat darauf hingewiesen, daß stammanlautendes *w* nach Präverb sich bedeutend länger erhalten hat als wahrhaft inlautendes Digamma.

Die hier zum Ausdruck gebrachten, vielleicht mehr als skrupulösen Vorbehalte werden jedoch m.E. durch die ziemlich deutliche Geschichte der adjektivischen Ableitungen und der Dative von Stämmen wie *ἱερέως* hinfällig gemacht; denn der Kontrast dieser Formen mit den Femininbildungen springt in manchem Dialekt ebenso in die Augen wie im Mykenischen: zu adjektivischen *pa₂-si-re-wi-ja* = *βασίλεια*, *i-je-re-wi-jo* = *ἱερεῖο*-? etc. (siehe oben, S. 368) haben schon Ventris-Chadwick¹⁸⁾ kyprisches *i-e-re-wi-ja-ne* gestellt; hinzuzufügen wären die böotischen Formen *ἡιαρον Απολονος ΚαρυκεFιο* und *ἡιαρον το ΚαρυκεFιο* (Cauer-Schwyzler 440) und alkäisches *Ἀρεῦτιος*¹⁹⁾; zu den Dativ-

¹⁶⁾ Einige dieser Annahmen werden von Meister, *Griechische Dialekte* II. 15 f., in ersten Zweifel gezogen.

¹⁷⁾ Vgl. Buck, *Greek Dialects* 49.

¹⁸⁾ *Documents* 89.

¹⁹⁾ Vgl. Schwyzler, *Griechische Grammatik* I. 468.

formen *ka-ke-wi*, *ke-ra-me-wi*, pyilisch-knossisch *ka-ke-we*, *ke-ra-me-we* = χαλκεί, κεραμέϊ²⁰⁾ setzen wir kyprisch *o-i-to-i-ro-ni to-i e-ta-li-e-wi*, „ἐν τῷ ἱερῷ τῷ Ἐδαλιεῖ(?)“ und böotisches einmaliges, wahrscheinlich episierendes Πτοιεῖ am Hexameterende²¹⁾ (Cauer-Schwyzer No. 538) neben sonstigem Πτοιεῖ im Böotischen.

* * *

Soll die Suffixalternation *-ew/-e-* in verschiedenen Bildungen des Mykenischen zum Lautgesetz erhoben werden, so haben wir uns noch mit zwei Formen dieses Dialektes auseinanderzusetzen:

²⁰⁾ Ventris-Chadwick, *Documents* 86; erst eine genaue Untersuchung aller Texte wird zeigen, ob es sich eigentlich wirklich um denselben Kasus handelt. Vielleicht nicht so sehr die Kasusformen, als das Kasus-System stellen den Unterschied zwischen dem Pyilisch(-Knossisch)en und dem eigentlichen Mykenischen dar; vgl. *Documents* 84 und Ventris, *Études Mycéniennes* 263.

²¹⁾ J. Chadwick machte mich auf den Widerspruch zwischen der metrischen Stellung dieses Wortes und dem in *Lingua* VI. 358 Gesagten aufmerksam und ich bin ihm für briefliche Diskussion zu Dank verpflichtet. — Vgl. Schwyzer, *Griechische Grammatik* I. 575. — Im Zusammenhang mit dem Kontrast zwischen den Adjektiven und Dativen einerseits und den Femininen andererseits wäre es auch interessant, festzustellen, wie sich die Suffixvariante *-ia* (*/-iX-/*) zur Realisierung des vorhergehenden implosiven *X* als Länge oder Null verhält; vgl. S. 370. Vorher ist festzustellen, daß die Suffixvariante */-iX-/* nach [*e:*] erscheint, wenn der betreffende Dialekt *e:* im Paradigma von *-eús* kennt: homerisch und homeridisch βασιληϊδος, πρεσβηϊδα (s. S. 369). Obwohl Dativformen auf *-ῃ* und Adjektiva auf *-ῃο/α-* in einigen Dialekten häufig sind, finde ich kein Substantiv auf *,-ῃα’*. Allerdings ließ sich ein schlüssiger Beweis für die Kürze des *e* auch hier nur bringen, wenn *-eia* in einem Dialekt vertreten wäre, der im Paradigma von *-eús* ein *η* graphisch bezeichnet oder metrisch gesichert hat. Solch ein Beispiel aufzufinden ist mir nicht gelungen, außer vielleicht der von einigen Codices gelieferten Lesung Κυθήρει’ Sappho fr. 140 (Lobel-Page), wo andere Handschriften Κυθήρη’ bieten. Sollte andererseits Κυθήρη’ zu lesen sein, so ist das auch kein Beweis gegen die Kürze des *e* in *-eya*, da es sich ja in diesem Fall um kein Palatalsuffix handeln kann; fragmentarische Formen, die sich eventuell als Κυθήρη- lesen lassen, finden sich antevokalisch auch in ffr. 86, 90 (Lobel-Page). Es mag sich um einen motionslosen Vokativ auf *-η* handeln (vgl. Ἄρη), der in Gebrauch war, bevor sich die Vokative auf *-εῦ*, wahrscheinlich analogisch, innerhalb des maskulinen Paradigmas ausbreiteten; hierzu vgl. die Problemstellung bei Schwyzer, *Griechische Grammatik* I. 575. Andererseits ist im Indogermanischen auch für auslautenden Laryngal *w* als Reflex nicht ausgeschlossen, vgl. skr. *dadau* u. ähnl.

1. Die als Plurale postulierten Instrumental-Lokativformen ²²⁾ des -εύς- Paradigmas werden von Ventris-Chadwick ²³⁾ als auf -e-u-pi ausgehend angegeben. Es ist nun allerdings nicht ausgeschlossen, dass der implosive Laryngal auch vor φ als υ erscheint, vgl. das jedoch ganz anders gebaute homerische ναῦφιν ²⁴⁾, aber wir hätten doch eher -e:φ^{hi} erwartet ^{24a)}. Es handelt sich um vier Formen: ku-te-re-u-pi, a-pa-re-u-pi, a-we-u-pi, da-we-u-pi ²⁵⁾, von denen die erste von Ventris-Chadwick, *Documents* 100, ohne befriedigende Lösung behandelt wurde. Sie müßte die Beschäftigung der Mutter einer Sklavin angeben, und so hat man „von den Töpfern“ (χυτρεύς) versucht ²⁶⁾, aber nach Ventris-Chadwick, *l.c.*, ist eine Verwirrung der Zeilenanordnung nicht ausgeschlossen. Deutlich steht jedoch ku-te-re-u-pi auch in einer häufigen Formel, die an dieser Stelle einen Ortsnamen, wahrscheinlich im Lokativ, verlangt (Bennett, *The Pylos Tablets*, No. 296 = NaO1) und dasselbe gilt für die übrigen Wörter auf -...e-u-pi ²⁷⁾. So zeigt

²²⁾ Ventris-Chadwick, *Documents* 86.

²³⁾ *Ibid.*

²⁴⁾ Ναῦφιν stimmt wohl phonetisch absolut nicht zu skr. *naub^{hi}ih*, da skr. *au* wohl homerischem ηυ entspräche. Die „bekannte“ vorkonsonantische Kürzung ηυ > αυ ist alles eher als bewiesen, und wenn νηῦς, νησί Resultate einer sekundären Paradigmenausgleichung sein sollen, so hätte eine solche wohl auch auf ναῦφιν gewirkt. Das zeigt wieder, dass es sich hier nicht um idg. -u-Diphthonge handelt; zur Struktur des Wortes vgl. *Lingua* VI. 358, 367. — Ähnlich gebaut ist bekanntlich βοῦς, acc. sg. βῶν, skr. *gām*, das im Mykenischen in schwerdefinierbarer Kasusform qo-o ohne w erscheint (*Documents* 206). Hierzu vgl. Akk. vāw (?), wie βῶν, -ῆν zu βοῦς, -εύς (*Lingua* VI. 359); hierüber jetzt Szemerényi, *KZ* 73, 1957, 185 ff., in einer glänzenden Darstellung des gesamten Problems. Sein Resultat stellt sich bei genauerer Überlegung als dem unsrigen identisch heraus: „The absorption of u resulted in the lengthening of the preceding vowel“ (o.c. 197), in anderen Worten [:] und [u] (in Ζεύς, Ζῆν; ναῦς, vāw) sind auf der Stufe einer bestimmten Synchronie Allophone ein- und desselben Phonems.

^{24a)} Siehe Fußnote 30a.

²⁵⁾ Meriggi, *Glossario Miceneo* 100.

²⁶⁾ Das *pi* ist laut Facsimile (Bennett, *Pylos Tablets*, S. 60) am Rande mutiliert und in der „Kopie“ (*ibid.* 127) als zweifelhafte Lesung punktiert; es ließe sich m.E. viel eher zu *wi* ergänzen: ku-te-re-wi könnte tatsächlich von χύτρα abgeleitet sein, aber hier mit dem Alternativtypus des Femininsuffixes: /-eXiX-/ =

no>

-ηῖ(δ)-; es wäre also als χυτρηῖς (χυθρηῖς) zu restituieren.

²⁷⁾ Bennett, *Pylos Tablets* No. 296 = NaO1 lautet: ku-te-re-u-pi SA 100 (SA ist ein Leinenmaß). Hierzu vgl. Ventris-Chadwick, *Documents* 297: „The

sich, daß $-\pi$ auch im Mykenischen numerusindifferent ist ²⁸⁾, und auf jeden Fall sind die Einzelheiten seines Gebrauches noch sub iudice ²⁹⁾. Jedenfalls sind die auf $...-e-u-\pi$ ausgehenden Formen Ortsnamen, die bildungsmäßig etwas ganz Anderes darstellen als ableitbare Appellativa auf $-\epsilon\upsilon\varsigma$ ³⁰⁾, für die die Frage eines etwa existierenden Instrumental-Lokativs weiter offenzubleiben hat ^{30a)}.

simplest form of assessment is shown by the tablets NaO1-44, which merely contain a place-name followed directly by an amount of SA". — *Da-we-u-pi* steht auf zwei Tafeln (*Pylos Tablets* Cn485 = XnO6 und Cn925) der Gruppe „Miscellaneous livestock at Pylos" (*Documents* 205 ff.), die u.a. den Viehbestand feststellen, der an verschiedenen Örtlichkeiten (vgl. das in *Documents l.c.* gebrachte Beispiel) oder am selben Orte bei verschiedenen Züchtern vorhanden ist. Die beiden hier zitierten Tafeln gehören zur zweitgenannten Art: an den Zeilenanfängen wird *da-we-u-pi* durchgängig wiederholt, in Cn925 folgt darauf regelmäßige *pa-ro* „bei" mit einem Personennamen und die Beschreibung und Zahlenangabe des Viehbestandes. In ähnlichen Verzeichnissen (Cn286, 643) steht auch *a-pa-re-u-pi*. — *A-we-u-pi* lesen wir zweimal auf einer Liste von Arbeitspersonal, deren Eintragungen vom Typ *a-we-u-pi* oder *e-ro-ma-to* — MANN 1 sind (*The Pylos Tablets* An172); *e-ro-ma-to* steht im Ortsnamenindex (*Documents* 146), nicht aber seine Parallele *a-we-u-pi*.

²⁸⁾ Schwyzer, *Griechische Grammatik* I. 550 f.

²⁹⁾ *Documents* 84 f.; Ventris in *Études Mycéniennes* 263.

³⁰⁾ Vgl. Boßhardt, *Die Nomina auf -εῦς*, Diss. Zürich 1942, 140 f., 155 f.; über Ortsnamen auf $...-e-u/-...-e-we$ im Mykenischen siehe Kirschensteiner, *Münchener Studien* 6 (1955), 68.

^{30a)} Dieser Aufsatz war schon in Druck gegangen, als M. Lejeune's zusammenfassende Untersuchung über mykenisches $-\pi$ erschien (*BSL* 52, 1956, 187–218), wo sich auch (190–192) ein Konträrindex der auf $-\pi$ ausgehenden mykenischen Wörter findet. Lejeune's Arbeit veranlaßt uns nicht, die hier ausgedrückten Überlegungen zu modifizieren; das fragmentarische $...-ma-te-u-\pi$ (*Knossos Tablets* K877, vgl. Lejeune, o.c. 192) kann uns nichts Weiteres bieten. Auch Lejeune (218) gelangt zum Resultat der Numerusindifferenz der Kasusendung $-\pi$. — Zwei der von Lejeune analysierten Formen verdienen jedoch im Zusammenhang des von uns Gebrachten aufs Neue beleuchtet zu werden. Zu *wa-a₂-te-pi* wird (o.c. 195) *wa-a₂-te-we* gestellt; das erstere soll einen Dat.Sg. des letzteren darstellen, wobei es sich eigentlich um $*wa-a_2-te-wi$ mit dissimiliertem $*-wi$ ($> -\pi$) handeln soll — auf Grund eines Lautgesetzes, dessen Besprechung sich Lejeune in einer Fußnote vorbehalten hat. Ohne nun diesem Lautgesetz vorgreifen zu wollen, möchte ich eine andere Analyse versuchen. *Wa-a₂-te-we* ist wahrscheinlich ein Nom.Pl. von „what appears to be ethnic adjectives" (*Documents* 52); für die zweite Form haben wir folgenden Beleg (*The Pylos Tablets*, Na1009, p. 182): *wa-a₂-te-pi SA 10*. Es handelt sich hier um ein „assessment" der Art, die in Fußnote 27 eingangs besprochen wurde:

2. Wenn wir die phonologische „Berechtigung“ eines *-w*-Reflexes vor explosivem *i* (in *i-je-re-ja*) leugnen, so müßte dasselbe auch dann gelten, wenn das unsilbische *i* Anlaut eines präsensstambbildenden Suffixes wäre. Nun bieten uns aber Ventris-Chadwick, *Documents* 79, eine Form, die dieser unserer Annahme geradezu ins Gesicht schlägt: [*pa*₂]-*ši-re-wi-jo-te* = ‘*basilewjontes*’ „the nom. masc. plur. of a present participle of a verb in -εῖω (Elean -εἰω), thereby confirming Brugmann’s proposed derivation from *-ḥ₅j₅ω (Schwyzer, *Gram.* I, p. 728, n. 1)” (*ibid.* 176). Ich möchte jedoch mit all der nötigen Vorsicht einwenden, daß die genannte Form gar nicht zu existieren scheint. Sie soll sich auf der Tafel No. 43 (*Documents*) = SnO1 (No. 64, Bennett, *The Pylos Tablets*) finden. Bennett, *o.c.*, p. 186 „kopiert” -*ši-re-wi-jo-te* und ergänzt *pa*₂ am Anfang, das *ibid.*, p. 10, gebrachte „tracing” weist nur ein (mutiliertes) Zeichen zwischen dem Bruch und *-wi-* auf; dieses Zeichen (ϣ) läßt sich m.E. unmöglich zu *re* (ϣ) ergänzen, auch ist sein linkes Ende bereits abgebrochen und laut dem „tracing” ist nirgends ein Platz für noch ein Zeichen, d.h. für das von Ventris-Chadwick, *l.c.* ohnehin als zweifelhaft bezeichnete *-si-*³¹). Damit

ein Ortsname gefolgt von einer Angabe der Quantität von *SA*. Auf den ersten Blick scheint es, als ob der Lokativ von einem Ortsnamen des Stammes *wa-a₂-te*-abgeleitet wäre, dessen Ethnikon auf *-e-u/-e-we-* regelmäßig gebildet sei. So ein Stamm scheint aber, wie auch aus Lejeune’s Darlegung (195) hervorgeht, im Mykenischen äußerst unwahrscheinlich zu sein. *Wa-a₂-te-pi* ist daher vielleicht der Lok.Pl. und bedeutet „bei den *Wa-a₂-te-we*”, was — es ist wohl nicht ausgeschlossen — die Stelle eines Ortsnamens vertreten könnte. Ist dem so, dann haben wir einen Beleg der von uns oben (S. 373) postulierten Form auf *-e:p^{hi}* (zum Nom.Pl. auf *-ewes* des Suffixes -εῖ-ς). — Leichter und weiterführender ist die Form *51-wo-u-pi-de*, was mit Lejeune’s (198) einleuchtender Lesung *51=du* und Abtrennung von *-de* (= δέ) einen Lok.-Instr. der Zahl „zwei” ergibt: *du-wo-u-pi* „à deux” (zur Kontextanalyse vgl. Lejeune, *l.c.*). Bei diesem Zahlwort herrschen außergewöhnliche morphophonemische Bedingungen vor, jedenfalls sind in seinen Kasusformen Talrealisierungen von Laryngalauslauten nichts Seltenes: Lejeune selbst vergleicht ai. *dwau*, *duwau*, wozu wir *dadau* (Vgl. Fußnote 21), *tasthau* u. ä. stellen. Bekannt ist der Laryngalreflex im germanischen Genitiv: got. *twaddje*, aisl. *tueggia* (Lehmann, *Proto-Indo-European Phonology* 40, vgl. *iddja*, *Lingua* VI. 370, und krimgot. *ada*, lat. *ouum*, engl. *egg* „Ei”). Über andere griechische Dialektformen mit *-w*-Reflex im Zahlwort „zwei” vgl. Schwyzer, *o.c.* 588 s. Mykenisches *du-wo-u-pi* hat wohl ähnliche Struktur wie hom. *ᾠϕι* (Fußnote 24). — Vgl. jetzt auch Risch, *Museum Helveticum* 14 (1957), 72.

³¹) Die „Kopie” zeigt ein Zeichen mehr als das „tracing” (vgl. p. XIII) und

scheint mir das mykenische Gespenst 'basilewjontes' vorläufig aus der Welt geschafft, und es bleibt scheinbar das eleische Problem. Wenn eleisch $-\epsilon^{\epsilon}/_o-$ wirklich identisch mit gemeingriechischem $-\epsilon^{\epsilon}/_o-$ wäre, so ließe sich das wohl am besten auf $*-ewy^{\epsilon}/_o-$ zurückführen, das im Eleischen das $*w$, anderswo das $*y$ verloren hätte (vgl. Schwyzer, *l.c.*). Wenn aber $\kappa\alpha\tau\iota\alpha\rho\alpha\upsilon\sigma\epsilon\iota\epsilon$ (Schwyzer-Cauer 409 = *GDI* 1152) dem Präsens $\kappa\alpha\tau\iota\alpha\rho\alpha\iota\omega\nu$ (= att. $\kappa\alpha\theta\iota\sigma\tau\epsilon\upsilon\omega\nu$, Schwyzer-Cauer 424) gegenübersteht, so ist der Dialektunterschied wohl nicht nur im ι zu sehen ³²); und wenn *ibid.* $\varphi\upsilon\gamma\alpha\delta\epsilon\iota\omega\iota$, $\varphi\upsilon\gamma\alpha\delta\epsilon\iota\eta\mu$ (vor μ -) einem Aorist $\varphi\upsilon\gamma\alpha\delta\epsilon\upsilon\alpha\upsilon\tau\iota$ gegenüberstehen, so handelt es sich doch sicher nicht um Ableitungen von einem Substantiv auf $-\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ (sozusagen $\varphi\upsilon\gamma\alpha\delta\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$), wie Schwyzer behauptet ³³), sondern um verallgemeinertes $-\epsilon(\iota)/_o-$ Suffix der Denominativa. Daß das einen gewaltigen Unterschied ausmacht, brauche ich hier gar nicht zu betonen; die phonologische Seite aber gerade dieses Problems verdient hier eigene Behandlung.

II

Die oft behandelten ³⁴) Überschneidungen von $-\epsilon\upsilon^{\epsilon}/_o-$, $-\epsilon^{\epsilon}/_o-$, $-\alpha^{\epsilon}/_o-$ auf dem Gebiete homerischer Denominativa können übersichtlicher dargestellt werden, wenn wir verschiedene Bildungstypen getrennt betrachten.

A. Die uns auf den ersten Blick regelmäßig scheinende Tempusstammserie $-\epsilon\acute{\upsilon}\omega$, $-\epsilon\acute{\upsilon}\sigma\omega$, $-\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, $-\epsilon\acute{\upsilon}\theta\eta\nu$, $-\epsilon\upsilon\mu\alpha\iota$ mit Ableitungen auf $-\epsilon\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ etc. ist nur bei den folgenden Bildungstypen zu belegen:

1. Bei Verben, die auf Substantiva mit Nom. Sg. auf $-\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ Bezug haben:

$\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon^{\epsilon}/_o-$, $-\epsilon\upsilon\sigma^{\epsilon}/_o-$; $\eta\pi\epsilon\rho\omicron\pi\epsilon\upsilon\sigma^{\epsilon}/_o-$, $-\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}$; $\iota(\epsilon)\rho\epsilon\upsilon^{\epsilon}/_o-$, $-\epsilon\upsilon\sigma^{\epsilon}/_o-$, $-\epsilon\upsilon\sigma^{\alpha}/_{\epsilon-}$, $\iota\acute{\epsilon}\rho\epsilon\upsilon\tau\omicron$; $\nu\omicron\mu\epsilon\upsilon^{\epsilon}/_o-$, $-\epsilon\upsilon\sigma^{\epsilon}/_o-$ ($\nu\omicron\mu\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$); $\chi\acute{\alpha}\lambda\kappa\epsilon\upsilon\omicron\nu$.

dies läßt sich auch schwer mit der p. XIV erläuterten Prozedur des Kopierens in Einklang bringen. Da die „tracings“ in verlässlicherer Technik hergestellt wurden (p. XIII), verlassen wir uns eher auf sie. Auch Meriggi, *o.c.* 98, gibt nur ... *rewijote*, dessen *-re-* wir in Zweifel ziehen mußten. Dr. J. Chadwick hat mich freundlicherweise über einige diesbezügliche Einzelheiten aufgeklärt.

³²) Meister, *Griechische Dialekte* II. 38.

³³) „Neben $-\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ stand zunächst $-\epsilon\iota\omega$, bewahrt in el. $\varphi\upsilon\gamma\alpha\delta\epsilon\iota\eta\nu$ “ (*l.c.*).

³⁴) Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache* 283f.; Chantraine, *Grammaire homérique* I. 368; Curtius, *Verbum*² I. 368 (sic); Fränkel, *Griechische Denominativa* 205 ff, etc. etc.

2. Bei Verben mit sogenanntem „übertragenem“ oder „verallgemeinertem“ -ευ- (ohne Beziehung zu einem -εύς-Substantiv) ³⁵⁾ mit unkomponiertem Grundwort, u.zw.:

a. mit Beziehung auf Adjektive (auch Partizipien) auf -ο/α-:

ἀριστευ^ε/ο-, θεμιστευ^ε/ο-, λαβρευ^ε/ο-, (ἐλ)λιτάνευε(ν), λιτανεύσομεν, ἐλλιτάνευσα;
δῶστεύοντα, -ευσ^ε/ο-, ἐπιοπτεύεσκε, διοπτεύσων; πτωχεύεσκε, -εύσων; φυτευ^ε/ο-;
χηρεύει; χωλεύων.

b. nach -r/l-haltigem Suffix:

ἀεθλευ^ε/ο-, ἀλετρεύουσι; δαιτρεύειν, -ον, -σων, -σαι; λιστρεύοντα.

c. mit Beziehung auf athematische Nominalstämme:

ἀγορευ^ε/ο-, -ευσ^α/ε-, -ευσ^ε/ο- (act.); βουλευ^ε/ο-, -ευσ^ε/ο-, -ευσ^α/ε-, βουλευταί
(Βουλευός?); δραγμαέοντες (δραγμα); ἡγεμονευ^ε/ο-, -ευσ^ε/ο-, θεράπτεον; θηρεύοντα,
-εутής (θήρ oder θηρεύς?); θητευέμεν, -εύσαμεν; ἀνιχνεύων; τολυπευ^ε/ο-, -ευσ^ε/ο-,
-ευσ^α/ε-.

B. -ευσ- erscheint auch bei Wurzelverben mit idg. belegbarem Sonanten -u- und im Griechischen geschwundenen Wurzelauslaut:

Wurzeln auf *-us: γευσ^ε/ο-, γεύσασθαι (vgl. *gus-tus*, *kos-ten* etc.); εὔ^ε/ο-,
εὔσα- (*ur-ere* etc.); auf *-uX-: δευ^ε/ο-, δευσα-, „benetzen“ (vgl. att. πηλο-
δευσ-τεῖν ³⁶⁾); mit nicht feststellbarem Wurzelauslaut: νευ^ε/ο-, νεύσω, νευσ^α/ε-.
Hierher höchstwahrscheinlich auch ἀλευ^ε/ο- neben ἀλε^ε/ο-, ἀλυσ^ε/ο-, ἀλειυν^ε/ο-
(Wurzel *XluX-*?), mit vollstufigem Wurzelaorist ἀλευάμενος, ὑπεξάλεασθαι ³⁷⁾.
— Die bei den Wurzelverben als regulär anzusetzende Nullstufe -u- er-
scheint in der wahrscheinlich laryngalauslautenden Basis des Verbums
ἔσσευσεν, σεῦε mit thematischen nullstufigem Wurzelaorist ἔσσυο und Perf.
med. ἔσσυ- etc.

C. 1. Denominativa von komponierten thematischen Stämmen haben im Präsens Stammformen auf -ε^ε/ο- oder -ευ^ε/ο-, in den außerpräsentischen Tempora nur solche mit -ησ-.

2. Dasselbe trifft auf -ο-stufige Frequentativa zu, soweit sie -ευ^ε/ο- haben.

3. Umgekehrt haben die von Stämmen mit -τ-haltigem Suffix abgeleiteten Frequentativa (wahrscheinlich mit Bezug auf Nomina Agen-

³⁵⁾ Risch, o.c. 282; Chantraine, o.c. 367; Curtius, o.c. I. 367 f.; Fränkel, o.c. 177 ff.

³⁶⁾ Über „unetymologisches“ σ als Laryngalreflex siehe *Lingua* VI. 368.

³⁷⁾ Vgl. das in *Lingua* VI. 366 über ἔχεα Gesagte.

tium auf -της³⁸) Präsensia vom Typ der Verba auf -άω (mit den entsprechenden „Distraktionen“) oder auf -ευσ^ε/_ο-, aber außerpräsentische Tempora nur mit -ευσ-.

4. Die von Stämmen mit -μ-haltigem Suffix abgeleitete Denominativa haben kontrahierte Präsensformen vom Typ der Verba auf -άω neben -ευσ^ε/_ο-, jedoch außerpräsentische Formen mit -ησ-, -ηθ-, -ητ-.

1. ἀμφιπολευσ^ε/_ο-; ἀντιβολησ^ε/_ο-, -ησ^α/_ε-; ἀντιτορησ^α/_ε-; βουκολέων; βουφόνεον; βυσοδομευσ^ε/_ο-; (ἀπο-)δειροτομευσ^ε/_ο-, -ησ^ε/_ο-, -ησ^α/_ε-; καταδημοβορῆσαι; ἐγκονέουσα; ἐπιδημεύεις; ἐπικουρήσονται; ἐπιτορκήσω; ἡνιόχευεν; θεοπροπέων; (ἐπι-)κερτομευσ^ε/_ο-; μυθολογευσ^ε/_ο-; νηπιαχεύων; οἰνοχοεῖν, -εἰν, -ων, οἱ (ὦ-)νοχέει, -οῦσαι; ὀλιγοδρανέων; παρατροπέων; περιτροπέων, -οντες; ποντοποροῦσα, -ευέμεναι, -ρεύων; πυρπολέοντες; ὑποκλοπέοιτο (ὑπόκλωπος).

2. δοκευσ^ε/_ο-, δεδοκήμενος, jedoch δοκεύσας; λωβευσ^ε/_ο-, -βησα, -βητός³⁹); ὀδεύειν; πολεύειν; τοξεύειν „sich im Zielschießen bewerben“ (gegenüber τοξάζειν „schießen“); ἀρχεῖν⁴⁰).

3. ἀλητευσ^ε/_ο-; εἰρωτᾶς, -ώτα, -ώτων(?); εὐχετόωνται; ἱκετευσ^ε/_ο-, -ευσ^α/_ε-; κυβιστᾶ, -ταν; λαμπετόωντι; ματεύομεν (s. Boisacq s/v.); μνηστευσ^ε/_ο-, -ευσ^α/_ε-; ναιετα-, -άω-, -άου-; σκιρτῶν.⁴¹)

4. ἀρθμήσας; κοιμα-, -μω-, -μησ^α/_ε-, -μηθ^η/_ε-; λιχμώντων, -μητήρ; ἀπολιχμήσονται; μωμῆ-, -μήσονται, ἀμωμήτοιο; (-)ὀρμάτω, -μᾶται, -μᾶσθαι, -μησ^α/_ε-, -μηθ^η/_ε-; (-)τιμα-, -μω-, -μησ^ε/_ο-, -μησ^α/_ε-, τετίμη-ται, -σθαι, -ήμεσθαι; τολμάτω, -μησ^ε/_ο-, -ησ^α/_ε-⁴²).

Für die hauptsächlichsten Vertreter der Gruppe C1 (das Grundwort ist ein Kompositum mit -o-stufigem Hinterglied) wurden eventuelle Dubletten auf -εύς (z.B. ἡνιοχεύς⁴³) als Erklärung des Wechsels in Anspruch genommen. Diese Theorie erklärt nun weder die Einheitlichkeit der außerpräsentischen Tempusstämme der genannten, noch

³⁸) Curtius, *o.c.* I. 368; Fränkel, *o.c.* 182 f.; Risch, *l.c.*; vgl. Chantraine, *o.c.* 358.

³⁹) Λωβεύω, bei dem der Okklusiv β Wurzelauslaut ist (Wurzel lXb-, -o-stufe /loXb-/), gehört in diese Gruppe; über die Verben des Typs ωμάω (Wurzel nmX-), mit laryngalschliessender Wurzel siehe Fußnote 64.

⁴⁰) ἀρχ- als laryngalbedingte Alternante einer -o-Stufe; siehe Chantraine, *Formation des noms* 12, 21 f.

⁴¹) Ψευστήσεις T107 würde nicht in den Rahmen passen. Statt dieses „uerbum inauditum“ (van Leeuwen-da Costa *ad loc.*) liest man jetzt lieber ψευστής εἷς(ε).

⁴²) Ἀριθμεῖν, κοσμεῖν, αὐχμεῖν haben die etymologische Fühlung mit ihren Wurzeln (die abgestorben sind) verloren und werden als Denominativa von -e/o-Stämmen behandelt; κυδοῖμεον, -μῆσαν entsprechen morphologisch den Ableitungen der Komposita und dürften solche sein, s. Chantraine, *Formation des noms* 132.

⁴³) Siehe Fußnote 35.

die Variation des Präsensstammes der anderen Gruppen. Es spricht alles zugunsten der Annahme einer gewissen Konditionierung phonologischer Art, die zu untersuchen es sich lohnen mag.

Daß diese Untersuchung unter Berücksichtigung laryngaler Phomene zu erfolgen hat, geht aus der letzten Gruppe ⁴⁴⁾ der im Präsensstamm -ευ- aufweisenden Verba hervor:

D. Wurzelverba, deren Präsensstamm -ευ- aufweist, die aber nicht den Sonanten -u- in ihrer Wurzel enthalten, besitzen eine laryngalauslautende Wurzel ⁴⁵⁾; der Präsensstamm schwankt, ebenso sind die außerpräsentischen Tempora variierender Bildung:

ἀχεύων neben ἀχέων ⁴⁶⁾; δευ^ε/ο- „ermangeln“, δεῖ I 337, δευήσει, ἐδέυησεν, ἐδῆσεν Σ 100; δινευ^ε/ο- neben δινε^ε/ο-, δινήσας, δινηθη-, δεδίνηται; κελευ^ε/ο- neben κέλομαι, κελευσ^ε/ο-, κελευσ^α/ε²- neben ἐκέκλετο; συλεύειν, ἐσύλευον, ἐσύλα, συλήτην, συλήσετε, συλήσας ⁴⁷⁾.

* * *

Zur Erklärung der geschilderten Alternationen müssen wir zwei Voraussetzungen allgemeinerer Natur schaffen:

1. Im ursprünglichen Sprachzustand werden von suffixtragenden Nominalstämmen hauptsächlich Denominativa ohne Denominativsuffix gebildet ⁴⁸⁾; der Aspektstammcharakter tritt direkt mit dem Bildungssuffix des Grundnomens in Kontakt.

2. Hat ein denominatives Verbum ein Denominativsuffix, so ist dieses einer ähnlichen Abstufung unterworfen wie die Basis eines Wurzelverbs ⁴⁹⁾.

Zu einer plausiblen Erklärung der geschilderten Verhältnisse gelangen wir vielleicht am einfachsten, wenn wir vom scharfen Kontrast

⁴⁴⁾ Die Formen ἀνιχνεύων, ὀπιπευ^ε/ο-, -ευσ^ε/ο-, -ευσ^ε/ο-, κτολοπευ^ε/ο- sind als etymologisch unbestimmbar außerhalb der obigen Einteilung gelassen worden.

⁴⁵⁾ Zum Begriff der laryngalauslautenden Wurzel siehe *Lingua* VI. 360 ff. und die dort zitierte Literatur.

⁴⁶⁾ Vgl. ἄχνομαι, ἀκαχίω; über den Laryngalcharakter dieser Wurzel möchte ich getrennt handeln.

⁴⁷⁾ Dieses Verbum verhält sich wie ein Wurzelverbum und keinesfalls wie eine Ableitung von einem -a-Stamm; eine mögliche Etymologie ersehe man aus Fußnote 65.

⁴⁸⁾ Siehe Pāṇinis III.1.11–19, 31, VII.4.35.; Bopp, *Sanskrita-Grammatik*³ §§ 523–526; Brugmann, *Grundriß*² II.3.50 ff., 205 ff.

⁴⁹⁾ Siehe *Lingua* VI. 372 f.

ausgehen, der zwischen den Frequentativen mit *-t*-Suffix (Gruppe C3) und den Ableitungen mit *-m*-haltigem Suffix (C4). besteht. Von den Formen mit *-ευ-* abgesehen, bieten die letzteren ausschließlich kontrahierte Formen ⁵⁰⁾, die ersteren hingegen nur „distrahierte“ Formen ⁵¹⁾, dort, wo diese zulässig sind, und bis auf das seit dem Altertum notorische und in der Tradition schwankende *ναιετάω* ⁵²⁾, sowie *κυβιστᾶ*, *λιχμώντων*. In den Sigmata-tempora besteht der Unterschied *-τευσ-*/*-μησ-*. Beide dieser Kontraste weisen auf die Tatsache hin, daß es sich in beiden Gruppen um suffixlose Denomination handelt: jedoch im ersteren Falle erfolgt die Ableitung vom vollstufigen Suffix *-τᾶ/η-* */teX-/*, daher */teX-s-/* = *-τευσ-* ⁵³⁾, wie *βασιλεύς* (*/eX-s/*), dagegen im zweiten Falle vom nullstufigen Suffix */mX-/* ⁵⁴⁾, daher außerpräsentisch */mX-C-/* = *-μηC-* (*-μησ-*, *-μητο-* etc.) in der im Griechischen für */CmXC*, *CnXC*, *CrXC*, *ClXC/* regulären Realisierung ⁵⁵⁾.

Liegen die angesetzten Suffixe in thematischer Form einem Präsensstamm zugrunde, so endet dieser Stamm auf */teXe/-o/*, bzw. */mXe/o/*,

⁵⁰⁾ *Κοιμᾶται*, *-ᾶτο*, *-ᾶντο*; *ἐφορμᾶται*, *-ᾶσθαι*, *ὠρμᾶτο*; (*ᾶ*)-*τιμῶσι*, *-τίμα*, *-ων*, *-ᾶ*, *-ᾶν*, *-ᾶσαι*; *ἐτολμα*, *-ας*, *ἐπιτολμάτω*.

⁵¹⁾ *Εὐχετόωνται*, *-όωντο*, *-όώμην*, *-όωντο*, *-ᾶσθαι*; *λαμπετόωντι*; *ναιετώσα(?)*, *-άσκον*, *-άσκει*.

⁵²⁾ Mit hauptsächlich „offenen“ Formen (Chantraine, *Grammaire homérique* 79). Das Abweichen dieses Verbums vom normalen Typus mag damit zu erklären sein, daß es kein direktes Denominativ, sondern schon vom Präsensstamm mit Suffixkonglomerat *-εταῖ/-o-* gebildet ist, so wie lat. *agitare*. Anders Chantraine, *o.c.* 358, der sich auf *περιναιέται* stützt; das ursprüngliche Nomen Agentis heißt jedoch *νάστης*; *οἰκιστής* Hes., vgl. *Scripta Hierosolymitana* 1 (1954), 10 zu *ἱερο-νάστα* neben *ναστήρ*.

⁵³⁾ Entsprechend der Vertretung */eX-s/* = *εως* wäre wohl ein Nominativ auf *-τευσ* zu erwarten. Jedoch der ursprüngliche Nominativ hat Abstufung und ist asigmatisch: *-τα* (Chantraine, *o.c.* 199 und die dort zitierte Literatur).

⁵⁴⁾ D.h. Nullstufe des Suffixes */meX-/* = *-μᾶ*, ion.-att. *-μη-*.

⁵⁵⁾ Z.B. im nullstufigen Partizip, wie */blX-to-s/* *βλητός*, */dhnX-to-s/* *θνήσκος* ion.-att. *θνητός*, */gnX-to-s/* *κασι-γνητός* etc., vgl. *co-gnātus* etc. Es ist anzunehmen, daß die Liquida in Gipfelstellung kommt und vor Laryngal mit auf sie folgendem anaptyktischem Vokal realisiert wird (*μα*, *με* etc.), folgendes */X/* ist implosiv und durch *[:]* realisiert, analog den indischen Formen wie */jnX-ta-s/*, wo */n/* = *[a]* ist, daher *jātas*. Zur Realisierung */l/* etc. vor */X/* als *λε* etc. vgl. *βεβλέατο* (*Lingua* VI. 366) und zur ganzen Frage Sturtevant, *Language* 17 (1941), 182 und dort zitierte Literatur.

Lautfolgen, die im ersteren Falle zweisilbig, im letzteren jedoch einsilbig sind ($/-mX^e/_o-/$)⁵⁶). Ein- gegenüber Zweisilbigkeit ist ja nun der wesentliche Unterschied zwischen den „distrahierten“ und den kontrahierten Lautfolgen, denn einheitliche Klangfarbe der Vokale besteht in beiden Fällen. Ohne nun auf die jahrhundertalte Frage der Entstehung der klangfarbeneinheitlichen Doppelsilbigkeit („Distraktion“) und ihrer Erscheinungsbedingungen eingehen zu wollen, möchte ich auf die Tatsache aufmerksam machen, daß, wie von den meisten Grammatiken des homerischen Dialekts hervorgehoben wird, die klangfarbeneinheitliche Doppelsilbigkeit („Distraktion“, z.B. -όω-) so wie die klangfarbeneinheitliche Einsilbigkeit (Kontraktion, z.B. -ῶ-) aus klangfarbenuneinheitlicher Doppelsilbigkeit („offene“ Form, z.B. -άου-) hervorgegangen ist; da nun das Präsens der -m-Verba die einsilbige Lautfolge $/-mX^e/_o-/$ besitzt, so ist in diesem Rahmen Doppelsilbigkeit irgendeiner Art („offene“ oder „distrahierte“ Formen) überhaupt nicht zu erwarten.

Anders verhält es sich mit den doppelsilbigen -t-Verben, die, wie gezeigt, dem Distraktionstyp angehören. Es ist nun bekannt — und wieder machen wir keinen Versuch, die Gründe zu beurteilen, sondern verweisen auf die einschlägigen Beschreibungen⁵⁷) — daß die Distraktion in gewissen Formen häufig nicht statthat, u.zw.:

a. in der III. sg. praes.-ind. act.;

b. im aktiven Partizip;

c. im Inf. act. auf -·ν⁵⁸),

und von anderen gänzlich ausgeschlossen ist, u.zw.:

d. dort, wo der Themavokal in offener kurzer Silbe steht, d.h. in der III. sg. impf. act., im Imperat. act., in der I. und II. pl. praes.-ind. und impf. act., in der I. and III. sg., I. pl. praes.-ind. und impf. med., im Inf. act. auf -μεναι und im medialen Partizip;

⁵⁶) Laryngale haben bekanntlich keine stabile relative Sonorität: Sturtevant, *Language* 17 (1941), 182 ff.; Hammerich, *Laryngeal before Sonant* 39. Auf Grund der Daten kann angenommen werden, daß zwischen zwei Phonemen, von denen das erste niedrigere Sonorität besitzt als das zweite, der Laryngal die explosive Richtung einhält (z.B. $/mXV/$), umgekehrt die implosive Richtung (z.B. $/mXC/$), vgl. Sturtevant's Beispiele, *l.c.*

⁵⁷) Z.B. Chantraine, *o.c.* I. 75 ff.

⁵⁸) Von Chantraine nicht erwähnt.

e. in der I. sg. und III. pl. imp. act.;

f. in der III. sg. opt. act. ⁵⁹).

Es wird nun im allgemeinen angenommen, daß in den genannten Fällen (obligatorisch oder metrisch-optionell) statt der zweisilbigen „Distraktion“ eine einsilbige Kontraktionsform auftritt. Die hier untersuchten Verbaltypen zeigen jedoch, daß auch die ursprüngliche Doppelsilbigkeit erhalten bleiben kann, diese hat jedoch in der Lautfolge $/teX^e/o/$ in Talstellung, d.h. $[v]$ ⁶⁰).

Es seien die diesbezüglichen Formen nach der hier gegebenen Klassifizierung aufgezählt: a. ἀλητεύει neben kontrahiertem κυβιστᾶ (keine distrahierte Form belegt); b. ἀλητεύων, -οντ- (neben λιμνώντων, λαμπετόωντι und ναιετάων, -άωσα, v. 1. -άουσα, worüber siehe S. 380); c. μνηστεύειν, ἀλητεύειν; d. ἰκέτευεν (keine Kontraktionsformen). In dieser Bildungsklasse existiert -εῦ- nicht außerhalb der genannten Formen; der Ursprung des -εῦ^e/o- aus der Lautfolge $/eXV-/$ scheint mir also hier erwiesen.

In -m-Typus ist jedoch $v = /X/$ der Einsilbigkeit der Sequenz $/mX^e/o/$ wegen innerhalb der angegebenen Lautfolge gar nicht zu erwarten. Es scheint jedoch dort auf, wo eine außergewöhnliche Wurzelsilbe eine abweichende Silbenstruktur hervorruft: bei $\mu\omega\mu\epsilon\upsilon/o-$. Bei keinem anderen Verbum der Gruppe (siehe die Liste in Fußnote 50) geht dem suffixalen -μ- ein ω oder η voraus, und Formen der Art $\mu\omega\mu-$ sind in ihrer Silbenstruktur als abwegig bekannt ⁶¹).

Ähnlich liegen die Verhältnisse bei den Denominativen der Nominalkomposita. Hier ist das Grundwort suffixlos, wir erwarten daher

⁵⁹) Von Chantraine in der Besprechung der Distraktion nicht erwähnt, vgl. jedoch *ibid.* I. 464.

⁶⁰) Über die Ähnlichkeit des Distraktionstyps mit dem Paradigma der Substantiva auf -εύς s. schon Curtius, *Erläuterungen zu meiner griechischen Schulgrammatik*² 100.

⁶¹) Unter anderem sind sie häufig baryton. Zur ganzen Gruppe siehe Schwyzer, *o.c.* I. 492. Das von Schwyzer und anderen mit Recht zu $\mu\omega\mu\omicron\varsigma$ gestellte $\acute{\alpha}\mu\upsilon\mu\omega\nu$ ergibt als Grundlage für beide eine Wurzel $/muX-/$: mit -o-Stufe und Suffix ergibt sich $/mouX-mX^e/o/$, dessen mögliche Silbenstruktur $/mouXmX^e/o/$ „offenes“ $*\mu\acute{o}\phi\alpha\mu\omicron-\varsigma$ ergäbe, während hier eine „kontrahierte“ Form vorliegt: $/mouXmX^e/o/$, deren talgestelltes $/X/$ (nach $/m/ = \mu\epsilon$) die Grundlage für -εῦ- abgibt.

suffixale Denomination, u.zw. mit $/-X-/^{62)}$, d.h. thematisches Suffix $/-X^e/_o-$ im Präsensstamm; in den sigmatischen Aspektstämmen zeigt $-\eta\sigma-$, daß vollstufiges Suffix $/-eX-/$ vorliegt und nicht $/-X-/$ (die Anfügung des vollstufigen Suffixes an den thematischen Auslaut des Grundstammes $/-eeXs-/$ ergibt $-\eta\sigma-$, $/-eXs-/$ würde $-\epsilon\upsilon\sigma-$ ergeben, vgl. βασιλεύς); nullstufiges $/-X-/$ vor anderem Konsonanten, z.B. im $-to$ -Partizip ergibt mit dem thematischen Stammauslaut des Grundwortes die Folge $/-eXto-/ = -\eta\tau o-$. Der Präsensstamm geht auf $-eX^e/_o-$ aus, wo talgestelltes $/X/$ zu $-\epsilon\upsilon^e/_o-$ führt.

Die Basis auf $-\epsilon\upsilon^e/_o-$ findet sich hier in denselben Formen wie bei den t -Verben, u.zw. (gemäß der obigen Einteilung): a. οἰνοχοεῖει; b. ποντοπορεῖων, οἰνοχοεῖων, νηπιαχεῖων, βυσσοδομεῖων neben βουκολέων, θεοπροπέων, ἐπικερτομέων, περιτροπέων, -οντες, παρατροπέων, ποντοποροῦσα, ἐγκονέουσα, πυρπολέοντες; c. ἀμφιπολεῖειν, οἰνοχοεῖειν, μυθολογεῖειν; d. ποντοπορευέμεναι, ἡνιόχευ', ἡνιόχευεν neben αἰ-(ᾠ-)νοχρεῖ; e. βυσσοδόμευον neben βουφόνεον; f. ἀμφιπολεῖοι. Außerdem auch im gesamten Sg. des Praes.-ind.act.: μυθολογεῖω, βυσσοδομεῖω, ἐπιδημέεις, ἀμφιπολεῖεις. Die kontrahierten Formen fungieren also analog den α -Kontraktionen (ὦνοχρεῖ analog zu προσηῦδα), die zweisilbigen „offenen“ Formen jedoch parallel den offenen und distrahierten der α -Gruppe, daher auch: ὑποκλοπέοντο (vgl. εὐχετόωντο), κερτομέωσι.

Die $-o$ -stufigen Frequentativa sind im Idg. seit jeher mit den Denominativen der Komposita des Typs οἰνοχοεῖω genetisch verbunden⁶³⁾ und bildungsmäßig identisch. Daher trifft auch auf die Frequentativa das für die Denominativa der Komposita Gesagte zu. Der häufigen Bildung mit $-\epsilon^e/_o-$ steht eine Reihe $-\epsilon\upsilon^e/_o-$ -Formen in Beschränkung auf die für die Kompositaklasse angegebenen Formklassen gegenüber: δοκεῖει, $-\epsilonῦων$, ὀδεῖειν, πολεῖειν, τοξεῖειν, ἀρχεῖειν, ἐπελώβεον, λωβεῖω, $-\epsilonὔεις$.⁶⁴⁾ Hervorzuheben ist δοκεῖσας, welches — falls δοκεῖω überhaupt ein Frequentativ ist — uns den ersten Fall des (fälschlich, s. unten) so genannten „übertragenen“ $-\epsilon\upsilon-$ bietet, denn hier wäre $/X/$ nicht in einer Position, die seine Realisierung als υ hervorrufen würde.

⁶²⁾ Wie *uoc-a-re*; vgl. Brugmann, *Grundriß* II. 3.53 f., *Kurze vergleichende Grammatik* 532 f.

⁶³⁾ Unter anderem vgl. Risch, *o.c.* 265.

⁶⁴⁾ Es ist lehrreich, dieser Gruppe die Frequentativa auf $-\acute{\alpha}\omega$ gegenüberzustellen; sie sind fast durchwegs langvokalig vom Typ $\omega\mu\acute{\alpha}\omega$, $\tau\omega\chi\acute{\alpha}\omega$, $\pi\omega\tau\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota$,

Die auf -εύς-Substantiva bezogenen Denominativa haben gemäß der phonologischen Struktur der Grundnomina (/eX-s/) εὔ lautgesetzlich in allen sigmatischen Tempusstämmen; ihre Bildung geschieht, da die Grundwörter Suffixe tragen, ohne Denominationssuffix. Wohl in Anlehnung an die Grundwörter wird das lautgesetzlich mögliche εὔ durchgeführt, ohne daß theoretisch mögliche Dis- oder Kontraktionsformen das einheitliche Bild beeinträchtigen. Dies ist natürlich ein sehr einschneidender Fall: εὔ kann lautgesetzlich durchgeführt werden; εὔ gewinnt das Ansehen eines regulären Verbalbasisausgangs. Und so wird es nun auch auf Ableitungen übertragen, wo es lautgesetzlich nicht stehen könnte, z.B. auf die Nomina Agentium auf -ta- (/eXt-/ = müßte -ητ- ergeben, vgl. S. 383): ἡπεροπευτά. Nach unserer Auslegung der Tatsachen ist also gerade in dieser Gruppe εὔ nicht absolut „ursprünglich“.

Eine sehr wichtige Rolle in der Geschichte des homerischen εὔ spielen die Wurzelverba der Gruppe D. Sie sind natürlich viel weniger durchsichtig als die abgeleiteten Verba; nicht nur ist die Wurzelstruktur nicht immer eindeutig klar, sondern ein Versuch, sie festzustellen, könnte auch beim heutigen Stande der Forschung zu präjudizierenden petitiones principii führen. Hier findet sich εὔ im Wechsel mit ā (in einem Falle: ἐσύλευον, ἐσύλα) und bei diesem Verbum ist εὔ auf die oben, S. 381, unter a-f angeführten Formkategorien beschränkt.⁶⁵⁾ Bei den anderen Wurzelverben der Gruppe D wechselt

σρωφάω, τρωπάω, vgl. Schwyzer, *o.c.* I. 718, Chantraine, *o.c.* I. 358. Zur Erklärung der Formen gehen wir am besten von ωμάω aus: obwohl hier offensichtlich /noXm-/ vorliegt, ist das nicht eine -o-Stufe einer Wurzel /nXm-/ , denn die Wurzel ist bekanntlich /nmX-/ und ihr -o-stufiges Frequentativ hätte einen Präsensstamm /nomXeXe/o-/, zu dem das vorliegende /noXmeXe/o-/ (vgl. die Struktur der -τα-Verba, S. 380) das Resultat einer Metathese des Laryngals im Sinne von Hammerich, *o.c.* 34 f., darstellt. Dies scheint auf alle langvokaligen Frequentativa zuzutreffen, die Beweisführung würde hier jedoch zu weit führen.

⁶⁵⁾ Als primäres Verbum würde das Wort auf eine Basis /suXlX-/ zurückgehen; thematische Formen wären σῦλευ^e/o- mit Silbenstruktur /suXlXe/o-/ und
 ο ο ο ο ο ο
 ἐσύλα mit Struktur /suXlXe/o-/; σιλήτην hat dieselbe Silbenstruktur wie σιλευ^e/o-,
 ο > < ο ο

nur ist vor /t/ der hier implosive Laryngal durch [·] vertreten (vgl. μωμεύη/ἄμωμητός, S. 378); ebenso σιλήσετε, -ήσας. Dieselbe Basis in anderer Silbenstruktur (vgl. Fußnote 57) zeigt /suXlXe/o-/ und das ist lautgesetzlich das
 <<> < ο ο

bedeutungsverwandte ἐλεῖν.

ευ mit offenem ε, wobei also zwischen den beiden Formtypen kein Unterschied der Silbenzahl (vgl. S. 381) besteht, sondern nur der, daß im einen Falle /X/ durch υ, im anderen Falle durch ø realisiert wird (wie βασιλεῖος gegenüber βασιλέος). Diese Fälle und noch mehr Gegenüberstellungen wie von κελεύομαι mit κέλομαι (s. S. 379) sind für uns bedeutungsvoll. Daß aus einer Opposition der letztgenannten Art -ευ- als Verbalsuffix aufgefaßt werden und metanalytisch als eigenes Morphem erwachsen kann, liegt auf der Hand.

So wie dieses Suffix „geschaffen“ wurde, wurde es fruchtbar; es ist jedoch bemerkenswert, daß es bei Homer nur in solchen Bildungstypen fruchtbar war, wo ευ ursprünglich nicht phonologisch bedingt war; in einigen der Ursprungstypen blieb ευ auf diejenigen Formen beschränkt, in denen es am Anfang als obligatorische phonologische Alternante stand; in den anderen Ursprungstypen ist es kaum über diese Grenze hinausgegangen; nirgends, außer gerade in den Ableitungen von -εύς, steht es an einer Stelle, wo es phonologisch als freie Variante einer laryngalen Lautfolge ausgeschlossen gewesen wäre. In den sogenannten „übertragenen“ ευ-Bildungen (Gruppe A2) liegt also keine eigentliche Übertragung eines Suffixes vor, sondern eher eine Neuschöpfung eines solchen; in den anderen Typen der Tempusstämme mit ευ ist jedoch überhaupt kein Verbalsuffix -ευ- vorhanden.

Der Gedanke, daß ein verbbildendes Suffix der Art von -ευ- metanalytisch aus unsilbischen Laryngalreflexen entstanden sein könnte, ist nicht neu. Vor kurzem hat W. R. Schmalstieg ⁶⁶⁾ unter Ausnutzung von Martinet's Analyse von *octauos* etc. im Verhältnis zu *octo* ⁶⁷⁾ den analogen Beweis für das slavische, bzw. baltische Verbalsuffix -av-, -ova- geführt. Dieses slavische Suffix wurde von der traditionellen Indogermanistik mit griech. -εύω, -εύ-ς gleichgesetzt. Am Abschluß seiner Abhandlung sieht sich nun Schmalstieg im Lichte seiner Erläuterung der slavischen Suffixe genötigt, festzustellen, daß „the comparison with Greek verbs does not appear to be too convincing“ ⁶⁸⁾; aber man wird auf Grund der vorliegenden Erörterung wohl gerne zugeben, daß die traditionelle Indogermanistik mit der von ihr vorgeschlagenen Gleichsetzung der griechischen und slavischen Bildungen ja nun doch Recht behalten hat — wenn auch auf ungeahnte Art.

⁶⁶⁾ *Word* 12 (1956), 255–259.

⁶⁷⁾ Vgl. *ibid.* 256.

⁶⁸⁾ *Ibid.* 257.

Während wir für das Slavische und Baltische den Ursprung des Suffixes bloß erschließen können, gestattet uns das homerische Griechisch, die theoretisch erschlossene Entstehungsphase des Suffixes philologisch vor Augen zu führen.

Selbstverständlich fungieren -ευ- und -av-, -ova- — ohne Rücksicht auf ihren Ursprung als (morpho)phonologische Alternanten — im klassischen Griechischen wie im historischen Slavischen als fruchtbare wortbildende Suffixe an Stämmen aller Art, ähnlich den Suffixen der idg. schwachen Perfektbildungen ⁶⁹⁾, sowie sie einmal als „reguläre“ Bildungen herrschend geworden waren. Der also schon in mehreren Fällen beschriebene Vorgang der metanalytischen Suffixentstehung aus ursprünglich mit Null oder leicht schwindenden Lauten alternierenden Allophonen — ein Vorgang, der wohl am treffendsten mit „Deglutination“ zu bezeichnen ist — scheint auf indogermanischem — und vielleicht auch anderem — Sprachgebiet eine nicht zu unterschätzende Rolle gespielt zu haben.

Hebräische Universität
Jerusalem

HAIM B. ROSÉN

⁶⁹⁾ *Lingua* VI. 372.

TENDANCES GENERALES DES CHANGEMENTS ANALOGIQUES II *

HYPOTHÈSE VI

Les formes de l'indicatif provoquent plus souvent la réfection des formes des autres modes que vice versa.

Le point de départ de cette hypothèse est que l'indicatif est plus fréquemment usité que les autres modes.

J. Huber, *Altportugiesisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1933, fait état des changements suivants des autres modes d'après l'indicatif:

P. 192. Dans tous les verbes en *-ar*, le radical du subjonctif a subi l'influence de l'indicatif.

P. 196. Le subj. prés. *perça* < *perdeam* est dû à l'analogie de *perdeo*.

P. 203. A la place de l'impératif (à la forme affirmative), on emploie parfois l'indicatif, p. ex. de *veer* – *ve(e)des* à côté de *ve(e)de*, plus rarement au singulier: *ve(e)s*.

P. 207. Le subjonctif futur portugais provient probablement du futur antérieur latin.

Les changements en sens inverse ont eu lieu dans les cas suivants:

P. 196. La voyelle de la 3^e pers. sing. de l'ind. prés. *nuz* (à côté de *noz*) est peut-être due à la 3^e pers. sing. du subj. *nuza*.

P. 219. Les formes de l'ind. parf. de *voler* s'expliquent entre autres par l'influence du subj. imparf. et du subj. futur.

Nous avons ensuite dépouillé la grammaire des langues romanes de Meyer-Lübke et la *Deutsche Grammatik* de Wilmanns. Voici les résultats:

Grammaire	Réfections des autres modes d'après l'indicatif	Réfections de l'indicatif d'après les autres modes	Pourcentage
Huber	4	2	67%
Meyer-Lübke	42	31	58%
Wilmanns	7	5	58%

* Pour Part I voir *Lingua* VII, 3, 298.

HYPOTHÈSE VII

Les formes du présent provoquent plus souvent la réfection des formes des autres temps que vice versa.

Le point de départ de cette hypothèse est que le présent est plus fréquemment usité que les autres temps.

J. Safarewicz, *Zarys gramatyki historycznej języka łacińskiego*, Varsovie, 1953, mentionne les changements suivants des autres temps d'après le présent :

P. 201. La désinence de la 3^e pers. sing. de l'aoriste *-d* a été remplacée en latin par la désinence du présent *-t*.

P. 201. Il est probable que la désinence de 3^e pers. plur. de l'aoriste a été remplacée, elle aussi, par la désinence du présent.

P. 210. En indo-européen, l'infixe nasal était propre aux formations du présent. En latin, cet infixe a pénétré au parfait : prés. *pinso* – parf. *pinsi*.

Nous avons ensuite dépouillé la grammaire des langues romanes de Meyer-Lübke et celle de l'allemand de Wilmanns. Voici les résultats :

Grammaire	Réfections des autres temps d'après le présent	Réfections du présent d'après les autres temps	Pourcentage
Safarewicz	3	—	100%
Meyer-Lübke	40	31	56%
Wilmanns	6	5	55%

HYPOTHÈSE VIII

S'il y a une différence entre la flexion d'un nom géographique et celle d'un nom commun, par ailleurs semblables, les cas locaux présentent en général un caractère archaïque tandis que dans les cas non locaux il y a le plus souvent des innovations.

Les hypothèses VIII et IX ont été tirées de la constatation suivante : ce qui est commun aux noms géographiques dans toutes les langues et qui les distingue en même temps de tous les autres substantifs, c'est que les noms géographiques se trouvent le plus souvent dans certains contextes bien définis, à savoir répondent le plus souvent aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?* Si nous observions l'emploi d'un nom comme *Kraków* 'Cracovie' dans les textes ou le langage parlé, il est hors de doute que nous aurions de beaucoup plus souvent affaire à des ex-

pressions du type *mieszkam w Krakowie* 'j'habite Cracovie', *jadę do Krakowa* 'je vais à Cracovie' ou *wracam z Krakowa* 'je reviens de Cracovie' qu'à des expressions du type *Kraków jest starym miastem* 'Cracovie est une ville ancienne', *zwiedzałem Kraków* 'j'ai visité Cracovie', *rozstałem się z Krakowem* 'j'ai quitté Cracovie', etc. Autrement dit, on rencontrerait bien plus fréquemment l'emploi du locatif ou du génitif, qui répondent généralement en polonais aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?*, que l'emploi du nominatif ou du datif sans parler du vocatif. On ne saurait nier que, outre le locatif et le génitif, il y ait d'autres cas qui répondent aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?*, p. ex. *pod Krakowem* 'près de Cracovie', *za Krakowem* 'au-delà de Cracovie', *przed Krakowem* 'devant Cracovie', *na Kraków* 'vers Cracovie'. Même le nominatif peut être employé comme réponse à une de ces questions. Le préposé à la vente des billets, dans une gare, qui n'a pas compris ce que le voyageur lui avait demandé, peut entendre comme réponse à la question *pour où?* p. ex. *Gdynia*. Mais ce qui nous intéresse ici, ce ne sont que les réponses typiques, autrement dit les plus fréquentes, aux questions mentionnées, et qui présentent en polonais en général le locatif et le génitif.

Or il semble que l'emploi incontestablement très fréquent de certaines formes de noms géographiques doit donner une empreinte au développement de leur flexion et que de la constatation de ce fait on peut déduire des hypothèses relatives aux tendances de l'évolution de la flexion de ces noms.

Le développement de la flexion des noms géographiques peut être identique à celui de la flexion d'autres substantifs, p. ex. un nom de lieu polonais *Borek* se décline exactement de la même manière que le nom commun *borek* 'petite forêt', de même un toponyme comme *Góra* a un paradigme identique à celui de *góra* 'montagne'. Pourtant, il peut se produire, dans les noms géographiques, des changements indépendants de ceux qui affectent les appellatifs (et les noms de personnes). On peut distinguer deux types:

1° des changements qui consistent en une substitution totale d'un paradigme à un autre, p. ex.:

<i>Brzozow-o</i>		<i>Brzozow-y</i>
-a	→	-
-u		-om
-o		-y
-o		-y
-em	←	-ami
-ie		-ach

et dont nous ne tiendrons pas compte ici;

2° des changements qui consistent en la substitution partielle d'un paradigme à un autre, parmi lesquels on peut, dans la suite, distinguer deux cas:

a) le point de départ d'une transformation analogique est constitué par un ou plusieurs cas répondant aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?*, que, pour la brièveté, on appellera cas locaux:

L. (<i>w</i>) <i>Brzozowie</i> G. (<i>do, z</i>) <i>Brzozowa</i>	
↙ ↘	
N. <i>Brzozow-o</i>	<i>Brzozów-</i>
D. -u	-owi
A. -o	-
V. -o	-ie
I. -em	-em

b) le point de départ d'une transformation analogique est constitué par un cas non local:

N.-A.-V. <i>Miedzyzdroje</i>	
↙ ↘	
G. <i>Miedzyzdroj-a</i>	<i>Miedzyzdroj-ów</i>
D. -u	-om
I. -em	-ami
L. -u	-ach

Si quelqu'un ne connaît un nom géographique que par des expressions répondant aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?*, p. ex. *w Brzozowie*, *do, z Brzozowa*, il peut former, d'une manière incorrecte, les autres

cas, p. ex. nom. *Brzozów*, dat. *Brzozowowi*, etc., au lieu de *Brzozowo*, *Brzozowu*, etc., ou vice versa. De même si quelqu'un n'a entendu un toponyme qu'au cas non local, p. ex. s'il ne connaît que le nom.-acc.-voc. *Miedzyzdroje*, il peut décliner ce nom de deux manières différentes selon qu'il le conçoit comme un neutre singulier ou bien comme un pluriel. En admettant que les cas locaux de toponymes sont employés plus fréquemment que les autres, on peut conclure que, s'il y a une transformation analogique partielle d'un nom de lieu, les cas locaux constituent plus souvent le point de départ que les autres cas. En même temps, on peut formuler deux suppositions relatives aux rapports qui existent entre noms géographiques et autres noms si la flexion n'en est pas identique :

1° les cas locaux des noms géographiques présentent, par rapport à ceux d'autres substantifs, plus souvent des archaïsmes que des innovations;

2° les cas non locaux des noms géographiques présentent, par rapport à ceux d'autres noms, plus souvent des innovations que des archaïsmes.

A l'appui du point 1 de cette hypothèse, on peut alléguer les faits suivants notés par la grammaire historique de polonais déjà mentionnée de Klemensiewicz, Lehr-Splawinski et Urbanczyk :

P. 270. Les noms de lieux en *-ów* conservent la désinence *-u* au dat. après la préposition *ku* 'vers', p. ex. *ku Krakowu*, *ku Tarnowu*, *ku Charkowu*, mais sans cette préposition *Krakowowi*, *Tarnowowi*, *Charkowowi*.

P. 279. Le gén. plur. primitif à désinence zéro s'est conservé à titre de résidu entre autres :

dans un groupe de substantifs qui avaient été d'abord des noms de peuples et sont devenus, dans la suite, des noms de territoires habités par ces peuples, p. ex. *do Włoch*, *Prus*, *Niemiec*, *Czech*, *Węgier*, *Francuz*, *Turek*, etc., et qui, pour la plupart, subsistent encore comme archaïsmes à l'heure actuelle;

dans un groupe de substantifs qui avaient été d'abord des noms de tribus ou de professions et qui ensuite sont devenus des toponymes, p. ex. *do Krzeszowic*, *Raclawic*, *Swiątnik*, *Kobiernik*, *Mydlnik*, et persistent jusqu'à nos jours;

dans des noms de lieux provenant des noms de professions à suffixe *-arz*, qui forment le génitif sur le modèle des thèmes consonanti-

ques par adjonction de la désinence -ъ, p. ex. *do Piekar, Koniar, Owczar*, formes qui sont employées même maintenant.

P. 284. La désinence -'ech est restreinte aujourd'hui aux locatifs archaïques des noms de pays *Prusiech, Węgrzech, Włoszech*.

P. 284–285. A la suite d'une transformation analogique qui a eu lieu à l'époque pré littéraire, la désinence -ech apparaît dans les substantifs à thème en -iо-. En général, ce ne sont que des cas rares, surtout depuis le XVI^e siècle, p. ex. chez Kochanowski *Niemcech*, jusqu'à maintenant *Niemczech* 'en Allemagne'.

W. Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, Göttingen, 1928, signale quelques-uns des faits polonais précités et, en outre, constate ce qui suit :

P. 7. En slovène, v. russe et v. tchèque, les thèmes en -n- ont conservé les plus anciennes formes du loc. pl., tel slov. *Goričah* à côté de *Goričanih*, v. russe *Poljachъ* (nom. *Poljane*), v. tchèque *L'ubčas* (ou peut-être *L'ubčas*, tchèque moderne *Libčanech*), *Doljas* (ou *Doljás*, tchèque mod. *Dolanech*). Ces formes apparaissent dans les anciens textes comme archaïsmes.

P. 24. En sorabe, la désinence -och avait apparu autrefois dans les thèmes aussi bien en -o- que -iо-. Ayant été remplacée par -ach, elle a persisté dans haut-sorabe *konjoch* et dans les formes de certains noms de lieux.

E. Muka, *Hist. und vergl. Laut- u. Formenlehre d. niedersorb. Sprache*, Leipzig, 1891, signale en outre les cas suivants :

P. 372. Dans certains dialectes sorabes, les noms de lieux à thème mou ont encore conservé la désinence ancienne du loc. sing. -i: *Rań – w Rani*, *Jaseń – w Jaseni*, *Jabłoń – w Jabłoni*, *Žergoń – w Žergoni*, *Bluń – w Bluni*, *Radyń – w Radyni*, *Załgosc – w Załgosci*, *Ruś – w Ruši*, *Hus – w Husy* (dans d'autres dialectes et en bas-sorabe littéraire, il y a des locatifs analogiques: *w Ranju*, *Žergonju*, *Załgoscju*, etc.).

P. 372. Certains noms de lieux bas-sorabes à thème à consonne vélaire ont gardé, au loc. sing., l'ancienne alternance consonantique: *Barbuk – w Barbuce*, *Butowk – w Butowce*, *Jazork – w Jazorce*, *Pśiluk – w Pśiluce*, *Liškowk – w Liškowce*, *Změšowk – w Změšowce*, *Wóseńk – we Wóseńce*, *Pśibrjeg – w Pśibrjeze*, *Witšebog – we Witšeboze*, *Wórmlag – we Wórmlaze*. Dans le cas d'un groupe de consonnes, il y a souvent un loc. sing. analogique: *w Čersku*, *w Grodku*, *w Lipsku*.

P. 375. Le gén. plur. des toponymes en -ojce, -ejce, -ice a conservé

l'ancienne désinence zéro: *Skopojc* (haut-sor. *Skopec*), *Swětošojc* (*Swětošec*), *Brodkojc* (*Brodkec*), *Janojc* (*Janec*), *Richtarjyc* (*Rychtarjec*), *Sazarjyc*, *Drogulic*, *Grabic*, *Nažejic*, *Škóžic* (*Škodžic*), *Šotšic*, *Matyjycyc*.

P. 377. Le gén. plur. des noms de lieux du type *Dolany* est resté sans désinence: *Dolan*, *Drěždžan*, *Chójan*, bien que, dans les appellatifs et les noms d'habitants, on ait *-ow*: *křesćijanow*, *Wosyčanow*.

P. 377. Le gén. plur. à désinence zéro a persisté aussi dans les toponymes en *-owy*, *-iny*, *-inje*, consonne + *ce*, etc.: *Bórkowy* – *Bórkow*, *Lěžiny* – *Lěžin*, *Rašyny* – *Rašyn*, *Dobrynje* – *Dobryn*, *Barce* – *Barc*, *Drjeje* – *Drječ*, de même *Bože Mysle* – *Božych Mysl*, *Brědy* – *Brěd*, *Brjazki* – *Brjazk*, *Gary* – *Gar*, *Górki* – *Górk*, *Góry* – *Gór*, *Jaty* – *Jat*, *Klěšišća* – *Klěšišć*, *Lědy* – *Lěd*, *Nowe Młyny* – *Nowych Młyn*, *Trjebule* – *Trjebul*, *Žiwize* – *Žiwiz*, *Dłope*, *Dłopje* – *Dłop*, *Długi* – *Dług*; de même aussi dans les noms de pays: *Cechy* – *Cech*.

E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, Munich, 1939, signale les faits suivants:

P. 549. Le loc. sing. a persisté entre autres dans l'attique Ἰσθμοῖ, Σφηττοῖ, Πανάκτοι (à côté de *-ωι*), etc., dans le crétois Λατοῖ, ἐν Πριανσοῖ; il a apparu, par analogie, dans Μεγαροῖ (à côté de Μέγαρα), Κικυννοῖ, Νεμεοῖ (thèmes en *-a-*), Πειραιοῖ.

P. 550–551. Le cas dit en *-φι* n'était pas limité aux toponymes, mais parmi les rares emplois de ce cas il y a aussi des noms de lieux, p. ex. Ἰλιόφιν.

P. 559. Les datifs conservés dans les inscriptions du type Θέβᾱσσι (employés adverbiallement plus tard encore: Πλαταιᾱσσι, Ἀθήνησι) étaient, du point de vue formel, des locatifs.

P. 572. C'est à cause de ἐπὶ, παρὰ Δυνάμει, formes d'un nom de lieu attestées dans les inscriptions, qu'en ionien aussi la désinence *-ει*, au datif des thèmes en *-i-*, doit être considérée comme plus ancienne que *-ῃ*.

En revenant au polonais, on peut signaler encore le gén. plur. archaïque du nom de ville *Kielce*, à savoir (*do, z*) *Klec* < *Кѣльсь, qui a persisté jusqu'à nos jours dans le parler de la région, ainsi que le loc. sing. (*w*) *Polszcze* 'en Pologne' (actuellement *w Polsce*), qui s'est conservé assez longtemps dans la langue littéraire.

Enfin, bien que cela n'appartienne plus à la morphologie, on peut faire remarquer quelques archaïsmes syntaxiques propres aux toponymes. Ainsi en latin, on employait, avec les verbes de mouvement,

l'accusatif de direction sans préposition pour les noms de villes comme *Romam* et parfois pour les noms d'îles identiques à ceux de villes *Samum*, *Chium*, enfin rarement pour les noms de pays: *Aegyptum*, en face du fréquent *in Aegyptum*.

Du point de vue descriptif, c'est aussi un fait syntaxique que l'emploi, à la question *ubi?*, des formes des 1^{re} et 2^e déclinaisons *Romae*, *Corinthis*, qui tout en provenant d'un ancien locatif, coïncident par leur forme avec le génitif. On employait de la même manière les noms d'îles identiques à ceux de villes (*Corcyrae*, *Sami*, *Deli*), ainsi que les noms de péninsules (*Chersonesi*), ou même de pays en *-us* (*Aegypti*). A basse époque, on employait ainsi même les noms de pays en *-a*: *Germaniae*, *Boeotiae*, *Africae*.

A la question *unde?* répondait en latin l'*ablativus separationis*, qui était employé pour les noms de villes, p. ex. *Tarso*, *Tyro*, *Sodomis*. Chez Plaute, même pour les noms de pays, on rencontre l'ablatif sans préposition. Par contre, les constructions du type *Julianus natus Dacia* ou *natus Carnunto* (attesté dans une inscription) constituent l'ablatif d'origine.

En outre, l'ablatif seul était employé à la question *ubi?* pour les noms de villes au pluriel et ceux au singulier de la 3^e déclinaison (*Athenis*, *Carthagine*), et aussi pour les autres noms de villes (*Arretio*, *Halicarnasso*) ou de parties de villes (*Hexapylo*). Parfois cet emploi s'applique même aux noms de pays, p. ex., dans l'Énéide, *bellum ingens geret Italia*.

En ce qui concerne les langues romanes, on peut signaler des constructions du type *de France* ou *in Italia*, où les noms de pays, bien qu'ils soient employés ailleurs avec l'article, conservent dans les réponses aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?* la forme archaïque sans article.

Pour l'allemand, on peut mentionner l'emploi archaïque de la préposition *zu* avec les noms de lieux type *zu Leipzig*, à côté de la construction normale aujourd'hui *in Leipzig*. Un tel emploi de *zu*, pour désigner non pas la direction, mais la situation, est des plus rares pour les appellatifs et n'a persisté que dans des locutions figées du type *zu Hause*.

En résumant ce bref aperçu, on peut constater que le point 1 de notre hypothèse semble plausible parce que des formes du type *in Deutschland* en face de *in einem Lande* ou *Tiburi*, *Carthagini* (employé à la question *ubi?* et formé par analogie avec le loc. sing. de la 2^e

déclinaison du type *Corinthi*), où l'on a affaire, dans un cas local d'un nom géographique, à une innovation par rapport à la forme plus ancienne du type *tempore*, conservée dans les noms communs, paraissent, en effet, plus rares que des archaïsmes du type du gén. plur. à désinence zéro pol. *Węgier*.

A l'appui du point 2 de cette hypothèse on peut alléguer les faits suivants:

Pour les noms de lieux polonais, on constate souvent une hésitation du type *Brzozów*: *Brzozowo*, *Potulin*: *Potulino*, *Baborówek*: *Baborówko*, *Zieleninek*: *Zieleninko*, *Otwock*: *Otwocko*. D'une part les noms en *-sko*, *-cko* ont supplanté bien des noms en *-sk*, *-ck*, d'autre part les noms en *-owo*, *-ino* sont aujourd'hui plus rares qu'ils n'étaient autrefois. La ligne d'isoglosse délimitant le territoire où les noms en *-owo*, *-ówko* l'emportent sur les noms en *-ów*, *-ówek*, qui au XVI^e siècle coïncidait plus ou moins avec l'isoglosse de l'alternance *-ow-*: *-ew-*, se trouve aujourd'hui être déplacée, sur toute sa longueur, de plusieurs dizaines de kilomètres vers le nord. Les noms de lieux en *-ino*, *-inko*, qui, au XVI^e siècle, comme les noms en *-owo*, *-ówko*, constituaient la majorité en Poméranie, en Grande-Pologne et en Mazovie, n'ont persisté jusqu'à nos jours qu'en Mazovie septentrionale et en Kachoubie. Par contre, de telles hésitations entre masculins et neutres sont, dans les appellatifs, beaucoup plus rares. Il convient aussi de souligner que dans le cas d'hésitations du type *Otwocko*: *Otwock*, *Potulino*: *Potulin*, les cas locaux sont restés intacts: (*w*) *Otwocku*, (*do, z*) *Otwocka*, (*w*) *Potulinie*, (*do, z*) *Potulina*. C'est ainsi que s'explique le fait que les échanges entre *-in* et *-ino*, *-ów* et *-owo*, *-sk*, *-ck* et *-sko*, *-cko* ont été bien plus nombreux que les échanges entre masculins et neutres d'une part et féminins d'autre part, p. ex. entre *-in* ou *-ino* et *-ina*. Il est bien vrai qu'un locatif (*w*) *Brzezynie* peut suggérer au nominatif aussi bien *Brzezin*, *Brzezino* ou *Brzezina*, mais au gén. il y a quand même une différence: (*do, z*) *Brzezina*, mais (*do, z*) *Brzeziny*.

L'hésitation entre le masculin et le neutre, entraînée par l'identité des cas locaux, n'est pas restreinte aux dérivés précités, mais apparaît aussi dans d'autres noms du type:

Ostrów – *Ostrowo*, alors que l'appellatif n'existe que sous une forme;
Zagórze – *Zagórz*, *Zamoście* – *Zamość*, *Zarzecz* – *Zarzecz*, *Nakole* – *Nakol*, alors que les appellatifs ne présentent guère que le type *zacisze*;
Brzeście – *Brześć*;

Ujeżdżiec (diminutif de *Ujazd*) – *Ujejsce*;

Ryter – *Rytro*, *Bębel* – *Bębło*, *Nakiel* – *Nakło*, ce qui explique pourquoi Berne s'appelle en polonais *Berno*;

Skokom – *Skokomie*, *Tuchom* – *Tuchomie*, alors que les formes parallèles du type *Strzegomia* – *Strzegom* sont beaucoup moins fréquentes;

Pótwiesek – *Pótwiesko*;

Grodzisko – *Grodzisk*, le nom commun n'apparaissant que sous la forme *grodzisko*;

kachoube *Jabluszk* < *Jablusko*.

L'identité des cas locaux provoque aussi des hésitations très fréquentes dans les toponymes au pluriel du type :

Dobrska – *Dobrski*;

Tupadła – *Tupadły*, *Moczydła* – *Moczydły*;

Łbiska – *Łbiski*, *Stawiska* – *Stawiski*;

Damięta – *Damięty*, *Czajęta* – *Czajęty*;

Jezióra – *Jeziory*, *Białobłota* – *Białobłoty*.

Ces hésitations dans les noms de lieux au pluriel ont, elles aussi, peu de correspondants parmi les appellatifs. Ces hésitations font surgir des doublets où le nom commun présente une forme plus archaïque que le nom de lieu : *łbiska* – *Łbiski*, *jezióra* – *Jeziory*.

Evidemment, il peut arriver aussi que le cas non local d'un nom géographique ait un caractère archaïque, p. ex. le nom de pays *Niemcy* 'Allemagne', qui en tant que substantif inanimé devrait avoir la forme *Niemce* (de tels toponymes se rencontrent d'ailleurs aussi), ou le nom de lieu tchèque, cité par Miklosich, *Dvoráci* (au lieu de *Dvoráky*). Mais des cas de cette sorte paraissent être moins fréquents que les autres.

HYPOTHÈSE IX

Si une forme du paradigme d'un nom géographique subit une transformation analogique sous l'influence d'une autre forme du même paradigme, le point de départ du changement se trouve plus souvent dans les cas locaux que dans les cas non locaux.

Les changements analogiques s'accomplissent ou bien sous l'influence de la forme d'un autre paradigme, p. ex. dans le remplacement de *deis*, dat.-abl. de *dea*, d'après les substantifs des 3^e, 4^e et 5^e déclinaisons, ou bien sous l'influence d'une forme du même paradigme, p. ex. dans *honor*, substitué à *honos* sous l'influence des cas obliques

honoris, honori, etc. L'hypothèse VIII s'appliquait aux changements du premier type, par contre l'hypothèse IX concerne les transformations du second type. En s'appuyant sur le raisonnement exposé dans le chapitre précédent, on peut formuler l'hypothèse que si, à l'intérieur du paradigme d'un nom géographique, une forme subit l'influence d'une autre, le cas local influence plus souvent la forme du cas non local que vice versa.

A l'appui de cette thèse on pourrait indiquer les faits suivants:

Au nord de la Pologne, les toponymes du type *Sierpc, Jabłuszk* ou le gén. plur. du type *Mikołajk* (au lieu de *Sierpiec, Jabłuszek, Mikołajek*) sont tout à fait normaux si, dans le parler local, les mêmes changements ont eu lieu dans les noms communs, si p. ex. *domk* a été substitué à *domek*. Mais on sait que de telles transformations analogiques se sont accomplies sur une grande échelle dans les toponymes de tout le domaine polonais, par conséquent là aussi où le slave commun *domъкъ n'est devenu que *domek* et où l'alternance due au développement des jers a été abolie d'une manière tout à fait différente, p. ex. *ръсъкъ > *psek* a été remplacé par *piesek*. Or malgré *domek* et *piesek*, dans toute la Pologne on rencontre des noms de lieux du type *Sącz* (au lieu de *Sądecz*), *Giecz* (au lieu de *Giedecz*), où le thème des cas locaux, loc. (*w*) *Sącz-u*, gén. (*do, z*) *Sącz-a* a pénétré au cas non local qu'est le nominatif.

Une telle uniformisation du thème s'est accomplie dans les noms de lieux du type *Buзьскъ, qui sont représentés sur de vastes territoires slaves. En polonais au lieu de *Bużesk*, phonétiquement régulier, on a *Busk*, qui s'explique par l'analogie des cas locaux: *w Busk-u, do, z Busk-a*. Il en est de même pour le russe *Smolensk* (au lieu de *Smolnesk*), provenant de Smольнскъ.

Le nom d'une ville de Silésie, dont la forme officielle est (ou au moins était) *Oleśno*, et la forme populaire *Olesno*, doit avoir été à l'origine *Oleszno* (dérivé de *olcha* 'aune'). La forme actuelle du nominatif ne s'explique que par l'influence du thème du locatif, *ś* ayant pu passer à *ś* dans *Olesznie* par assimilation à *ń*. Il est aussi probable que, étant donné son préfixe, le toponyme *Wąbrzeźno* n'est pas un dérivé de *brzoza*, mais a été tiré de *brzeg*, la forme actuelle du nom (*ź* au lieu de *ż*) s'expliquant par l'influence du locatif. En tout cas c'est ainsi qu'on explique des noms de lieux répandus dans tout le domaine polonais comme *Bierzno, Chwarzno, Debrzno, Dworzno*,

Dzierzno, Dźwierzna, Górzna, Górzno, Jaworzna, Jaworzno, Kierzno, Mierzno, Parzno, Sierzno, Skórzno, Turzno, Warzno, Wydrzno, Zmorzna Wola, où *ř* au nominatif aurait dû subir la dépalatalisation devant *n* dur.

D'ailleurs, de tels changements analogiques n'ont pas lieu que dans le domaine polonais, puisque Muka a jugé utile d'insister dans sa grammaire sorabe sur les cas où l'on doit employer les toponymes en *-in*, *-yn*, et ceux où l'on doit employer les noms de lieux en *-iń*, *-yń*.

Le nom de la ville polonaise qui s'appelle aujourd'hui *Siewierz* est attesté au XV^e siècle sous la forme *Szyewyor*, qu'il faut lire bien entendu *Siewior* et qui est un correspondant régulier du v. slave *severъ*. La forme actuelle ne s'explique que par la généralisation du thème du loc. (*w*) *Siewierze*.

De même, le nom de village *Czerna* au lieu de *Czarna* n'est dû qu'à l'influence du loc. (*w*) *Czernie*. La forme incorrecte *Norymbergia* est née de ce que *do, z Norymbergi* se prononce presque comme *do, z Norymbergii*.

En sorabe, comme le dit Muka, *op. cit.*, p. 372, le loc. sing. de *Borow* est d'ordinaire *w Boroje* (avec le passage de *ŵ > j*), ce qui explique le nom. sing. analogique *Boroj*.

Parfois la forme du cas local peut être substituée à celle du cas non local, ce qui a lieu en sorabe (cf. Muka, *op. cit.*, p. 373), où il y a des noms de lieux féminins en *-ej* (la désinence du loc. sing. a pénétré au nom. sing.). Le plus souvent, on emploie au nom. sing. les deux formes, l'ancienne et l'analogique: *Běla* et *Bělej*, *Damna* et *Damnej*, *Grěšna* et *Grěšnej*, *Lěska* et *Lěskej*. Le plus fréquemment sous la forme en *-ej* apparaissent: *Kamjennej*, *Kłodnej*, *Koblej*, *Łakomej*, *Śisej*, *Turjej*, *Wjelcej*. N'ont que la forme en *-ej*: *Drětwej*, *Fusej* ou *Chusej* (de **Chwóšća*), *Módlej* (chez Hauptmann *Módla*), *Garej* (à côté du plurale tantum *Gary*). Ainsi s'expliquent en haut-sorabe: *Kamjennej*, *Nydej*, *Rudej*, *Kupoj*, *Łupoj*, *Lipoj*, *Šiboj*, *Běloj* à côté de *Běla*, *Lěskej* à côté de *Lěska*, *Nizkej* à côté de *Nizka*, *Smilnej* à côté de *Smilna*, *Wysokej* à côté de *Wysoka*.

Les toponymes en *-en*, fréquents en Allemagne, sont, au point de vue génétique, d'anciens datifs employés autrefois dans les réponses à la question *ubi?*, ainsi *Mautern*, provenant du goth. **Mōtārjam*, signifiait, à l'origine, 'zu, bei den Zöllnern', *Beuron*, *Beuren* 'zu den Häusern', *Baden* 'zu den Bädern', etc.

Enfin, lorsque la flexion disparaît, l'ancienne forme du cas local d'un nom géographique peut persister dans le nom devenu invariable bien que les appellatifs continuent normalement d'autres cas. Ainsi, pour les langues romanes, où les noms communs continuent en général le nominatif ou l'accusatif latins, Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, II, Leipzig, 1893, signale les faits suivants:

P. 10. Les formes italiennes en *-i*, comme *Ascoli*, *Spoleti*, *Brindisi*, proviennent d'anciens locatifs.

P. 10. L'ablatif est, dans les mots romans, difficile à reconnaître sauf dans de nombreux noms de lieux, p. ex. *Poitou* < *Pictavo*, *Anjou* < *Andecavo*, *Berry*, prov. *Berriu* < (*in*) *Biturigo* (*pago*) à côté de *Bourges* < *Bitúriges*.

P. 11. Des ablatifs en *-is* se sont conservés dans *Poitiers* < (*in*) *Pictavis*, *Angers* < (*in*) *Andecavis*, *Aix* < (*in*) *Aquis*, etc.

H. Gröhler, *Über Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*, Heidelberg, 1913, signale d'autres locatifs latins dans les toponymes français, p. ex. *Parisiis* > *Paris*, *Arvernus* > *Alvernus* > *Auvers* (-sur-Oise), *Namnetis* > *Nantes*, *Venetis* > *Vannes*, *Jabolentis* > *Jublains*, *Cenomannis*, *Coenomannis*, *Cinomannis*, *Celemannis* > *Le Mans*, *Sagiis* > *Seez*, *Durocassis* > *Dreux*, *Remis* (sinon *Remos*) > *Reims*, *Catalaunis* > *Châlons* (-sur-Marne), *Ambianis* > *Amiens*, *Tungris* > *Tongres*, *Mettis* > *Metz*.

Dans le domaine roman, on pourrait mentionner beaucoup d'autres cas semblables, tel lat. *Aquis*, qui s'est conservé en français comme *Aix*, en provençal comme *Ax*, et en basque comme *Akise*. En Italie *Puteolis* > *Pozzuoli*, *Fundis* > *Fondi*, *Drepanis* > *Trapani*, tandis qu'un autre type du locatif a persisté dans *Tivoli* < *Tiburi*, *Cingoli* < *Cinguli*, *Otricoli* < *Otricoli*, *Firenze* < *Florentiae*, *Tolle* < **Totulae*.

La même chose peut se produire au passage d'un nom géographique d'une langue dans une autre. Dans les rôles d'impôts de Poméranie du XVI^e siècle, publiés dans les *Teki Pawińskiego* et rédigés en allemand, bien des noms de lieux polonais sont notés aux cas locaux, à savoir au génitif: *Liniewca*, *Jelenia*, *Sobańcza*, *Cierska*, *Wiąga*, *Dulska*, *Zbrochlina*, *Łowina*, *Radzimia*, *Mądrowierza*, *Łęga*, *Strzepca*, *Leszna*, *Nakła*, *Świecia*, *Zalesia*, *Napola*, *Jaworza*, *Zarzecza*, *Szczepank*, *Gross-Białobłot*, *Toporzysk*, *Siedmiwłók*, *Pluskowas*, *Cieląt*, *Iwank*, *Ropuch*, *Konarzyn*, *Odrów*, *Deutsch-Cekcyna*; au locatif: *Udzieszu*, *Lubodzieszu*, *Łącku*, *Orliku*, *Lubocinie*, *Bartlinie*, *Ogorzelinach*; enfin au

génitif ou au locatif: *Nowej Cerkwi, Opalenice, Płoźnice, Bialej, Klodawie, Sępolni*. La forme de ces noms (indiqués ici sous la forme modernisée) s'explique par le fait qu'un Allemand ignorant le polonais les notait sous la forme dans laquelle il les entendait employer aux indigènes dans les réponses aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?*

De même le nom allemand de la ville polonaise de *Wieleń*, à savoir *Filehne* avec accent sur la pénultième, ne peut être expliqué autrement que comme tiré d'un cas local, p. ex. *w Wieleńiu*, l'accent frappant en polonais la pénultième.

Miklosich signale des noms de lieux germanisés qui proviennent de locatifs slovènes: *Suchay, Skupay, Tschistay, Frisach* < *w Březach*.

Le nom polonais *Sopoty* (au lieu de *Sopot*) présente un cas un peu différent. Son origine est due à ce qu'il était employé sous sa forme germanisée, donc invariable: *do, z Zoppoth*, ce qu'on a commencé à sentir plus tard comme un gén. plur. à désinence zéro.

En outre, si une langue, aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?*, n'emploie pas des formes casuelles seules, mais des tours prépositionnels, ceux-ci peuvent servir de point de départ à des transformations analogiques des cas non locaux. Si la situation d'un lieu habité est indiquée à l'aide d'un tour prépositionnel *na mostkach* 'aux ponts', il peut arriver qu'on se mette à considérer cette expression comme contenant un nom propre et on forme le nom. *Mostki*. Si la situation d'un autre lieu habité est définie, à l'origine, par un tour prépositionnel du type *pod górą* 'au pied de la montagne' ou *za lasem* 'derrière la forêt', la réponse à la question *d'où?* peut être interprétée comme contenant un nom propre parce que *spod góry* 'du pied de la montagne' est phonétiquement identique à *z Podgóry*, *zza lasu* 'de derrière la forêt' à *z Zalasu* (de même l'appellatif polonais *zagranica* 'étranger' provient de *zza granicy* 'd'au-delà de la frontière', compris comme *z zagranicy* 'de l'étranger').

Un tour prépositionnel employé aux questions *ubi?*, *quo?*, *unde?* peut être transmis tout entier dans une langue étrangère. Ainsi le nom turc de Stamboul, *Istanbul*, provient du grec εις τὴν πόλιν.

Nombre de toponymes tchèques ont été germanisés de cette façon, p. ex. *Lbín* s'appelle en allemand *Welbine* < *ve Lbíně*, beaucoup de *Lhota* s'appellent *Welhotten* ou *Welhotta* (de *ve Lhotě* 'à Lhota'). De même, le nom de lieu *Okna* est devenu en allemand *Woken, Oparno Wopparn, Olešno Wolesschno, Mšeno Wemschen, Smřično, Mřično Wemritsch*.

Miklosich signale un lieu dont on indiquait la situation par *na plazu* et qui a été germanisé comme *Naplas*.

Au contraire des cas mentionnés ci-dessus, où un tour prépositionnel à valeur locale était le point de départ de changements analogiques des cas non locaux ou de l'assimilation d'un nom géographique étranger, il se trouve parfois qu'un nom de lieu subisse une transformation parce qu'on le conçoit fautivement comme un tour prépositionnel.

Ainsi le lat. *Arimini*, locatif d'*Ariminum*, est devenu en italien *Rimini* parce qu'on s'est mis à voir dans la syllabe initiale la préposition *a* < lat. *ad*. De la même façon s'explique *Altum Regis* > *Altoreggi* > *Toreggi*, *Albini aula* > *Bignola*, *Agrigenti* > (loc. de *Agrigentum*) > *Girgenti*.

De même les paysans polonais d'une région ont transformé le nom de ville *Wilno* en *Ilno* parce que *w Wilnie* et *w Ilnie* sont sensiblement identiques. Dans la bouche des paysans russes le nom de Varsovie, *Varšava*, est devenu *Aršava*.

La même explication est valable pour le nom de la ville (croate) de Zagreb, qui a été germanisé comme *Agram* parce que l'initiale avait été identifiée à la préposition *zu*.

En terminant ce bref aperçu des matériaux, il est impossible de passer sous silence qu'il arrive parfois que les cas locaux subissent l'influence des cas non locaux, p. ex. en polonais, on dit *w Zgierz**zu*, *do*, *ze Zgierz**a* (au lieu de *w Zegrzu*, *do*, *z Zegrz**a*) d'après le nominatif *Zgierz*. De tels cas semblent pourtant plus rares que ceux signalés ci-dessus.

CONCLUSION

L'examen de plusieurs milliers de cas de changements analogiques nous conduit à nous demander si l'on n'attache pas trop d'importance à la formule $a : b = c : x$. Dans beaucoup de langues slaves par exemple, les désinences féminines de l'instr. et du loc. plur. *-ami*, *-ach* ont pénétré dans les substantifs masculins et neutres. Est-il possible que quelqu'un qui a employé, pour la première fois, la forme analogique *létami* au lieu de *lěty* ait réussi à parcourir, dans une fraction de seconde, les deux paradigmes, le neutre et le féminin :

<i>lēt-a</i>	<i>rōk-y</i>
<i>lēt-ъ</i>	<i>rōk-ъ</i>
<i>lēt-omъ</i>	<i>rōk-amъ</i>
<i>lēt-a</i>	<i>rōk-y</i>
<i>lēt-a</i>	<i>rōk-y</i>
<i>lēt-y</i>	<i>rōk-ami</i>
<i>lēt-ěchъ</i>	<i>rōk-achъ</i>

pour constater qu'à un cas les désinences sont identiques, ce qui permet de poser la proportion $rōk-ъ : rōk-ami = lēt-ъ : lēt-ami$? On sait très bien que les innovations analogiques ne sont pas le fruit de la réflexion, mais celui d'une mémoire défectueuse, d'une inadvertance ou d'une connaissance imparfaite de la langue. En outre, dans bien des cas, il est absolument impossible de poser la proportion $a : b = c : x$. P. ex. la déclinaison primitive de *Tusculum* et de *Carthago* était la suivante :

N.	<i>Tusculum</i>	<i>Carthago</i>
V.	<i>Tusculum</i>	<i>Carthago</i>
A.	<i>Tusculum</i>	<i>Carthaginem</i>
G.	<i>Tusculi</i>	<i>Carthaginis</i>
D.	<i>Tusculo</i>	<i>Carthagini</i>
Abl.	<i>Tusculo</i>	<i>Carthagine</i>
L.	<i>Tusculi</i>	<i>Carthagine</i>

Bien qu'il n'y ait pas eu un seul cas à désinence commune, on a formé le locatif analogique *Carthagini* d'après *Tusculi*. Par conséquent, il est peut-être moins dangereux d'expliquer l'innovation du type *lētami* par un croisement: $lēty \text{ } \& \text{ } rōkami > lētami$ que par la proportion $a : b = c : x$.

En outre, il faut insister sur le fait que les hypothèses présentées ci-dessus et relatives à la régularité des changements analogiques ne concernent même pas la moitié de toutes les transformations analogiques qui se produisent au cours du développement des langues. Bien qu'il ne soit pas du tout exclu que, dans l'avenir, on réussisse à découvrir d'autres régularités dans ce domaine, il faut bien se persuader qu'un nombre considérable de changements analogiques (sinon même la plupart) devront toujours être considérés comme ayant un caractère tout à fait fortuit.

APPENDICE

En 1949, dans l'article mentionné dans l'Introduction, M. Kuryłowicz a exposé six formules relatives aux changements analogiques.

Voici la formule I: "Un morphème bipartite tend à s'assimiler un morphème isofonctionnel consistant uniquement en un des deux éléments, c.-à-d. le morphème composé remplace le morphème simple".

Ce que l'auteur entend par morphèmes composés ressort nettement des exemples suivants:

1° all. *Bäumchen*, dérivé de *Baum*, est formé au moyen d'un morphème composé: suffixe *-chen* + alternance du radical; on aurait affaire à un morphème simple dans *Pferdchen*, tiré de *Pferd* par adjonction du seul suffixe *-chen*;

2° il y a un morphème composé dans v. slave *-pěkaŋo*, dérivé de *pěko* par adjonction d'un suffixe et allongement de la voyelle du thème tandis que *strigajo*, tiré de *strigo*, ne contient qu'un morphème simple;

3° le pluriel *Wälder* (de *Wald*) est formé à l'aide d'un morphème composé: désinence *-er* + apophonie de la voyelle du radical;

4° un morphème composé peut contenir même trois éléments, p. ex. v. indien *brāhmaṇá-*; dérivé de *brāhmaṇ-*, où le morphème composé = suffixe + accentuation + *vṛddhi*.

La formule I a été illustrée par plusieurs exemples; l'un d'eux suffit pour comprendre ce que M. Kuryłowicz entend par sa loi. Vers la fin de l'époque v.-h.-allemande, les substantifs à thème en *-a-* formaient le pluriel par adjonction d'une désinence seule (*tag - tage*) tandis que ceux à thème en *-i-* formaient le pluriel à l'aide d'un morphème composé: désinence + alternance (*gast - geste*). Le résultat des changements analogiques subséquents consiste en ce que nous avons maintenant affaire à l'alternance dans un certain nombre de noms où l'alternance n'est pas phonétiquement justifiée, tels *Bäume*, *Töpfe*. Ce qui est important, ce n'est pas qu'en allemand moderne il subsiste encore des pluriels en *-e* sans inflexion (*Tage*), mais que, dans le cas d'un changement analogique, c'est le morphème composé qui prend le dessus, et non pas le morphème simple.

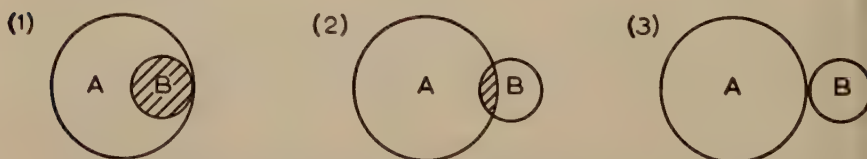
Il est évident que la formule I de M. Kuryłowicz est le contraire de l'hypothèse II, exposée dans notre mémoire, suivant laquelle les changements analogiques consistent plus souvent dans la suppression

que dans l'introduction d'une alternance du radical. Par conséquent s'il se trouvait que l'hypothèse II soit vraie, la formule I devrait être fausse. (Pour éviter l'équivoque, en se référant aux thèses de M. Kuryłowicz, on emploiera toujours le terme "formule", tandis que les thèses de notre mémoire seront dénommées „hypothèses”).

Voici la formule II: „Les actions dites *analogiques* suivent la direction: formes de fondation → formes fondées, dont le rapport découle de leurs sphères d'emploi”.

M. Kuryłowicz insiste sur „le progrès que représente cette formule quand on la compare avec le principe de fréquence statistique qu'on a jadis voulu appliquer aux phénomènes de l'*analogie*, non seulement parce que les sphères d'emploi sont autre chose que les fréquences numériques, mais encore, ce qui est important, parce qu'elles se laissent déterminer de façon rigoureuse”.

Il est impossible de nous engager ici dans une discussion des bases théoriques, qui semblent peu solides, de la formule II parce qu'une telle discussion nous entraînerait trop loin et déborderait les cadres d'un appendice succinct. Bornons-nous à constater que nous avons essayé de contrôler la formule II sur des matériaux que fournit l'histoire des changements analogiques dans la déclinaison des langues slaves. Notre essai a échoué parce que la notion de „formes de fondation” et „formes fondées” n'a pas été définie d'une manière suffisante. Les rapports entre zones d'emploi de différentes formes peuvent être de triple nature:



A juger par les exemples mentionnés dans l'article en question, on pourrait croire que l'auteur ne pense qu'aux rapports entre zones d'emploi du type 1. Mais dans l'*Accentuation des langues indo-européennes*, p. 198, il est question des intonations lituaniennes, dont la répartition est la suivante:

syllabe initiale: opposition *douce/rude*
 syllabe interne: intonation rude
 syllabe finale: intonation douce

ainsi que de la répartition des intonations grecques, qui est comme suit :

antépénultième	} intonation aiguë
pénultième devant tranche finale longue	
pénultième devant tranche finale brève: intonation circonflexe	
syllabe finale: opposition <i>aigu/circonflexe</i>	

Cela nous autorise à supposer que l'auteur prend aussi en considération des rapports du type 2.

Quant au type 3, l'auteur n'en dit rien expressément. Par conséquent, on ne sait que penser p. ex. des transformations analogiques du génitif des différents paradigmes masculins polonais :

désinences

attendues: *rod-a* *męż-a* *cesarz-a* *syn-u* *gośc-i* *kamieni-e*

désinences

existantes: *-u* *-a* *-a* *-a* *-a* *-a*

Enfin, pour s'en tenir à un des exemples fournis par l'auteur, exemple dont il résulte que M. Kuryłowicz conçoit le masculin comme „forme de fondation” du féminin, faisons remarquer qu'on n'aurait pas de peine de trouver, dans l'histoire de la déclinaison slave, nombre d'exemples qui contredisent la règle formulée par l'auteur: p. ex., en polonais, la désinence féminine de loc. plur. *-ach* a envahi tous les masculins et les neutres tandis qu'en russe le même phénomène s'est accompli non seulement pour la désinence du loc. *-ach*, mais aussi pour la désinence du dat. *-am*.

Et voici la formule III: „Une structure consistant en membre constitutif plus membre subordonné forme le fondement du membre constitutif isolé, mais isofonctionnel”.

Immédiatement après l'auteur explique: „Il y aura donc polarisation formelle des racines dépourvues de suffixes par rapport aux racines plus suffixes; des racines dépourvues de préfixes par rapport aux racines précédées de préfixes; des racines munies de désinence zéro par rapport aux racines plus désinences syllabiques; des morphèmes monosyllabiques (que ce soit des racines ou des désinences) par rapport aux morphèmes isofonctionnels polysyllabiques”. Cela nous autorise à diviser la discussion de la formule en quatre parties.

1° Rapports entre mots motivés et mots immotivés. Voici l'exemple que donne l'auteur: „A une époque préhistorique, la fusion du verbe personnel avec l'adverbe précédent (devenu préverbe) a privé

le verbe de son accent. Comme c'était le cas pour n'importe quel préverbe, le verbe simple (c.-à-d. non précédé de préverbe) a dû suivre la structure *préverbe* + *verbe*, ce qui équivalait à la perte de l'accent du verbe personnel. On a p. ex. ἀπολεῖπον (participe neutre): λεῖπον = ἀπόλιπον (1^{re} p. sing., aoriste) : x (x = λιπον inaccentué). La même chose s'est passée en indien''.

Comme il résulte nettement de cet exemple, l'auteur est d'avis que les mots immotivés sont refaits d'après les mots motivés. Or, cette opinion est contraire à l'hypothèse I, présentée dans notre mémoire, suivant laquelle, lorsqu'on a affaire à des mots qui ne sont pas des formes d'un paradigme, les mots plus longs sont plus souvent refaits d'après les mots plus courts que vice versa. Bien entendu, il est sans importance que le changement s'accomplisse entre deux mots génétiquement liés (*perier* ∅ *poire* > *poirier*) ou non (*anomalus* ∅ *normalis* > *anormalis*), parce que cette différence, qui existe pour le linguiste, ne subsiste pas du tout pour le sujet parlant, qui est le créateur de la forme nouvelle.

Or s'il se trouvait que l'hypothèse I soit vraie, le point 1 de la formule III devrait être faux.

2° Rapports entre les formes à désinence pleine et celles à désinence zéro. Suivant la formule III, les changements analogiques consistent en ce que les formes à désinence zéro sont refaites sur celles à désinence pleine. L'auteur cite, à titre d'exemple, les changements dans la 1^{re} conjugaison française. Les verbes *lever* et *laver* se conjuguèrent vers la fin du moyen âge de la manière suivante :

<i>liev-e</i>	<i>lev-e</i>
<i>liev-es</i>	<i>lev-es</i>
<i>liev-e</i>	<i>lev-e</i>
<i>lev-ons</i>	<i>lav-ons</i>
<i>lev-ez</i>	<i>lav-ez</i>
<i>liev-ent</i>	<i>lev-ent</i>

La chute de l'*e* „féminin” au XVI^e siècle a été la cause de ce que les formes des 1^{re}, 2^e et 3^e pers. sing. et de la 3^e pers. plur. ont été, dans beaucoup de positions syntaxiques, dépourvues de désinences. Il en est résulté que le vocalisme des formes à désinence pleine a pénétré dans les autres formes, d'où les formes actuelles: (*je*) *lèv(e)*, (*tu*) *lèv(es)*, (*il*) *lèv(e)*, (*nous*) *levons*, etc., (*je*) *lav(e)*, (*tu*) *lav(es)*, (*il*) *lav(e)*, (*nous*) *lavons*, etc.

Les changements analogiques de ce genre se sont quelquefois produits dès le moyen âge: p. ex. *graer* a disparu vers la fin du XIII^e siècle; *lave* remplaçait *leve* dès le XIV^e siècle; *couver*, *couler*, *arroser*, *faner* (*foenare*), *ramer* (*remare*) sont en effet rares dans les textes médiévaux, mais apparaissent toujours avec le vocalisme des formes accentuées sur la désinence, et les formes du type **queueve*, **queule*, **feine* ne sont attestées nulle part (cf. Meyer-Lübke, II, p. 189). Pourtant, à l'appui du raisonnement de M. Kuryłowicz, on pourrait alléguer que les changements analogiques en question s'accomplissent, au XVI^e siècle, sur une grande échelle. Par contre, on ne sait pas pourquoi l'auteur y fait entrer la question de l'accent si, en s'appuyant sur la formule III, on peut expliquer les changements dans la conjugaison française sans prendre en considération l'accent. Mais ce qui est le plus important, c'est que l'explication des changements analogiques du présent de l'indicatif que donnent les romanistes (qui semblent tous être d'accord sur ce point) est tout à fait différente. Voici quelques citations, dont il serait facile de multiplier le nombre:

G. Körting, *Der Formenbau des französischen Verbums in seiner geschichtlichen Entwicklung*, Paderborn, 1893, p. 155, après avoir constaté que *leves* avait été remplacé par *laves*, *peres* par *pares*, *peises* par *pèses*, *prouves* par *prouves*, etc., dit: „Es erklärt sich das leicht aus dem grossen numerischen Übergewichte der flexionsbetonten über die stammbetonten Formen”.

K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. II, Copenhague, 1903, p. 14, constate au même sujet: „comme la forme pleine du singulier et de la 3^e pers. du pluriel fait disparate avec toutes les autres formes du verbe, elle succombe volontiers, à cause de son infériorité numérique, devant la forme brève...”.

Ce qui est plus important, c'est que le même phénomène a lieu même dans les langues romanes où, comme p. ex. en portugais, les désinences ne tombent pas au présent. Voici une remarque d'ordre général qu'on trouve au chapitre traitant de la forme du radical dans l'*Altportugiesisches Elementarbuch* de J. Huber (Heidelberg, 1933), p. 183: „Zu beobachten ist ferner, dass die endungsbetonten Verbalformen bei den meisten Verben den Ausschlag geben, weil sie eben viel zahlreicher als die stammbetonten Formen sind”.

Enfin, on trouve la même constatation par rapport à toutes les langues romanes dans W. Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen*

Sprachen, t. II, p. 224: „Nebeneinander stehen im Präsens Ind. vier stammbetonte und zwei endungsbetonte Formen: *cánto cántas cántat cántant cantámus cantátis*, es sind also die letzteren scheinbar bedeutend in der Mehrzahl. Allein nur scheinbar, denn nicht nur werden sie durch das Gerundium und den Infinitiv, sondern auch durch das Imperfektum, das Perfektum u.s.w. unterstützt und, was vor allem wichtig ist, in manchen Sprachen, z.B. dem Neufranzösischen, ist *cantátis* auch in sehr vielen Fällen an Stelle von *cántas* getreten, so zwar, dass letzteres von viel beschränkterem Gebrauche ist als ersteres. Halten sich also *cánto cantámus* ungefähr die Wage, so ist *cántas* gegenüber *cantátis* sehr im Nachteil, und es ist im Verein mit anderen Faktoren eine Umbildung der stammbetonten (starken) Formen nach den endungsbetonten (schwachen) möglich“.

Et en effet, il est difficile de ne pas tomber d'accord avec cette opinion en examinant quelques faits. Voici un tableau qui représente le développement des verbes romans dont le radical est terminé par une vélaire:

	PLANGO	PLANGIT	PLANGAT	PLANGEBAT
Roum.	<i>plîng</i>	<i>plînge</i>	<i>plîngă</i>	<i>plîngeá</i>
Eng.	[<i>plaunk</i>] <i>plaunĉ</i>	[<i>plaunĉ</i>] <i>plaunĝa</i>	[<i>plaunĝa</i>] <i>plaunĝa</i>	<i>planĝeva</i>
Ital.	<i>piango</i>	<i>piagne</i> <i>piange</i>	<i>pianga</i>	<i>piangeva</i>
Franç.	[<i>planc</i>] <i>plaing</i>	<i>plaint</i>	<i>plange</i> <i>plaigne</i>	<i>plaignoie</i> <i>plaignoie</i>
Prov.	<i>planc</i>	<i>planh</i>	<i>planga</i>	<i>planhia</i>
Esp.	[<i>plango</i>] <i>plaño</i>	<i>plañe</i>	[<i>planga</i>] <i>plañã</i>	<i>plañia</i>
	COLGO	COLGIT	COLGAT	COLGEBAT
Ital.	<i>colgo</i>	<i>coglie</i>	<i>colga</i>	<i>coglieva</i>
Franç.	[<i>couc</i>] <i>cueil</i>	<i>quieut</i>	[<i>couge</i>] <i>cueille</i>	<i>coilloie</i>
Prov.	[<i>couc</i>] <i>cuelh</i>	<i>cuelh</i>	[<i>couga</i>] <i>cuelha</i>	<i>colhia</i>
Esp.	[<i>cuelgo</i>] <i>cojo</i>	<i>coge</i>	[<i>cuelga</i>] <i>coja</i>	<i>cogia</i>

	ERGO	ERGIT	ERGAT	ERGBAT
Eng.	[<i>derk</i>] <i>derč</i>	[<i>derč</i>] <i>derğa</i>	[<i>derğa</i>] <i>derğa</i>	<i>derğeva</i>
Ital.	<i>ergo</i>	<i>erge</i>	<i>erga</i>	<i>ergeva</i>
Franç.	[<i>aerc</i>] <i>aert</i>	<i>aert</i>	<i>aerge</i>	[<i>aerjoie</i>] <i>aerdoie</i>
Prov.	<i>aerc</i>	<i>aertz</i>	<i>aerga</i>	<i>aertzia</i>
Esp.	<i>yergo</i>	<i>yerce</i>	<i>yerga</i>	<i>ercia</i>
	CRESCO	CRESKIT	CRESKAT	CRESCEBAT
Roum.	<i>cresc</i>	<i>crește</i>	<i>crească</i>	<i>creștedă</i>
Eng.	[<i>krešk'</i>] <i>kreš</i>	[<i>kreš</i>] <i>kreša</i>	[<i>krešk'a</i>] <i>kreša</i>	<i>kraševa</i>
Ital.	<i>cresco</i>	<i>cresce</i>	<i>cresca</i>	<i>cresceva</i>
Franç.	[<i>cresc</i>] <i>crois</i>	<i>croist</i>	[<i>cresche</i>] <i>croisse</i>	<i>croissoie</i>
Prov.	<i>cresc</i>	<i>creis</i>	<i>cresca</i>	<i>creissia</i>
Esp.	[<i>cresco</i>] <i>crezco</i>	<i>crece</i>	[<i>cresca</i>] <i>crezca</i>	<i>crecia</i>

Comme on le voit, les changements analogiques consistant en une suppression de l'alternance consonantique s'accomplissaient dans les formes à désinence zéro presque de la même manière que dans les formes à désinence pleine si, bien entendu, les changements avaient lieu.

Voici quelques autres remarques de Meyer-Lübke sur les transformations analogiques au prés. de l'ind. On s'est limité à ne citer que des remarques relatives aux changements des formes à désinence pleine :

P. 198. En italien, le développement phonétique aurait dû provoquer une alternance consonantique entre formes à finale atone et formes à finale tonique :

<i>grita</i>	<i>léga</i>	<i>spóso</i>	<i>strígghia</i>
<i>gridáre</i>	<i>liáre</i>	<i>spozáre</i>	<i>strigliáre</i>
<i>dilécqua</i>	<i>prézza</i>	<i>póggia</i>	<i>cálza</i>
<i>dileguáre</i>	<i>pregiáre</i>	<i>poiáre</i>	<i>calziáre</i>

Le nivellement s'est accompli le plus souvent au profit des formes à finale tonique. Abstraction faite de *gridare*, *dileguare*, *spozare*, *strigliare*, *pregiare*, *calciare*, il y a encore *vegliare*, *seguire*, et avant tout *cacciare*, *gocciare*, *conciare* et autres; *meriare*, *sdrajare* (*disradiare*). Mais, en regard de ces cas, on trouve *rotare*, *nuotare*, *legare*, *stregghiare* et *vegghiare*, *-ecchiare*, *occhiare*, *prezzare*, *poggiare*, *-eggiare*, *calzare*, dont une partie a subi l'action victorieuse des substantifs correspondants.

P. 198. Dans le frioulan **vole* : *voglá* > *vogle* : *voglá*, le radical de la forme à finale tonique l'a emporté.

P. 198. Pour le portugais, il faudrait admettre l'alternance **enseia* : *ensejár*; or *j* paraît avoir été partout introduit.

P. 235. Tandis que l'espagnol littéraire a gardé en principe les alternances *ie* : *e*, *ue* : *o*, l'espagnol populaire, surtout en Amérique, paraît avoir une tendance fortement prononcée à remplacer *ie*, *ue* par *e*, *o*.

P. 235. En portugais, il avait existé autrefois la flexion *escrivo* : *escrevimos*, *conhosco* : *conhecemos*; mais par la suite l'*e* s'est glissé aussi dans les formes à radical tonique : *escrevo*, *conheço*.

Comme on le voit, dans les langues romanes, le sens des changements analogiques du radical ne dépend point de ce qu'une forme a une désinence ou n'en a pas. Par conséquent, la règle de M. Kuryłowicz n'est vraie que dans les cas où les formes à désinence pleine sont plus souvent employées que les formes à désinence zéro.

3° Rapports entre radicaux polysyllabiques et radicaux monosyllabiques. Ce point de la formule III a été défini en tenant compte de la phrase déjà citée où il est question de la polarisation formelle „des morphèmes monosyllabiques (que ce soit des racines ou des désinences) par rapport aux morphèmes isofonctionnels polysyllabiques”. Dans une note en bas de page, l'auteur ajoute que “ce rapport . . . joue un rôle lorsqu'il s'agit de l'accentuation; un morphème monosyllabique accentué ne contient que la syllabe accentuée (= constitutive au point de vue de l'accent), tandis qu'un morphème polysyllabique présente en outre une ou plusieurs syllabes inaccentuées (= subordonnées au point de vue de l'accent)”.

L'auteur ne mentionne nulle part que cette règle particulière découlant de la formule III trouve une application en dehors de l'accentuation. Comme la grande majorité de nos connaissances sur

les changements analogiques de l'accent sont basées, sauf pour les langues romanes, sur les reconstitutions des comparatistes, dont la valeur est évidemment inférieure à celle des informations obtenues par la méthode philologique, on a été obligé de renoncer à une vérification de la règle sur des matériaux.

En ce qui concerne les langues romanes, il ne nous vient à l'esprit qu'un seul cas (dont d'ailleurs nous ne savons pas sûrement qu'il concerne la règle en question), à savoir les parfaits du type de *crédidi*, qui, sous l'influence de *dédi*, s'est transformé en *crédidi*. Cet exemple contredirait la règle, mais, bien entendu, un seul exemple ne vaut rien.

4° Rapports entre désinences polysyllabiques et désinences monosyllabiques. Tout ce qui a permis de distinguer ce point à l'intérieur de la formule III a déjà été cité. L'auteur ne donne aucun exemple spécial relatif aux rapports entre désinences polysyllabiques et désinences monosyllabiques. Par conséquent, il est impossible de décider si M. Kuryłowicz ne pensait qu'à l'accentuation ou bien envisageait aussi la substitution des désinences polysyllabiques aux désinences monosyllabiques, ainsi que nous l'avons fait dans l'hypothèse V de notre mémoire.

Voici la formule IV: „Quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée)”.

L'auteur ajoute que „la différenciation joue un rôle capital dans les actions analogiques” et qu'il y a „des différenciations entre nom propre et nom commun, entre adjectif et diminutif, entre cas et adverbe, entre les *bahuvrīhi* et les *tatpuruṣa*, etc.”.

Comme pour la formule II, il est impossible de discuter ici largement la formule en question. Notons quand même que, dans les Prolégomènes de *L'apophonie en indo-européen*, l'auteur a présenté la formule IV d'une manière beaucoup plus claire: „la forme nouvelle hérite la valeur ancienne, la forme ancienne acquiert une valeur nouvelle” et laissons parler les faits.

L'article de O. Behaghel, „Die neuhochdeutschen Zwillingswörter”, *Germania* XXIII (1878), pp. 257-292, nous a paru instructif à cet égard. Voici ce que nous y avons trouvé:

En ce qui concerne la substantivation des adjectifs et des participes, les couples comme *die Eltern* – *die älteren*, *der Jünger* – *der*

jüngere, der Freund – freind, Heiland – heilend confirment la formule IV, qui est infirmée par les couples du type *der Spitze – der Spitz, der hehrere – der Herr* (et *der jüngere – der Jünger* bien que l'auteur n'en tienne pas compte) si l'on prend en considération l'*e* final, dont la suppression dans les substantifs ne s'explique que par analogie avec les noms du type *Hahn*: par conséquent, *der hehrere* est, au point de vue de la finale, plus ancien que *der Herr*.

Le couple *weg – Weg* confirme la formule IV parce que l'allongement n'ayant lieu que dans les syllabes libres, la quantité de *Weg* est due à l'influence des cas obliques. Mais Behaghel mentionne en même temps que, après la fusion du substantif a.-h.-all. *weg* avec la préposition *in* en *enweg*, celui-ci a été refait en *hinweg* par analogie avec *hinab, hinunter, hinauf*. Autrement dit, une transformation analogique s'est opérée non seulement dans le substantif *Weg*, mais aussi dans l'adverbe *hinweg*.

La formule IV est infirmée par les doublets *des – dessen, der – deren, den – denen*, où les formes longues, qui sont plus rares que les formes courtes (et qui sont, autrement dit, des formations „secondaires”) doivent leur naissance à l'analogie.

Quant au rapport entre noms communs et noms de familles (*Falke – Falk, Götz – Götz, Kerl – Karl, Schmied – Schmitt, Schmidt*), voici ce que l'auteur constate d'une manière générale: „(Die Eigennamen) bewahren... teils die ältere Lautgestalt, teils unterliegen sie willkürlichen Veränderungen”, ce qui veut dire qu'il y a ou bien confirmation ou bien réfutation de la formule IV.

Ensuite, il est question des doublets *Franke – Franken* (monnaie) *Rappe – Rappen, Lump – Lumpen, Tropf – Tropfen*, où les formes en *-en* sont plus récentes. Il est significatif que le sens ancien est propre d'une part aux néologismes *Lumpen, Tropfen*, d'autre part aux archaïsmes *Franke, Rappe*.

Et voici un autre doublet: *Quelle – Quell*. Le premier mot est communément employé tandis que le deuxième, employé rarement, a un caractère un peu recherché. Malgré cela, contrairement à la formule IV, la forme à valeur stylistique est plus récente, n'étant attestée qu'à partir du XVe siècle.

Ensuite, Behaghel mentionne les doublets *Fahrt – Fährte, Statt – Stätte* en faisant abstraction de leur différenciation sémantique. Suivant le dictionnaire étymologique de Kluge, le deuxième couple con-

firme la formule IV parce que *Statt* signifiait autrefois 'lieu' et que ce sens est propre au néologisme *Stätte*, tandis que *Stadt*, doublet graphique de *Statt*, veut dire 'ville' et a pris, par conséquent, un sens nouveau. La formule en question est infirmée par le premier couple parce que *Fährte*, refait d'après le pluriel de *Fahrt*, a une signification différente de celle de l'a.-h.-all. *vart*, qui, comme la forme moderne *Fahrt*, était un abstrait.

Certains neutres ont deux formes de pluriel: *Buch* – *Bücher*, *Lot* – *Lote*, *Mass* – *Masse*, *Pfund* – *Pfunde*, *Stück* – *Stücke*. Il y a, entre ces formes, une différence non sémantique, mais syntaxique, les pluriels du type *Lote* étant plus répandus que ceux du type *Lot*, qu'on n'emploie qu'en indiquant des mesures. La répartition de ces formes s'est accomplie suivant la formule IV parce que les pluriels comme *Lot* sont plus anciens. Il en est de même du masculin *Mann*, dont l'ancien pluriel *Mann* ne s'emploie plus que pour désigner le nombre ou dans des locutions figées comme l'ordre *Alle Mann auf Deck!* Behaghel fait remarquer pourtant que, sous l'influence des substantifs mentionnés, on a formé, pour d'autres mots, un pluriel analogique, dont l'emploi est aussi restreint que celui des pluriels du type *Lot*: à côté de *Fusse*, il y a maintenant *Fuss*, et il en est de même de *Schuhe* – *Schuh*, *Zolle* – *Zoll*, ce qui contredit, bien entendu, la formule IV.

En ce qui concerne *Bande* – *Bänder*, *Dinge* – *Dinger*, *Lande* – *Länder*, *Tuche* – *Tücher*, *Worte* – *Wörter*, les uns et les autres sont d'origine analogique, le nom. plur. des neutres ayant été, en a.-h.-allemand, identique au nom. sing. Il y a quand même une différence d'ordre stylistique et sémantique entre les uns et les autres. Voici ce que Behaghel écrit: „Soviel ist jedenfalls sicher, dass der Plural auf *-er* das eigentlich Regelmässige und dem Sprachgefühl Geläufige ist, auch im Volksmund immer mehr Fortschritte macht. Plurale wie *Bande*, *Dinge*, *Lande* wendet das Volk nicht an, eben weil sie abnorme Flexion haben. Daraus erklärt sich schon, weshalb ihnen gewähltere, mehr poetische Bedeutung zukommt. Man darf sogar sagen, dass derartige Plurale gar nicht mehr als die Plurale der Einzeldinge *Band*, *Land*, *Wort* deutlich gefühlt werden; daher kommt es, dass diese Wörter nicht sowohl eine Summe von einzelnen Dingen bezeichnen, als vielmehr kollektive Bedeutung haben". L'auteur a raison en soulignant que la rareté de l'emploi fait naître une valeur stylistique et sémantique spéciale.

Par contre, on doit s'étonner de la phrase suivante: „Für die beiden abnormen Pluralbildungen *Männer* – *Mannen* bietet sich mir keine befriedigende Erklärung, noch viel weniger für die Bedeutungsverteilung". En effet, que *Mannen* ait une valeur spéciale s'explique par le fait que cette forme est très rarement employée en comparaison de *Männer*.

Quant à *der Ort* – *das Ort*, *der Schild* – *das Schild*, *der Anteil* – *das Anteil*, *der Gehalt* – *das Gehalt*, *der Verdienst* – *das Verdienst*, *der Zeug* – *das Zeug*, il s'agit, en principe, de doublets syntaxiques, bien qu'il y ait quelquefois des différences formelles (*Orte* – *Örter*, *Schilde* – *Schilder*). Il est bon de faire remarquer que, dans le seul cas où l'on a affaire à une différence sémantique nette, c'est-à-dire *der Schild* 'bouclier' – *das Schild* 'enseigne', la forme à genre ancien, *der Schild*, a conservé le sens primitif.

Il y a un certain nombre de formes verbales différenciées par la présence ou l'absence d'apophonie. Suivant la formule IV, les formes anciennes de l'imparfait *sandte* et *wandte*, moins usitées, ont un caractère recherché, qui fait défaut à *sendete* et *wendete*. Pourtant, il en est autrement des formes participiales *bestellt* – *bestallt*, *durchleuchtet* – *durchlaucht*, *erleuchtet* – *erlaucht*, *gesendet* – *gesandt*, *getrostet* – *getrost*, *gewendet* – *gewandt*. Ici les formes à apophonie sont primitives tandis que les nominatifs sans apophonie ont été formés d'après les cas obliques. Comme les formes plus anciennes continuaient à être d'un emploi presque exclusif, les formes analogiques sans apophonie ont été éliminées de la conjugaison en devenant adjectifs à sens différent, ce qui contredit la formule IV.

Les doublets *hub* – *hob*, *schwur* – *schwor*, *erhaben* – *erhoben*, *ward* – *wurde* servent à l'appui de la formule en question.

Les couples *fast* – *fest*, *schon* – *schön*, *Gulden* – *golden*, *Ammann* – *Amtmann*, *als* – *also*, *Drittel* – *Dritteil*, *Jungfer* – *Jungfrau*, *Urteil* – *Urteil* confirment la formule IV, qui est contredite par *jetzt* – *jetzo*, le dernier mot ayant un caractère poétique.

Les doublets du type *bestehen* – *beistehen*, *durchlêsen* – *dûrchlesen*, *übergêhen* – *ûbergehen*, *umgêhen* – *ûmgehen*, *unterstêhen* – *ûnterstehen*, *verfallên* – *vorfallen*, *durchtrieben* – *durchgetrieben* confirment la formule IV parce que les formations récentes accentuées sur le préfixe ont un sens plus concret, plus proche de celui du verbe simple.

Par contre, le couple *Bett* – *Beet* contredit la formule examinée

parce que le deuxième mot, à valeur nouvelle, ne se rencontre pas dans les dialectes, ne remonte qu'au XVI^e ou XVII^e siècle et semble être „ein Produkt grammatischer Willkür”.

Behaghel mentionne encore d'autres doublets, p. ex. d'ordre graphique, comme *das* – *dass*, d'ordre géographique du type *Knabe* – *Knappe* ou bien des doublets dus à l'emprunt, tels *Schmelz* – *Email*, *Pfalz* – *Palast*. Mais seuls les doublets résultant des transformations morphologiques nous intéressent ici. Et parmi ceux-ci, nous l'avons vu, ceux qui confirment la formule IV sont plus ou moins en équilibre avec ceux qui la réfutent. L'explication de ce fait est bien simple si l'on prend en considération que, comme on peut conclure de différents ouvrages de M. Kuryłowicz, les termes “primaire” et “secondaire” ne veulent dire chez lui autre chose que “plus fréquent” et “moins fréquent”, ce qui nous permet de reprendre la loi IV et de la formuler autrement: de deux doublets morphologiques, celui qui est employé le plus fréquemment garde la valeur ancienne, celui qui est usité le moins souvent a une valeur nouvelle. La fausseté de cette assertion sera évidente, si l'on tient compte du développement des doublets morphologiques que représente le graphique suivant:

I		II		III		IV	
A	100%	A	90%	A	20%		
		B	10%	B	80%	B	100%

On peut distinguer quatre étapes: la première, où il n'y a qu'une seule forme A; la deuxième, où à côté de la forme A apparaît une forme nouvelle, B, qui a d'abord un emploi très rare (elle n'apparaît que p. ex. dans 10% de cas tandis que dans 90% de cas la forme ancienne, A, continue à être usitée); la troisième étape, où le rapport entre A et B est renversé, à savoir la forme B est employée plus souvent que la forme A; enfin la quatrième étape, où B l'emporte définitivement. On sait que, s'il y a des doublets morphologiques, il arrive très souvent qu'une différence de valeur, soit stylistique, soit sémantique, soit syntaxique, naisse entre eux. La valeur nouvelle est toujours attribuée à la forme la moins usitée, qui est, à l'étape III, la

forme A (la plus ancienne), et à l'étape II, la forme B (la plus récente). Ainsi, dans la déclinaison polonaise, l'instr. plur. de *slowo* présente deux formes: *slowami*, qui est la plus répandue et a une valeur neutre, tandis que *slowy* est très rare et a un aspect recherché; le nom. plur. de *chłop* présente aussi deux formes: *chłopi*, qui est la forme la plus souvent employée et dépourvue d'une valeur stylistique quelconque et *chłopy*, qui est moins usité et a un caractère péjoratif. Or du point de vue historique, *slowy* est un archaïsme (ce qui confirme la formule IV), tandis que *chłopy* est une innovation (ce qui réfute la formule en question). Nous arrivons ainsi à la conclusion suivante: comme il est évident que la différenciation de valeur de deux doublets peut se produire aussi bien à l'étape III qu'à l'étape II, il résulte du calcul des probabilités que si l'on opérait sur de grands nombres, la formule de M. Kuryłowicz serait confirmée dans 50% d'exemples et infirmée dans 50% de cas.

La formule V dit: „Pour rétablir une différence d'ordre central la langue abandonne une différence d'ordre plus marginal". L'auteur donne comme seul exemple le développement de la déclinaison dans les langues romanes, qui, à la suite des changements phonétiques, s'est trouvée fort menacée. Les transformations analogiques arrivées étaient différentes dans les différents domaines de la Romania, mais ce qui est important, c'est que, aussi bien en Italie qu'en Espagne, où l'on n'a pas réussi à garder, comme en Gaule, les nom. sing., acc. sing., nom. plur., acc. plur., on a préféré la conservation du nombre à celle des cas, le nombre étant une catégorie plus centrale que le cas.

Il n'y a aucune raison pour contester *a priori* la plausibilité de cette formule, mais pour qu'elle puisse être vérifiée sur des matériaux, il faut que l'auteur établisse préalablement la hiérarchie des catégories linguistiques. En outre, on ne peut pas se demander si ce que l'auteur appelle les catégories „centrales" et „marginales" ne coïncide pas avec ce qu'on appelle communément la fréquence d'emploi.

Enfin, voici la formule VI: „Le premier et le second terme d'une proportion appartiennent à l'origine à des systèmes différents: l'un appartient au parler imité, l'autre au parler imitant".

En se rendant compte de ce que les formules I-V ne sont pas à même d'expliquer tous les changements analogiques, l'auteur constate que le caractère incontestablement fortuit d'un certain nombre de changements analogiques est dû à l'action réciproque des différents

systèmes linguistiques, autrement dit à ce qu'on appelle le mélange des langues (*Sprachmischung*). Le fait est incontestable, mais on peut se demander si la constatation d'une irrégularité équivaut à la promulgation d'une loi.

* * *

En 1952, M. Kuryłowicz a publié un ouvrage monumental, *L'accentuation des langues indo-européennes*, où il a appliqué à la reconstitution des faits préhistoriques les formules relatives aux changements analogiques et exposées dans l'article précité des *Acta Linguistica*.

A propos de *L'accentuation des langues indo-européennes* on peut faire quatre réserves :

1° L'auteur ne tient pas compte de ce qu'en matière de changements analogiques il n'y a pas de lois absolues. Les matériaux présentés dans notre mémoire le prouvent d'une manière suffisante. Par conséquent, on ne peut formuler des hypothèses que par rapport aux *tendances* des changements analogiques. Une règle est vraie si elle est confirmée par la plupart des faits, elle est fausse quand la majorité des faits la contredisent. Mais l'auteur, en reconstituant les faits préhistoriques, procède comme si ses formules ne connaissaient aucune exception.

2° Certaines des formules proposées par M. Kuryłowicz semblent fausses.

3° L'auteur admet en théorie l'existence des six lois de changements analogiques, mais en pratique il n'applique que les cinq premières formules.

4° Les formules en question ne s'appliquent qu'à une partie de changements analogiques possibles. A tout hasard, on a ouvert le deuxième tome de la *Grammaire historique de la langue française* de Nyrop. Voici les changements analogiques que l'auteur mentionne sur les dix-huit premières pages :

P. 5. La forme *compatiser*, employée par d'Aubigné, est due à l'influence de *sympathiser*.

P. 10. Des verbes composés deviennent oxytons par une sorte de recomposition: *cónvenit* > *convénit* > *convient*, *álocat* > *allócat* > *alloue*.

P. 10. Les formes proparoxytones dans les verbes non composés disparaissent, remplacées par des formes analogiques refaites sur

l'infinitif: à côté de *estudier*, on trouve *estudie(t)*, mais aucune trace de *estúdiét*.

P. 11. Dans le parler vulgaire, l'analogie des autres conjugaisons a fini par faire disparaître les formes du type *scribimus*, *scribitis*, qui se sont conformées au type *debémus*, *debétis*.

P. 11. Le classique *vidimus* devient *vidimus* sous l'influence de *vidístis*.

P. 11. L'a. fr. *vimes* est devenu *vimes* par analogie de la 2^e pers. plur.

P. 12. *Battüere* et *consüere*, sous l'influence du présent *báttuo* et *cónsuo*, sont devenus *báttuere* et *cónsuere*.

P. 14. Dans la 1^{re} pers. sing. *empasture* < **impastorio*, l'*u* est dû à une influence de *pasture*.

P. 14. Sous l'influence des formes accentuées sur la finale, la 1^{re} p. sing. **empeiore* a été remplacée par *empeire*.

P. 15. Une généralisation de la forme brève du radical a eu lieu dans *aidier*, *empaistrier*, etc., dont les formes prolongées *aju*, *empasture* ont été remplacées par les nouvelles formations *aide*, *empêtre*.

P. 15. Un développement inverse a sporadiquement eu lieu dans *parler*; on trouve au XV^e siècle des exemples d'un infinitif *paroler*, etc.

P. 15. Une généralisation de la forme prolongée a eu lieu dans *arraisnier*, devenu *arraisonner*, sans doute sous l'influence du substantif *raison*.

P. 15. *Raisnable* a disparu devant *raisonnable*, refait sur *raison*.

P. 15. La vieille langue offre sporadiquement des exemples d'une généralisation de la forme brève: *arraisne*, *arraisnes*, etc.

P. 15. Dans *disner*, l'analogie a agi dans les deux sens et créé deux verbes nouveaux, grâce à la généralisation simultanée du radical court et du radical allongé: ainsi, à côté de *disner*, dont on a refait le présent sur le radical *disn-*, on a formé *desjuner* en tirant tout un nouveau verbe du radical *desjun-*.

P. 16. L'alternance *je courrouce*: *nous courçons* n'a pas survécu à la Renaissance.

P. 17. Dans le parler populaire, l'analogie s'est constamment efforcée de faire disparaître les variations du radical du type *j'achète*: *nous achetons*, en généralisant la forme brève: *j'achte*.

P. 17. Des formations analogiques en sens inverse existent aussi, mais elles paraissent très rares, telle la forme burlesque *je respequette* par *je respecte*.

P. 17. Dans quelques verbes, la forme brève l'a emporté: *elle se décolte* au lieu de *elle se décollète*.

P. 18. Le plus souvent, la voyelle atone a été généralisée aux dépens de la tonique; ainsi *treuve* a disparu sous l'influence de *trouvons*, *trouvez*, *trouver*, *trouvant*, *trouvais*, etc.

P. 18. Dans quelques cas, on constate un développement en sens inverse, de sorte que la voyelle (ou diphtongue) accentuée l'emporte, tel l'*ai* des formes *aim(e)*, *aines*, etc., qui a été généralisé aux dépens de l'*a* inaccentué de *amer*, *amant*, *amé*, etc.

P. 18. Parfois le développement analogique amène la formation de doublets, p. ex. *plier* et *ployer*.

Pour répondre au reproche, qui pourrait nous être fait, de n'avoir puisé nos exemples, de parti pris, que dans le „Livre premier” traitant des verbes, nous avons dépouillé ensuite les premières pages du „Livre deuxième”, qui a pour objet les noms:

P. 170. Le roum. *lature* est un singulier refait, tiré du pluriel *laturi*.

P. 174. A côté de *lundi*, *mercredi*, il y a eu, en a. français, *lunsdi*, *mercredsi*, analogiques des autres noms des jours de la semaine, p. ex. *juesdi*.

P. 176. La substitution de *causas* (> *choses*) à *causae* s'explique soit par une réaction du singulier, qui n'avait qu'une forme, soit par une influence du pluriel des féminins de la 3^e déclinaison (*flores* servant de sujet et de régime amène *causas*).

P. 177. Quelques noms de la 3^e déclinaison ont changé de forme dans la langue populaire: *paupertas* > *paupertà*, *potestas* > *potestà*.

P. 177. Quelques noms de la 4^e déclinaison ont changé de forme: *nurus* > *nura*, *socrus* > *soc(e)ra*.

P. 177. Le nominatif singulier des imparisyllabiques a ordinairement été refait sur la forme plus longue des autres cas, ainsi *bos* – *bovem* a été remplacé par *bovis* – *bovem*.

P. 178. La généralisation de la forme brève a aussi eu lieu, mais moins souvent, p. ex. *heres* – *heredem* est devenu *heres* – *herem*.

P. 178. On constate parfois les deux développements pour le même mot, ainsi au lieu de *serpens* – *serpentem*, on a soit *serpentis* – *serpentem*, soit *serpe(n)s* – *serpem*.

L'interprétation des formules de M. Kuryłowicz étant quelquefois une affaire délicate, nous laissons au lecteur le soin d'établir le pourcentage des faits qui se laissent classer parmi ces formules. De toute

façon, même avec le maximum de bonne volonté, on est obligé de reconnaître que la plupart des faits mentionnés ci-dessus reste en dehors des formules de M. Kuryłowicz.

* * *

En 1956, M. Kuryłowicz a publié un autre ouvrage monumental *L'apophonie en indo-européen*, dont la thèse est que l'origine du phénomène mentionné dans le titre n'est pas phonétique, comme on l'admet communément, mais presque uniquement morphologique. De l'avis de l'auteur, l'apophonie *e : o* p. ex. serait due à ce que **ue-uerte*, sous l'influence de **ue-u°rt-mé*, est devenu **ue-uorte* et que, par analogie de **uértetai*: **ueuorte*, on a tiré **sesóde* de **sed*.

Cette thèse est en contradiction avec les hypothèses II et III de notre mémoire, suivant lesquelles, d'une part, l'alternance du radical est plus souvent supprimée qu'introduite, et, d'autre part, les formes du type **ue-u°rt-mé* sont plus souvent refaites d'après les formes du type **ue-uerte* que vice versa. S'il se trouvait, en fin de compte, que nos hypothèses II et III soient vraies et les nombres obtenus valables pour les autres langues, il n'y aurait que tout au plus une chance contre quatre que cette explication de l'origine de l'apophonie en indo-européen soit plausible.

Une fois de plus, on peut se demander pourquoi l'auteur n'a pas jugé utile de vérifier, sur des matériaux historiques, la validité de ses formules relatives aux changements analogiques avant de les appliquer à la reconstitution des faits préhistoriques.

Krakow, tobzowska 9 (Pologne)

WITOLD MAŃCZAK

LES MUTATIONS CONSONANTIQUES VUES PAR KURYLOWICZ

Résumé

L'explication proposée par J. Kurylowicz comprend deux thèses: un renversement phonologique dû à un renversement de fréquence, et une identification des sourdes et muettes après *s*. La première thèse est l'application erronée d'un principe emprunté à la logique; la seconde aboutit à une impasse.

Dans sa conclusion, K. rejette l'explication par les faits sociaux, les considérant comme étrangers à la linguistique; il oublie que l'objet même de la linguistique est un fait social.

Dans le premier numéro de *LINGUA* a paru un article de J. Kurylowicz, intitulé „Le sens des mutations consonantiques.” Ce travail présente un double intérêt: d'une part, l'auteur explique toute mutation en la réduisant à ce qu'il appelle “des phénomènes plus élémentaires du système phonologique originaire” (p. 80); d'autre part, il dégage de cette démonstration un principe général d'explication.

Les mutations considérées par Kurylowicz sont au nombre de quatre; deux qu'il appelle préhistoriques: celle du germanique et celle de l'arménien; deux qu'il appelle historiques: celle du vieux haut-allemand et celle du danois.

Nous ne relèverons pas tous les points faibles de cet article. Signalons uniquement que Kurylowicz laisse délibérément de côté l'évolution des aspirées indo-européennes; c'est peut-être son droit, mais cela réduit la portée de ce qu'il appelle „le sens des mutations”.

Kurylowicz propose d'abord une explication de la mutation en vieux haut-allemand; ensuite il l'applique aux autres mutations. L'essentiel de toute mutation se ramène, selon Kurylowicz, à ceci: la corrélation *p/b*, *t/d*, *k/g* ne doit pas être jugée objectivement; il faut tenir compte du sentiment subjectif des individus parlants; or dans ce sentiment subjectif, ce qui était à l'origine une corrélation de voix devient par la mutation une corrélation d'aspiration. Ce sentiment subjectif est “fondé sur le fait objectif de l'étendue de l'emploi des occlusives sourdes et sonores.” (p. 79) Il y a lieu d'examiner de près cette opposition entre subjectif et objectif.

Lorsqu'on oppose, par exemple en anglais, la série des occlusives

sourdes *p, t, k* à la série des occlusives sonores *b, d, g*, on constate objectivement que les sourdes se caractérisent par deux faits au moins : l'absence de voix et la présence d'une légère aspiration à l'explosion ; les sonores, par contre, se caractérisent par la présence de voix et l'absence d'aspiration. Mais certains phonologues — et Kurylowicz est de ceux-là — prétendent qu'une seule de ces caractéristiques importe pour eux, les sonores sont simplement des sourdes auxquelles s'ajoute la voix, et celle-ci s'appelle la marque additionnelle, et l'on se trouve devant une corrélation de voix. Cette conception ne tient compte que de la moitié des faits et n'est donc pas plus juste que si l'on prétend l'inverse, à savoir que les sourdes sont des sonores avec l'aspiration, que la marque additionnelle est l'aspiration, et qu'on se trouve devant une corrélation d'aspiration. Kurylowicz adopte ces deux conceptions partielles en les séparant dans le temps : selon lui, toute mutation est essentiellement le remplacement de la première conception (corrélation de voix) par la seconde (corrélation d'aspiration).

Pour expliquer ce changement dans le sentiment subjectif des individus parlants, Kurylowicz recourt à la théorie logique de l'extension et de la compréhension des concepts :

“Tout comme dans le domaine sémantique (logique) le contenu est en raison inverse de l'étendue d'emploi (plus étendu l'emploi, plus pauvre le contenu, moins étendu l'emploi plus riche le contenu, cf. p. ex. *chien*, *basset*), de même dans le domaine phonétique le membre de l'opposition ayant une étendue d'emploi plus restreinte est conçu comme comportant une marque additionnelle par rapport à l'autre membre.” (p. 79)

Kurylowicz se sert de cette règle pour affirmer que lorsque les sonores sont d'un emploi moins fréquent que les sourdes, elles sont considérées ipso facto comme porteuses de la marque additionnelle et l'on a une corrélation de voix ; mais dès que leur emploi devient plus fréquent, on voit la marque chez les sourdes et l'on a une corrélation d'aspiration. Seulement Kurylowicz s'est trompé dans l'objet de sa comparaison. L'espèce *chien* dont il parle se décompose en *bassets*, *caniches*, *lévriers*, etc. ; et l'on peut comparer la compréhension et l'extension du concept *chien* avec celles du concept *basset*, ou du concept *caniche*, etc. ; mais il est impossible de comparer la compréhension et l'extension du concept *basset* avec celles du concept *caniche* : le nombre des caniches et des bassets est sans rapport avec

l'extension et la compréhension des concepts correspondants. De même en phonétique, on peut comparer le concept *occlusive labiale* avec soit le concept de la sourde *p* soit celui de la sonore *b*; mais il est impossible de comparer entre eux le concept *p* et le concept *b*. Or c'est cela que fait Kurylowicz. Il n'a donc pas démontré que la marque change suivant la fréquence des consonnes.

Seulement il pourrait se faire qu'il existe une autre cause — inconnue de Kurylowicz et de nous — au remplacement hypothétique de la corrélation de voix par une corrélation d'aspiration. Il est donc bon d'examiner le restant de la théorie.

Kurylowicz part d'un fait objectif: dans les langues germaniques après la première mutation, l'opposition entre les occlusives sonores et les sourdes est neutralisée après *s*; on peut trouver *sp*, *st*, *sk*, mais on ne trouve jamais *sb*, *sd*, *sg*; ces derniers groupes sont impossibles à prononcer. Kurylowicz déclare que cette neutralisation est „un élément essentiel de l'explication" (p. 83). Il commence en effet par là son explication de la mutation en vieux haut-allemand:

“La seconde mutation consonantique s'explique à notre avis par l'identification de *p, t, k* situées après *s*, avec les phonèmes *b, d, g* se trouvant dans d'autres positions. Grâce à une telle identification tout le système phonologique tourne de 180°. D'une part la sphère d'emploi de *p, t, k* se rétrécit puisque ces consonnes cessent d'exister après *s*. Par là même celle de *b, d, g* s'élargit. Par suite de ce renversement du rapport la sonorité de *b, d, g* perd le caractère d'une marque positive, laquelle est dorénavant représentée par l'énergie articulatoire et l'aspiration de *p, t, k*.

“Les autres phénomènes de la mutation ne sont que des *conséquences* de ce renversement phonologique; l'aspiration de *p, t, k* conduit à la spirantisation et partiellement (suivant le lieu d'articulation et suivant les dialectes) à l'affrication. L'ancienne sonorité de *b, d, g*, ayant perdu sa fonction phonologique, n'existe que sous des conditions spéciales.” (p. 81)

En d'autres termes, la mutation se décompose en quatre “phénomènes élémentaires”:

1. *sp*, *st*, *sk* deviennent respectivement *sb*, *sd*, *sg*;
2. les sourdes deviennent moins fréquentes que les sonores;
3. les sourdes prennent la marque (aspiration);
4. transformation phonétique: les sourdes deviennent affriquées ou fricatives; les sonores deviennent sourdes.

Le quatrième phénomène n'est rien d'autre que le fait objectif de la mutation; le troisième est le renversement phonologique pour lequel l'explication de Kurylowicz échoue; le deuxième est solidaire du premier. C'est donc sur l'identification initiale que doit porter notre critique.

Kurylowicz sait très bien que les groupes *sb*, *sd*, *sg* sont impossibles à prononcer; il signale à la page 81 qu'ils se réalisent respectivement comme *zb*, *zd*, *zg*. Seulement Kurylowicz ne songe pas que ce changement, si on l'admet, crée un nouvel état de langue symétrique du précédent: l'opposition des occlusives se neutralise après *z*. A ce nouvel état de langue nous devons appliquer la méthode de Kurylowicz: les sonores après *z* s'identifient avec les sourdes des autres positions, et l'on revient ainsi à *sp*, *st*, *sk*. Comme ce jeu de va-et-vient n'a pas de raison de cesser une fois qu'il a commencé, on se trouve dans une impasse. On arrive ainsi à la conclusion que rien dans la théorie de Kurylowicz ne résiste à l'analyse.

Quant aux mutations préhistoriques, Kurylowicz reconnaît qu'il est difficile de les expliquer d'une manière analogue parce que l'indo-européen ne connaissait pas la neutralisation après *s* (p. 83); toutefois Kurylowicz prétend que l'identification s'est produite:

"Mais les deux mutations préhistoriques sont tout de même un changement dans lequel la position après *s* joue un rôle fondamental. Il s'agit de l'identification des deux séries après *s*. Les formes uestiques *nest*, *ast* ont un *t* identique au *t* de *ist* (indoeurop. **esti*) ou de *naht* (indoeurop. **nokt*—). Si le résultat de cette identification est à son tour senti comme étant identique non pas aux anciennes *p, t, k*, mais aux anciens *b, d, g*, on aura affaire au même état de choses que dans les mutations historiques, d'où la valeur de *douce* pour l'ancienne sonore, valeur de *forte* pour l'ancienne sourde, avec un reversement de l'ancien rapport phonologique." (p. 83-84).

Contrairement à ce que dit Kurylowicz, la position après *s* ne joue aucun rôle, puisque ce n'est qu'après la mutation qu'il y a identification et neutralisation. D'autre part, on se demande comment les Germains, après avoir transformé IE **nizdo-* en *nest*, et IE **ozdo-* en *ast*, pouvaient sentir que ces *t* étaient identiques à d'anciens *d* qu'ils ne connaissaient pas. Ces deux remarques s'appliquent à ce

que Kurylowicz dit de la mutation arménienne. On doit donc conclure qu'il n'a rien expliqué.

Examinons pour terminer la leçon générale que Kurylowicz prétend tirer de sa démonstration :

“Une explication vraiment linguistique de la mutation doit consister dans une réduction de ce phénomène à d'autres phénomènes plus élémentaires du système phonologique originaire, tels que la coïncidence (identification) de deux phonèmes, disparition de phonèmes, etc.” (p. 80)

Kurylowicz a effectivement cherché à décomposer la mutation en phénomènes plus élémentaires ; mais parmi les quatre phénomènes que nous avons comptés, il n'y en a aucun qui puisse être considéré comme appartenant au système phonologique originaire : le premier, à savoir l'identification, est déjà une modification du système originaire. Il n'y a que la neutralisation qui appartenait à ce système ; mais elle ne fait pas partie de la mutation.

La conclusion de Kurylowicz est formulée en ces termes :

“Il faut expliquer les faits linguistiques par d'autres faits linguistiques, non par des faits hétérogènes. Il faut les réduire à des faits linguistiques élémentaires ou au moins plus simples. L'explication par les faits sociaux est un déraillement méthodique.” (p. 84)

Kurylowicz préconise une méthode et en condamne une autre. Celle qu'il préconise a échoué. Elle lui était visiblement inspirée par le fait capital que les phonologues ont mis en évidence : la langue est un système fermé de relations, un système où tout doit s'expliquer par des relations internes. Cette méthode a donné d'excellents résultats sur le plan fonctionnel ou structural ; car le système est un fait fonctionnel ou structural. Mais sur le plan historique, un événement s'explique par un autre événement ; il serait vain de vouloir chercher dans un complexe de relations la cause qui détruit ces relations, car alors on ne comprendrait pas comment ces relations ont existé.

La tendance à expliquer l'évolution d'une langue par les caractéristiques mêmes de cette langue n'est pas née de la phonologie. On la trouve déjà au 19^e siècle sous une autre forme. C'est ainsi que H. Paul disait que les mots latins *captivus* et *octo* sont devenus en italien *cattivo* et *otto* parce que la langue tend vers le moindre effort. Il donnait aussi des exemples allemands d'assimilation : le préfixe *ent-* devient

emp- quand il en résulte un moindre effort; il opposait *empfangen* à *enthalten*. Seulement H. Paul oubliait *entfernen*, où l'assimilation ne s'est pas produite; il oubliait aussi que la loi du moindre effort a toujours existé et que l'on ne voit pas pourquoi elle a permis à *captivus* et à *octo* d'exister si longtemps.

Plus près de nous, M. Grammont énonçait le principe suivant:

"Un phénomène ne prend une signification que lorsqu' on l'a rattaché au système phonique de la langue où il apparaît." (Traité de Phonétique, 2e éd., p. 185)

Au nom de ce principe il expliquait les assimilations régressive et progressive en ces termes:

"Ce qui est capital c'est qu'il y a un phonème qui *commande* à l'autre; le mouvement s'accomplit dans un sens ou dans l'autre selon que le phonème commandé se trouve placé avant ou après. Le phonème qui commande est celui qui a le plus de force ou de résistance ou de stabilité ou de faveur." (p. 185)

Grammont oubliait — comme H. Paul — que toute assimilation est limitée à un moment et à un groupe social; cette restriction prouve qu'un autre facteur a été déterminant. De même les mutations consonantiques sont propres à un moment et à un groupe social; la neutralisation invoquée par Kurylowicz existait après la première mutation dans toutes les langues germaniques et en arménien; mais une seconde mutation ne s'est pas produite dans toutes ces langues: le facteur déterminant n'était donc pas la neutralisation.

En 1913, R. Gauthiot faisait remarquer que la fin du mot est plus débile que le début ou le milieu („La fin du mot en indo-européen"); et F. Falc'hun dans „Le système consonantique du breton" (1951) s'est intéressé à cette question. Il déclare que les expériences en laboratoire prouvent que "le début de la phrase bénéficie d'une pression pulmonaire plus grande que la fin. Et ce qui est vrai de la phrase l'est aussi du mot." (p. 166) Passant aux faits historiques, il ajoute: "les altérations de la fin du mot supposent un affaiblissement lié à la faiblesse de la pression pulmonaire." (p. 167) Cette dernière phrase n'a de sens que si elle veut dire qu'à un certain moment la pression habituellement faible de la finale est devenue encore plus faible qu'à l'époque précédente; car s'il n'y a pas de modification dans la pression finale, il n'y a pas de raison que la finale change. Un fait constant n'explique pas un changement, mais une constance.

Certains auteurs l'ont compris, et ont mis la modification de la finale en rapport avec d'autres modifications, en particulier l'emploi accru de prépositions pour exprimer les rapports syntaxiques exprimés antérieurement par les désinences, ou encore l'adoption d'un ordre fixe des mots pour indiquer certains rapports syntaxiques: ces innovations rendaient les désinences superflues, on les a donc négligées. Ainsi on explique un fait historique par un autre fait historique.

Lorsqu'il a fait appel à l'identification, Kurylowicz a recouru à un fait historique — bien qu'il dise le contraire. Mais on doit reconnaître que, condamnant l'explication par les faits sociaux, il n'a fait appel à aucun fait social: pour lui, ce sont des faits hétérogènes. L'histoire de la linguistique nous enseigne pourtant que le principal reproche que méritaient les néogrammairiens, c'était précisément d'avoir conçu leurs lois phonétiques en oubliant que le langage est un fait social. La grande leçon de la géographie linguistique est que le langage est une mode qui se propage comme les autres modes. Et lorsqu'on voit dans le langage ce qu'il est essentiellement, à savoir un moyen d'influencer autrui, on comprend très bien le phénomène que Vendryès a appelé métaphoriquement l'usure des mots: à force d'être entendus, les mots influencent moins l'auditeur et doivent être remplacés. Influencer autrui est peut-être le fait social le plus typique qui soit. Les faits sociaux ne sont donc pas des faits hétérogènes pour le linguiste.

Université libre de Bruxelles

ERIC BUYSENS

THE THEMATIC VOWEL IN BALTIC

Summary

In the Baltic languages the thematic vowel *-a-* (IE **-o-*) has been generalized throughout the paradigm of the etymological *-e/o-* verbs at the expense of the vowel *-e-*. The cause for this generalization is found in the coincidence of etymological **Cje* and **Ce* and the passage of **Cja* to *Će* creating a new phonemic contrast *Ce* versus *Će*. When **Cje* and **Ce* fell together the etymological **-je/o-* and **-e/o-* verbs could no longer be distinguished in the 3d sg., 2d pl. etc. and the *-a-* (**-o-*) was generalized in the **-e/o-* verbs as a matter of polarization. In the *-je/o-* verbs the stem consonant **C* was generalized wherever phonemically possible.

One of the points which sets apart the Baltic verbal system from that of the other IE languages is the generalization of the thematic vowel **-o-* at the expense of **-e-* in the etymological **-e/o-* and **-je/o-* verbal paradigms. It is generally assumed that in IE, the thematic vowel was **-ō-* in the 1st sg. and pl. and in the 3d pl; in the 2d and 3d sg. and 2d pl. the thematic vowel was **-e-*. The evidence of the dual is somewhat obscure, but it is probable that the vowel **-o-* was found in the 1st person and the vowel **-e-* in the 2d and 3d persons. The paradigm of Gk. *lūō* demonstrates the presumed IE etymological distribution of the thematic vowels:

lūō 'I loose'

lūō		lūomen
lūeis	lūeton	lūete
lūei	lūeton	lūousi (*-onti)

In Lithuanian, the thematic vowel *-a-* (IE **-o-*) has predominated and we have the following paradigm.¹⁾ (The reflexive forms of the 1st and 2d sg. in parentheses show the original unshortened vowel).

¹⁾ In this study I shall use the Lithuanian verb for examples because (1) it has, in general, more conservative forms than Lettish and (2) our knowledge of Old Prussian is too uncertain to base any hypotheses upon it.

d̥irbti 'to work'

dirbu(os) (*-ō-)	dirbava	dirbame
dirbi(es) (*-ei- or *-ai-) ²⁾	dirbata	dirbate
dirba		

A paradigm of a Lith. etymological **-je/o-* verb is given below both in traditional orthography and a phonemic transcription. Unfortunately in the orthography of modern Lithuanian, phonemic /č̑e/ is written *-čia-*.

liēsti /*liešti*/ 'to touch'

liečiù / <i>liečiu</i> /	liēčiava / <i>liečėva</i> /	liēčiame / <i>liečėme</i> /
lietì / <i>liėti</i> /	liēčiata / <i>liečeta</i> /	liēčiate / <i>liečete</i> /
liēčia / <i>lieče</i> /	_____	_____

(There is no distinction of number in the modern Baltic languages in the 3d person, the historical 3d sg. functioning with dual and plural subjects.)

In the following paragraphs we give Kuryłowicz's explanation for this phenomenon.³⁾ He says that a possible hypothesis is that the verbs in *-je/o-*, parallel to the nominal stems, originally had two types of inflection depending upon whether the root syllable was light or heavy: **uemiō*, **uemiame*, **ueme* (<**uemiēt*), **uemetē* (<**uemiēte*), with a light syllable; **uertiō*, **uertiame*, **uertije*, **uertijete*, with a heavy syllable. Just as in the feminine noun in **-ijā-*, the contraction *-ije-*, *-ija-* > *-e-* (cf. **ijā-* > *-é-*) must have produced a greater difference between the types with light and heavy syllables respectively: **vemiō*, *vemiame*, **veme*, **vemetē* with a light root syllable and **vertō* (> *verčiu*), **vertēme*, **verte*, **vertete* with a heavy root syllable. The unity of thematic vocalism in **vertēme*, **verte*, **vertete*, added to that of the type *galime*, *gali*, *galite* brought about the forms *vemia*, *vemiate* and *veda*, *vedate*. As far as the historical forms *verčiame*, *verčia*, *verčiate* are

²⁾ The East Baltic diphthong *-ie-* is from either **-ai-* or **-ei-*, but the conditions for this phonemic shift have not been well established. Endzelin in his *Latviešu valodas gramatika* (Riga, 1951), p. 60 believes that diphthong *-ie-* resulted in stressed syllables originally, but was substituted in unstressed syllables at a later date in Baltic.

³⁾ *L'Apophonie en indo-européen* (Wrocław, 1956), pp. 237—8, footnote 32.

concerned, they generalized the *-a-* along with the palatality of the consonant of the first person singular. Thus the proportion **vemiõ: vemiamē = *vertō: verlame (verčiame)*.

We wish to propose an explanation which we believe simpler because (1) it does not require so many hypothetical stages, and (2) we need not have recourse to Sievers' law for which there is little if any positive evidence in Baltic.

It is a fact that **-Cje-* and **-Ce-* fall together in Baltic as *-Ce-*. Another feature which we must take into consideration is that at an early period IE **-Cjō-* passed to **-Cja-* which in turn gave **-Ča-* and finally **-Če-*.⁴⁾ We do not wish to commit ourselves on the phonetic nature of the consonants which we have marked *-C-* and *-Č-*. In modern Lithuanian all consonants before front vowels are palatalized (i.e. articulated with phonetic sharpening) as they probably were in Old Prussian also.⁵⁾ We are certain, however, that there must have been a phonemic distinction between *-Ce-* (<**-Cje-* and **-Ce-*) and *-Če-* (<**-Cja-*) because Baltic **-tja-* passes to Lithuanian /če/ and Lettish */še/, but Baltic **-tje-* and **-te-* give Lithuanian /te/ and Lettish /te/. Our knowledge of Old Prussian is insufficient to show whether or not a phonemic distinction was maintained there.

With this in mind we construct the following paradigm for etymological **-je/o-* verbs in Primitive Baltic:

I.	-Co:	(<i>*-Cjo:</i>)	-Čeva (<i>*-Cjava</i>)	-Čeme (<i>*-Cjame</i>)
	-Cei	(<i>*-Cjei</i>)	-Ceta (<i>*-Cjeta</i>)	-Cete (<i>*-Cjete</i>)
	-Ce	(<i>*-Cje</i>)		

The etymological *-e/o-* paradigm is, however, reconstructed:

-Co:	-Cava	-Came
-Cei	-Ceta	-Cete
-Ce		

⁴⁾ André Vaillant in his *Grammaire Comparée des langues slaves* (Paris, 1950), p. 109, says that the shift of **-Cja-* to **-Če-* is a shift shared by Baltic and Slavic. We do not wish to commit ourselves to the age of this shift and in fact we doubt that it goes back to dialectal unity. Roman Jakobson in his „Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves," (1929 = TCLP, 2) connects the Slavic development **-Cjō-* to **-Če-* with the establishment of syllabic harmony in Slavic in general, i.e. the passage of **-Cjū-* to **-Čī-*, etc.

⁵⁾ J. Endzelin, *Altpreussische Grammatik* (Riga, 1944), p. 25.

At this stage there is no distinction between the **-e/o-* and **-je/o-* paradigms in the 2d and 3d sg., 2d dual and plural. We believe then that the *-a-* vowel was generalized in the **-e/o-* paradigm as a matter of polarization, i.e. to keep it as far apart as possible from the **-je/o-* paradigm. The unity of thematic vocalism, of the **-je/o-* paradigm, (a unity which arose from purely phonological development (i.e. passage of **-Cja-to-Ĉe-*) contributed also to the establishment of the unity of the thematic vocalism of the **-e/o-* paradigm.

II. Our new **-e/o-* paradigm is then:

-Co:	-Cava	-Came
-Cai	-Cata	-Cate
-Ca		

With the exception of the case of the 2d sg. (*-Cie* < **-Cai* we have the historical state of affairs.

In the **-je/o-* paradigm on the other hand we have to do not with a substitution of **-a-* for an original **-e-*, but rather with the substitution of *-Ĉ-* for **-C-*. The *-e-* thematic vowel in the modern Baltic (Lithuanian and Lettish) verbs of this class is the result of phonological development (*-Ĉe-* < **-Cja-*) in the 2d pl., 1st dual and pl. In our example (1st pl.) *liečiame* /*liečeme*/ the thematic vowel /e/ is from /a/ following a /j/ or palatalized consonant. On the other hand, the thematic vowel /e/ in the 3d sg. is an IE inheritance. In our example *liẽčia* /*lieče*/ 'he touches', there never was a thematic **-a-*. Rather **/t/* (which eventually gave /č/ in Lithuanian) was substituted for an original **-t-* (**-liete-*). The substitution of **/tẽ/* for **/te/* in the 3d sg. (and 2d dual and plural) only became possible after **-tja-* had passed to **/tẽ/*, i.e. when **/t/* and */t/* began to contrast in position before /e/. The shift from **-C-* to *-Ĉ-* throughout the paradigm was a second case of polarization, i.e. to keep the final stem consonant of the **-je/o-* verbs as far apart as possible from that of the **-e/o-* verbs.

When we refer to our paradigm of *liẽsti* we note that we have the final stem consonant *-t-* (not **-č-*) in the 2d sg. We presume that in East Baltic the change of **-ei-* to *-ie-* was accomplished before the substitution of consonants in the **-je/o-* paradigm. Although there was a contrast of *-C-* versus **-Ĉ-* before *-e-*, there was no such contrast before *-i-*, because the combination **-Ĉi-* did not exist. (This is contrary to the situation of Slavic where the contrast *-Ci-* (< **-Ci-*) versus

-Ĉi- (<-Ĉu-) is found.) This explains why we have the form *lietì* (not **liečì*).

The new -*je/o*- paradigm is then:

Co:	Ĉeva	Ĉeme
Cie	Ĉeta*	Ĉete*
Ĉe*		

*-Ĉ- has been substituted for an etymological -C-.

The substitution of a new stem consonant in the etymological -*je/o*- conjugation or 'straightening out' of the paradigm has parallels in the modern Slavic languages. For example, in modern Russian dialects we find that the stem *pek* 'to bake' is conjugated *peku*, *pekoš*, *pekot* instead of the etymological *peku*, *pečoš*, *pečot*.⁶) In this case the stem originally limited to the 1st sg. and 3d pl. has been substituted in all of the other persons and numbers of the present paradigm. In Bulgarian we meet forms where the 'straightening out' of the same stem has gone in the other direction.⁷) A present conjugation with a first sg. *pečə* is found in popular speech as opposed to etymological *pekə*.

One might hope that Old Prussian could be of some service in explaining the 2d sg., but as Stang has shown, „Die Form *gīwasi*, *giwassi* ist die einzige überlieferte themat. Form der 2. P. Sg.”⁸) It is obvious that the Old Prussian 2d. sg. has a different origin from that of East Baltic. Otherwise in Old Prussian we have scattered examples of the *-*e/o*- conjugation, e.g. 1st pl. *giwammai* (with -*a*- thematic vocalism) and the *-*je/o*- conjugation (with -*e*- thematic vocalism), e.g. 1st pl. *wertemmai*.⁹)

The forms of the standard Lettish thematic paradigm are exactly the same as those of standard Lithuanian (taking into consideration phonemic correspondences).

Our conclusion is that the unity of the thematic vowel in Baltic is based on morphological differentiation, i.e. polarization. This morphological differentiation was necessitated by the merger of the *-*Cje*- and *-*Ce*-.

University of Kentucky

WILLIAM R. SCHMALSTIEG

⁶) *Sovremennyyj russkij jazyk* under the editorship of V. V. Vinogradov (Moscow, 1952), p. 569.

⁷) Leon Beaulieux, *Grammaire de la langue bulgare* (Paris, 1950), p. 208.

⁸) Stang, *Das slavische und baltische Verbum*, (Oslo, 1942), p. 228.

⁹) *Ibid.*, p. 237.

A NOTE ON SPANISH INTONATION

In his review of Entrambasaguas *Síntesis de pronunciación española* (LINGUA IV, 430—432) J. A. van Praag was induced to “kick at a stone which has long been in my way. May it hit a Spanish phonetician and not land on a by-road where nobody passes or right before the feet of somebody else who, like me, does not quite know what to do with it.”

May I say that upon giving this stone a gentle kick, I find it to be partly moss, which readily falls off. The remaining pebble I shall kick in my turn and then leave to the next passer-by.

Since, as Mr. van Praag says, the Entrambasaguas volume accepts Navarro's authority without question, and since that is generally a wise procedure, I shall do likewise.

1. Navarro by no means neglects definition of the *unidad melódica*. He defines it clearly as coinciding with the *grupo fónico*. The *grupo semántico* or *grupo rítmico* is what we may call an accentual group. The *grupo fónico* may contain one or several of these, and itself consists of all that portion of an utterance which lies between two successive pauses. (See Tomás Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, ed. 4, §§ 29 and 182; and Tomás Navarro [Tomás], *Manual de entonación española*, 1944, p. 40, § 13: “los límites de la unidad melódica coinciden en español con los del grupo fónico.”)

2. Mr. van Praag remarks that Spaniards very often do not put word-stress where according to the rule it ought to be. But the “rule” of Navarro covers most of the examples given.

(a) Possessive pronouns are inherently stressed forms in Spanish; this is their primary difference from the apocopated adjectival forms. (Navarro *Pronunciación* § 168, b.)

(b) Indefinite articles are inherently stressed words in Spanish. (Navarro *Pronunciación* § 170, c.) As far as I know, this violates no rule except the feeling of English speakers (and that of some other languages as well) regarding the nature of the indefinite article. Such a feeling is, of course, irrelevant to Spanish. The fact is that Spanish has no indefinite article in the sense that French or English has one. The Spanish so-called indefinite article still retains much of its numeral

character. Besides its accentuation, we may note also its relative infrequency of occurrence as compared with French or English indefinite articles.

Mr. van Praag briefly notes the above two points, but still with the implication that they violate a rule — in what sense they do so is not made clear.

(c) The forms of the impersonal *haber* and of *ser* and *estar*, like all other verb forms are *always* stressed in Spanish, according to the rule of Navarro. All of Mr. van Praag's examples simply illustrate this rule, which has been missed by many people, but not because Navarro neglected to mention it. (See Navarro *Pronunciación* § 166: "La única clase de palabras que no presenta formas inacentuadas es el verbo. No pierden el acento ni siquiera los verbos auxiliares . . .")

So much for the moss, which seems to me to have crumbled away. Now for the pebble.

The interrelations of pitch, duration and intensity, as they combine to produce "accent" are complicated, and as yet not well understood. But one thing is certain: these three factors are differently related in different languages, and we should always mistrust our hearing of them in a foreign language. However, I venture the following conjectures:

1. In "La abuela . . . contempla a sus yernos" the reported stress on *a* may well have been accentuation heard as stress but resulting simply, or primarily, from additional length in the sinalefa syllable. It may even have been acoustically an accent of stress in addition to, or substituting for, the extra length. But in either case, it would serve the function of representing the two *a* syllables, failing which there would be no discernible preposition at all. Compare the situation in Portuguese, where the doubling of such syllables is represented primarily by a change in vowel quality. Navarro does not, to my knowledge, recognize any such phenomenon in Spanish, but I nevertheless suggest it as a possibility.

2. In the case of the stressed prepositions and definite articles, I suspect that only a native speaker can safely say that these syllables actually are accented. A speaker of English, like myself, naturally feels that a preposition or a definite article demands a lower tone and a decreased stress. If, however, these words remain in a smooth curve of tone or stress, it is inevitable that I hear them as accented, even

though from the point of view of Spanish they may not be accented at all.

It is possible that there are some things that can never be heard by the foreigner in the same way as by the native speaker. And frustrating as it may be to those who are trying (and with some progress) to find the physical correlates of accent in various languages, the fact remains that the ultimate definition of an accented syllable is that syllable to which the native speaker reacts as accented.

I have tried to keep the stone rolling. May it gather no moss. I hope I have not stubbed my toe on it.

Clark University
Worcester, Massachusetts

J. RICHARD REID

REVIEWS — COMPTES-RENDUS

EDUARD SCHWARTZ, *Gesammelte Schriften*, Band 2, *Zur Geschichte und Literatur der Griechen und Römer*. Walter de Gruyter & Co. Berlin, 1956. x + 355 pp.

Eduard Schwartz died on February 13th 1940, shortly after the publication of the first volume of his *Gesammelte Schriften* (*Ver-gangene Gegenwärtigkeiten*). The present second volume is not only a worthy homage paid to the memory of the deceased, but at the same time complies with the wishes of numerous scholars who would appreciate a collected volume of Schwartz's articles scattered in various periodicals. G. C. Hansen has put them under great obligations for the selection made. The articles proper are prefaced by a hitherto unpublished "Wissenschaftlicher Lebenslauf", which Eduard Schwartz sent to the Academy of Vienna in 1932. Messrs de Gruyter & Co have seen to it that as to technical get-up the present book is on a level with the first volume published in 1938. The publication of Volume III, announced as "Arbeiten zum Neuen Testament und zur alten Kirchengeschichte", is eagerly looked forward to.

Amsterdam

A. M. BENT

PIERO MERIGGI, *Primi elementi di Minoico A* (Suplemento a MINOS = Theses et Studia Philologica Salmanticensia IX). Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Colegio Trilingüe de la Universidad. Salamanca 1956. 41 pp.

Basing himself on the lists drawn up by Pugliese Carratelli in "Le iscrizioni preelleniche di Haghia Triada in Creta e della Grecia peninsulare" (= Monumenti Antichi, 40, 1945, col. 491-494, fig. 61, 62), the author identifies 44 signs of Linear A with signs of the now familiar Linear B, agreeing in practically every instance with Ventris & Chadwick in "Documents in Mycenaean Greek" (fig. 6), which was published almost simultaneously with the present study. Meriggi considers the identity of the other signs doubtful. He moreover assigns to the above 44 signs of Linear A the same sound value that they have in Linear B. He adds a list of words read by him on this principle. When establishing their meaning it is Semitic he occasionally has in mind - without,

however, going so far as to determine the character of the language on the strength of one or two possible parallels –, at other times Greek.

Amsterdam

A. M. BENT

OSCAR LANDAU, *Mykenisch-Griechische Personennamen* (= *Studia graeca et latina Gothoburgensia VII*), Göteborg 1958, 305 pp. (Orders should be addressed to Messrs. Almqvist & Wiksell, P.O.B. 96, Stockholm).

The writer of this dissertation proceeds from the sound value given by Ventris & Chadwick to the signs of Linear B and for determining if a given combination of signs represents a proper name from the principles established by A. Furumark in his article "Ägäische Texte in griechischer Sprache" (*Eranos* 52, 1954, pp. 18 sqq.). From all the texts in Linear B published so far, Landau transcribes the words which on the strength of the above principles are proper names (1790 in all). For the greater majority they were found in Knossos and Pylos, some in Mycenae and a few in Thebes, Tiryns and Eleusis. In the second part of his book Landau examines these words morphologically, in the third semasiologically. The usefulness of this thesis is greatly enhanced by its very full indexes. It will be a particularly valuable aid in the studies of those who are interested in the development of the Greek language and in Creto-Mycenaean civilization.

Amsterdam

A. M. BENT

ISMAEL CARNERO RUIZ, *Vocabulario geográfico-saháríco*, Madrid, C.S.I.C. 1955, 287 pp. 4°.

This book was not written with a scientific aim, but can be of use to science. For several years the author was an administration official in the Spanish Sahara territory. By combining material gathered by other administration personnel and making various additions himself, he has compiled a list of the geographic names of that region. His purpose was to make it easy for his successors. Besides explanations of geographical concepts there are several long essays included which give an excellent picture of life in this almost entirely unknown, inhospitable region; examples are the articles "Desierto del Sáhara español" and "Saharáui." The latter is the appellation of the people. We learn a great deal of the mores and customs and about the character

of the people, but nothing about the language. The author tells us only that they speak "Hasanía," an Arabic dialect that is supposed to be easily understood by anyone who speaks "vulgar Arabian."

Santpoort

J. A. VAN PRAAG

YAKOV MALKIEL, "*Apretar*", "*pr(i)eto*", "*perto*": *historia de un cruce hispanolatino*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1955, 139 pp. kl. 4°.

IDEM: *Studies in the Reconstruction of Hispano-Latin Word-Families*. I. The Romance Progeny of Vulgar Latin REPEDĀRE and Cognates; II: Hispano-latin +PEDIA and +MANIA; III. The Coalescence of EXPEDĪRE and PETERE in Ibero-Romance, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1954, 223 pp. kl. 4°.

Here we are again concerned with two of the excellent studies of word-families such as we are accustomed to from Prof. Malkiel. His material is complete. The man is widely read to an extent that borders on the miraculous. There is dizzying wealth hidden in the extensive footnotes. After weighing all the hypotheses of foregoers he treats whole word-families anew. He takes up all problems of phonology, phonetics, geography of language, and semantics and solves them with the greatest measure of certainty possible in this material. Besides being thoroughly acquainted with Latin and Latin literature, he knows all medieval texts of Spain and Portugal, all vocabularies of critical editions, all past and present day dialect studies; he has at his disposal all old and modern dictionaries. He has a genius for organizing material which enables him to find his way among the hundreds, sometimes thousands of words that he encounters in his research. He has, furthermore, an unfailing intuition that guides him in his searches. His interest is chiefly directed towards languages and dialects of the Iberian peninsula, but he shows constantly that he is widely read in the fields of the other Romance languages, and of Slavic, Hebrew and Arabian.

He published the first of the studies discussed here in Bogotá as a memorial to the great Columbian philologist Cuervo, who expressed an opinion about the origin of "apretar" and "aprieto" that was closer to the truth than those of all who have worked on this terrain since.

The author comes to the conclusion that, even if there are intermediate

stages missing, it may be assumed that *apretar* is the product of the Latin *appectorāre*. The change must have taken place over the whole Ibero-romance region in late Latin. He makes it clear to us that influence of *premere* was involved. This verb has had a great number of descendants in the Iberian region that can be divided into various groups, with which the author deals thoroughly; among them are those from the participle *pressu*, *-a* and those from *pressura*. All sorts of interesting side issues are hidden in the footnotes. For example, a plausible hypothesis of the change *priesa-prisa*, up to the near disappearance of *prieto* in Spain; of the change from *triemo* into *tiemblo*. He gives very clear explanations concerning the semantic changes of *prieto*. He considers it as a regressive formation from *apretar* which from "apretado" finally came to mean "black". *Perto*, however, became an adverb and a preposition in Portuguese (near, beside).

In the second book, the third study fascinated me; it is the one about the origin of the Spanish *despedir*. It has become quite certain that we are dealing not with *expetere* but with *expedire*. From this article the historian can learn a good deal about the traditions connected with the vassal's asking release from his obligations to his feudal lord. In addition to an imposing collection of notes, this study is accompanied by bibliographical notes and indices of Romance word-formations which are handled in the book.

Santpoort

J. A. VAN PRAAG

JOAQUÍN DE ENTRAMBASAGUAS, *Síntesis de pronunciación española*, 2a ed., Cursos para extranjeros, Madrid, C.S.I.C. 1956, 152 pp. kl. 8°.

This booklet, which the author acknowledges as being based on the standard works of Tomás Navarro Tomás, is already in general use for the various summer courses for foreigners in Spain. The book has a great many good qualities, but according to me it is too extensive and goes too much into detail. The author emphasizes quite appropriately that the phonology of Spanish is very simple; but the user of the book cannot help receiving the impression that it is extremely complicated from the many particulars about assimilations of consonants to following consonants and the outlines of various "relajaciones." He will try to slur "s" before "r", to give more of a trill to the "r" following "s"; he will do his best to pronounce the con-

junction "y" differently according to its position, and the result of it all will only be unnatural-sounding mimicking. He would do better to start out pronouncing the conjunction "y" as closed "i." Then he will be sure to be understood. He can safely pronounce "x" as "ks" and the "p" in "reptil" as an implosive "p". When he gets used to speaking Spanish, the relaxations and the various assimilations will come naturally. And what good will it do him to know the various corruptions of such words as "hubiera" and "quiera?" The summer-course student does not need to know them. On the other hand it is to be appreciated that on page 11 the author makes it clear to the student once for all that the distinction between open and closed vowels in Spanish cannot even be heard by a Spaniard, let alone by a foreigner, so that it is nonsense for a foreigner to try it.

Although the author aims at introducing the terms of general phonetics as well as the pronunciation of Spanish, he achieves this only partially. For example, he uses the term "implosive" frequently but does not define it anywhere.

Here and there the author gives very useful hints to students who have German, French, English, and Portuguese as their mother tongues. Once he addresses himself to Hollanders. According to him we tend to give "r" after "p", "t", and "k" more than one trill. He has no doubt had young people from the northern provinces among his students.

The chapter about intonation is superficial. He does touch on the peculiar intonation of public speakers, which, however, he does not further define; but he does not even mention the difference in intonation between reading aloud and speaking spontaneously.

In spite of these slight objections the booklet, which is provided with clear illustrations, is of great usefulness to the beginner. It gives rather too much than too little.

Santpoort

J. A. VAN PRAAG

M. CRIADO DE VAL, *Indice verbal de La Celestina*. Revista de Filología Española, anejo LXIV, Madrid, C.S.I.C., 1955, 266 pp. 4°.

On the basis of the use of tenses and moods the author has been trying for some time to ascertain whether certain texts can all have been written by one person. This method, which he applies thoroughly,

does, indeed, give clear indications, but in my opinion is not necessarily convincing. In this book the author has shown (with an overwhelmingly large number of proofs) that the first act of *Celestina* is by another author than the rest, while with the same method he has not been able to discover if the rest, namely acts 2-16, the acts added in 1502 and the interpolations in the old acts were by different authors.

To be sure I have to say that the author is certainly not always fortunate with his examples; to my thinking they are often not representative of the tendencies or variegations for which he considers them typical. For example, in "el comienzo de la salud es conocer hombre la dolencia del enfermo" I do not see an example of the use of *ser* in concurrence with the temporal locative *estar*. (p. 39). Nor do I think the examples of *ser* instead of *tener lugar* on p. 41 correct. "Haurá" in the example on p. 48 is impersonal and has nothing to do with "haber" in a possessive sense. The example of *tener por* on p. 55 does not strike me as well-chosen. *Por* expresses place here, and does not belong with *tener*. The same is true of the examples of *tener en* on the same page. And does the first example on p. 56 "tengo acuestas" really apply to the purpose for which he gives it, that is, to prove that duration is the principal feature expressed by *tener*? Is it not rather a *possessing* or a *carrying* (llevar) in the first place? In the examples on p. 87 I do not see that the infinitives could have been replaced by *gerundios*. This form would have given the sentences a completely different form. I do not see, either, that the *perfectos* in the examples of p. 103 designate a *pasado remoto*. According to me they are dealing with a period that includes the present moment. In the examples of the verb *deber* on p. 122, especially the first two, this verb has not the meaning of a moral subjective obligation, but rather of probability, plausibility. The blessings discussed under the heading of *formas fósiles* (p. 59), that do not appear in the first act but only in the following ones, and which the author tends to attribute to the churchly influences, seem to me Jewish and, along with the juridical forms which are found only in the later acts, give what I regard as proofs of the authorship of these acts of the Jewish convert jurist Fernando de Rojas.

These small objections do not diminish my appreciation of the author's serious work.

Santpoort

J. A. VAN PRAAG

DANIEL M. CRABB, *A Comparative Study of Word Order in Old Spanish and Old French Prose Works*. The Catholic University of America Press, Washington, D.C., 1955, XVIII + 66 pp., gr. 8°.

Little had been written in the field of word order in Old Spanish: there was quite a good deal more in that field in Old French. Lerch in the *Handbuch der Spanienkunde* (1932), refers mainly to the word order of Modern Spanish, which, for that matter, does not differ much from that of Old Spanish, and he sees the greater freedom of Spanish in comparison to French as a relic of Latin. The author has now put two texts of parallel material side by side: Old Spanish and Old French translations of the book Samuel and the Book of Kings. The first was taken from *Biblia medieval romanceada judío-cristiana*, ed. P. José Llamas (Madrid, 1950), the other, from *Li quatre livres des Rois*, ed. E. R. Curtius (Dresden, 1911). The author concludes that the numerous Old Spanish sentences beginning with the conjunction "e" followed by the conjugated verb form can be traced back to the Hebrew waw-construction. That can be explained not only by the reverence of the Jewish translator for the Bible text, but also very certainly by the fact that it was possible in Old Spanish. Next the author compares an Old French and an Old Spanish text which can be traced back to an Arabic original of the ascension of Mohammed and again concludes that Old Spanish could be adjusted to the peculiarities of Semitic syntax. Then he compares a text from *Crónicas de los Reyes de Castilla* (BAE tomo LXVI) with one from Joinville's *Histoire de Saint Louis*, and one from Marco Polo's travels in both languages, and finally two 15th Century texts, namely, *El Corbacho* by Alfonso Martínez de Toledo and the *Cent nouvelles nouvelles*.

He arrives at the conclusion that Old French, in its evolution towards a so-called logical sentence-order (subject-predicate-object) takes a much quicker tempo than Old Spanish; indeed, the construction predicate-subject-object, predicate-object-subject and object-predicate-subject still occur frequently in modern Spanish. The author places special emphasis on the fact that the inversions influenced by Semitic syntax still occur in later Old Spanish works completely independent of Semitic texts, as well.

Santpoort

J. A. VAN PRAAG

H. DE BOOR/R. WISNIEWSKI, *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Sammlung Göschel, Band 1108. Walter de Gruyter & Co, Berlin, 1956, pp. 141.

This grammar is short, clear, and precise. It contains a great amount of information useful to the student of Middle High German.

In its build up it follows traditional lines. It contains phonology (51 pp.), morphology (80 pp.) and additional 7 pages dealing with the dialect differences between Upper and Middle German. The historical development of German is surveyed from the first sound shift onward but not every grammatical ending is explained in full.

It may be asked if the authors who were limited in the number of pages, could not have shortened their remarks on historical grammar even further so as to add a short part on Middle High German syntax. A clear analysis of syntactical questions would surely be valuable to the student struggling with the intricacies of a medieval German text.

There are some minor blemishes which may be mentioned. In the discussion of the genitive of the personal pronoun in its relation to the possessive pronoun the statements in paragraphs 92, 94, and 103 are not entirely identical and may therefore mislead the reader.

It is open to doubt if the verbs *denken*, *dünken*, and *würken* originally belonged to the strong conjugation as is asserted in paragraph 143. The index is valuable and reliable. I have noticed only one mistake. The entry under *bringen* should read 48; 133; 143.

But these are small points which do not reduce the value of the grammar.

University of Amsterdam

W. SCHWARZ

ALFRED GÖTZE, *Frühneuhochdeutsches Glossar*. Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen begründet von Hans Lietzmann herausgegeben von K. Aland, 101, Walter de Gruyter & Co., Berlin, 1956, pp. 250, paper covers, DM 9.80.

It is hardly necessary to review the reprint of this well-known glossary. It was originally published in 1912 to help the reader to understand the original works written between the end of the fifteenth and the beginning of the seventeenth centuries. This glossary has, in the 45 years of its existence, proved its value.

The fact that this book has been reprinted, shows how little research has been done in this field, especially in the neglected period of Early

New High German. It is true that dialect dictionaries such as Herman Fischer's *Schwäbisches Wörterbuch* (very important for the interpretation of Hans Sachs) have been completed. But for Luther's works no dictionary exists and even for his translation of the Bible one has still to rely on M. F. Lankisch, *Concordantiae Bibliorum Germanico-Hebraico Graecae*, Leipzig-Frankfurt, 1718.

It is to be hoped that the reprint of this glossary will stimulate research so badly needed.

University of Amsterdam

W. SCHWARZ

JOSEF HANIKA, *Siedlungsgeschichte und Lautgeographie des deutschen Haulandes in der Mittelslowakei*. Veröffentlichung des Instituts für Kultur- und Sozialforschung in München, Verlag Robert Lerche München vorm. I. G. Galve Prag (Gedruckt im Auftrag der Historischen Kommission der Sudetenländer und mit Förderung durch den Johann Gottfried Herder-Forschungsrat, Marburg/Lahn), pp. XXI and 145.

The investigation into the settlement and linguistic peculiarities of a German speaking enclave in Middle Slovakia is of some importance since after the last war its inhabitants had to leave for Germany. Therefore no new field work can be done to study the pronunciation which is presented in this book.

The German colonists came to Middle Slovakia for mining purposes during the fourteenth century. Hanicka is especially interested in the formation of place names ending in *-hau*. Documentary evidence proves that their number was considerable. *Hau* means a clearing in the wood and is also found in place names in Silesia and the Sudetenland. From this and additional evidence it is concluded that the German colonists in Slovakia came from Silesia.

The method used in this book seems to be dependent on, and the results complimentary to, the work done by Ernst Schwarz.

The language of the German enclave in Slovakia is analysed in great detail. It is East Middle German with a strong influence of the Silesian dialect. Besides, it contains traces of Bavarian and of the languages spoken by the other German speaking enclaves in Czechoslovakia.

One may ask if the Slav languages surrounding these enclaves were not contributory to changes of German pronunciation. But the

question of the linguistic influences of one language group on the other is never considered. Does the reason for this omission lie in the fact that it was written in 1941/2, at a time when political events were not favourable to such questions? The author was connected with the „Sudetendeutschen Anstalt für Landes- und Volksforschung in Reichenberg“. This book was printed in 1943 but not published then. Only in 1952 was it reprinted and published in the original form with an addition of one page at the beginning describing its fate.

University of Amsterdam

W. SCHWARZ

WILLIAM G. MOULTON, *Textbook Materials for Teaching German Pronunciation*, Monarch Number 8, November 1955, The Institute of Languages and Linguistics, Georgetown University, pp. 22–32.

This short paper (it seems to be a speech) draws attention to the fact that in America most German grammars do not deal with pronunciation at all. Mr. Mouldon suggests that linguistics, esp. phonemes and allophones, should be used in the teaching of pronunciation. The examples given may be useful for Americans. One of the speakers in the discussion printed at the end of the paper says about it: „I think that it is very useful to tell the experienced language teachers who have been doing things intuitively all along that one of the foremost purposes of science is to take these intuitions of bright people and formulate them in such a manner that less bright people can learn how to do it likewise.“

University of Amsterdam

W. SCHWARZ

SØREN EGEROD, *The Lungtu Dialect. A Descriptive and Historical Study of a South Chinese Idiom*. Ejnar Munksgaard, Copenhagen, 1956; pp. XIX + 284. Dkr. 70.

The Lungtu dialect is spoken by one of the many groups of immigrants from Fukien province who settled in the Canton area, the so-called Hoklo; its speakers live North of Macao, in a narrow region closely bounded by speakers of Cantonese dialects. Here the author collected the material during seven months in 1949–1950, which he worked out first in 1951 and in greater detail in 1953–1954.

The study is divided into three parts: Preliminaries, Descriptive Part, Historical Part.

Beside geographical information, the Preliminaries contain i.a. brief outlines of the phonology of six other "dialects", viz. of two dialects of the Cantonese group, two of Fukienese, and Pekinese ¹⁾).

The Descriptive Part begins by providing a detailed "impressionistic" survey of the *phonetics* of the Lungtu dialect, from which several *phonemic* solutions are deduced. One of these solutions, "the simplest one which at the same time agrees with the general pattern" (p. 48) is thereupon selected as being preferable ²⁾ and this is used in the following pages.

The most important part of the book is the discussion in chapter 2 on "Word Order and Word Classes" (pp. 52-70). Here, acting on suggestions by Hjelmslev (*Prolegomena to a theory of language*), an analysis of the language is given in categories suggested by the language itself. In the discussion no difference is made between parts of speech and elements of sentence structure, hence neither "noun" nor "subject", "verb" nor "predicate" occur. The author applies two criteria in establishing his word classes, viz. presupposition and position, distinguishing in the former between mutual and unilateral presupposition. An unit presupposed by another modifies the latter, whilst units which presuppose each other are said to be bound; these latter, however, have been treated in less detail (p. 52, cf. p. 60 § 2. 311112). Hence, the material is divided into modifiable and non modifiable words (p. 53 ff. and p. 59 ff. respectively). The former are classified according to the modifications which are possible, viz. as negatables, subdivided into conjugatables and non-conjugatables; non-negatables, viz. those only modified by terms meaning "approximately", i.e. the approximatables (hence the numerals); next the non-negatables modifiable by approximatables; the singulatives (the "modifiers" or "classificatory auxiliary numerals" of the older school), and finally the collectives and the special classes of locatives and temporatives. The non-modifiable words are described only in terms of position in the sentence as regards

¹⁾ pp. 22-26. Here the author was of course unable to profit from A. Rygaloff, "La phonologie du Pékinois", in *T'oung Pao* XLIII (1955), pp. 183-264, as this interesting paper only appeared after the presentation of his thesis in November 1954.

²⁾ Cf. the pertinent remarks by Roy Andrew Miller in his review of the book under survey in the *Journal of the American Oriental Society* 77 (1957), p. 25, col. I.

the centrals (defined on p. 58), viz. as unipositional (precentral or postcentral) or ambipositional, further divided into centripetals and centrifugals, and these again into proximals and distals. Sentences are provided to illustrate the use, c.q. the occurrence, of these various types. A curious exception to the author's iron rule to allow no traditional terms to enter into his nomenclature is the homely definition of distal centrifugal postcentral unipositionals as "final particles" (p. 61-62, § 2. 311222).

In section 3 (p. 71 ff.) of the Descriptive Part the author provides the extremely interesting results of his investigation into the influence which the Fukien dialect of the immigrants has undergone from the nearby Cantonese dialect of Shekki, both on the so-called "literary" pronunciation (i.e. the pronunciation "when reading aloud or for other purposes pronouncing characters", p. 71), and on the spoken Lung-tu idiom, the direction of influence in the latter process of 'balcanisation' being, however, not always clear (p. 76).

Section 4 (p. 83 ff.) is devoted to the time-honoured practice of drawing up a complete syllabary, containing "all syllables . . . recorded . . . in Lungtu". The expression "colloquial pronunciation" presupposes, I believe, the existence of a normative pronunciation, the latter being inevitably linked to a written character. Here one might refer to Rygaloff's remarks that studies in the phonetics of Chinese dialects often suffer from the defect that they tacitly assume the identity between speech and its expression in the traditional Chinese script. "C'est de fait par le truchement d'un mode de notation aussi peu satisfaisant, que l'on a cru atteindre à la réalité d'un dialecte vivant" ³). The strictures Rygaloff applies to Bernhard Karlgren's phonetic texts in *A Mandarin Phonetic Reader in the Peking Dialect* (Stockholm, 1918) ⁴) might perhaps also be applied to the present syllabary, but less so to the texts (pp. 120-207), in view of the method followed in their notation (see p. 118).

In the third or historical part of the book (pp. 208-279) three strata are uncovered in the Lungtu dialect, viz. a recent Cantonese stratum, a stratum introduced from the North in T'ang times, and a stratum "which probably goes back to the language of Fukien after the Han dynasty

³) *T'oung Pao* XLIII (1955), p. 183-184.

⁴) Rygaloff, *loc. cit.*, note 1.

migrations", this latter in view of the agreement existing between the Min colloquial pronunciation and the reconstructed forms of Archaic Chinese, and of the impossibility to explain certain phenomena from our knowledge of the phonology of Ancient Chinese (p. 209 and p. 281). However, the question of a possible influence of a substratum of languages spoken by the non-Chinese inhabitants of Fukien before the arrival of the Chinese migrants in Han times is not broached.

The author is to be congratulated on this excellent survey and in particular on his approach to grammatical analysis. Unhampered by the trammels which handicap the writer of a "textbook" (among which Y. R. Chao's *Mandarin Primer* and *Cantonese Primer* will remain models for a long time to come) he provides the reader with a set of "rules" which agree with the nature of the language. May his example soon be followed, particularly for Pekinese.

In conclusion, an extra word of praise should be said about the excellent production of this vary-type offset volume.

Leiden

A. F. P. HULSEWÉ

LINGUA is issued quarterly, one volume containing about 450 pages.

Subscription price a volume florins 30,— (\$ 8.—, 60 sh).

Backnumbers are partly available; send your request to the publishers.

Subscriptions should be sent to your bookseller or directly to the publishers: *North-Holland Publishing Company, P.O.B. 103, Amsterdam-C, Holland.*

Manuscripts should be original typescripts (not carbon copies), in double spacing and on one side of the paper only; written in the English, French or German language and carefully revised as alterations in print are expensive. They must be accompanied by a summary of 5 to 10 lines. This summary will be printed at the head of the article. Authors alone are responsible for the opinions expressed in their papers.

Manuscripts and publications for review or listing should be sent exclusively to *A. Reichling, Amsteldijk 86'''', Amsterdam-Z, Holland.* Reviews are printed as circumstances permit. No publication sent in can be returned.

Reprints. Contributors will be entitled to receive 50 free reprints. Extra reprints will be available at cost.

Please indicate number of additional reprints on the proof.

LINGUA est publié en quatre fascicules par an, un volume complet comprenant 450 pages environ.

Prix de l'abonnement: Hfl. 30,— (\$ 8.—, 60 sh) par an.

Les abonnements doivent être commandés au libraire ou à l'éditeur. Pour tous les renseignements concernant les abonnements et l'administration, prière de s'adresser à l'éditeur: *North-Holland Publishing Company, P.O.B. 103, Amsterdam-C, Pays-Bas.*

Les manuscrits doivent être écrits à la machine, double espace; l'envers de la page doit être blanc. Les auteurs sont priés de soumettre leurs manuscrits en anglais, français ou allemand, et d'apporter tous leurs soins pour éviter des frais supplémentaires de la correction dans les épreuves.

Un résumé de 5 à 10 lignes doit accompagner les manuscrits. Ce résumé sera publié en tête de l'article.

Les auteurs sont seuls responsables pour le contenu de leurs articles.

Les manuscrits et les publications pour compte rendu ou notice doivent être adressés exclusivement à *M. A. Reichling, Amsteldijk 86'''', Amsterdam-Z., Pays-Bas.* Les comptes rendus seront publiés autant qu'il sera possible. Aucune publication ne pourra être rendue.

Tirages à part. Les auteurs ont droit de recevoir 50 tirages à part gratuits. Des tirés à part supplémentaires sont disponibles au prix coûtant. Prière d'indiquer le nombre sur l'épreuve.

THE LIFE OF ST. CHAD

An Old English Homily

BY

R. VLEESKRUYER

Mr. Vleeskruyer's comprehensive and painstaking work has turned out not only the standard edition of the Life of St. Chad, but the best summation to date of our knowledge of the Mercian dialect.

Jackson J. Campbell

No pains have been spared to make the apparatus full and helpful. It contains many valuable observations and suggestions, and Dr. Vleeskruyer is prepared to risk some unorthodox opinions. This is an interesting and challenging book.

Celia Sisam in the Review of English Studies

248 pp., 1 plate — fl. 15.—, 30 sh., \$ 4.00

Ask your Bookseller or the Publishers

NORTH-HOLLAND PUBLISHING COMPANY
AMSTERDAM

MANUAL OF PHONETICS

EDITED BY

L. KAISER

*Secretary of the Permanent Council for the International
Congresses of Phonetic Sciences*

The Manual is not meant for a special group, but it is supposed to be read by engineers and linguists, by medical doctors and psychologists, by teachers and artists. It is trying to give a synthesis which hitherto only could be obtained by individual endeavour.

Thirty authors, representing fourteen nations, gave a contribution to the Manual, which contains 28 chapters.

CONTENTS: Part A: The History of Phonetics (PANCONCELLI-CALZIA, F. TRENDLENBURG). Part B: Basal Sciences of Phonetics (ARNOLD, FRENCH, GEMELLI, NEWMAN). Part C: Phonetic Research (PETERSON, SUBTELNY, BARNEY, DUNN). Part D: Phonetics in its Relation to Linguistics (JACOBSON, HALLE, MARTINET, HAMMARSTRÖM, BROSNAHAN, HALA, SOVIJÄRVI, LESLAU, BURSSENS). Part E: Phonetics in its Relation to other Sciences (LUCHSINGER, SOMMERFELT, SMITS VAN WAESBERGHE, DE GROOT). Part F: Phonetics and the Origin of Speech (IRWIN, BUYSSENS, TROJAN).

1957 6"×9" 460 pages, 16 plates /38.— (76s.; \$ 10.—)

Ask your Bookseller or the Publishers

NORTH-HOLLAND PUBLISHING COMPANY
AMSTERDAM